

|
—

|
—

Dépôt légal en Suisse
Numéro ISBN: 978-2-9700614-1-0

Illustration de la couverture :

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE
Case postale 894
1400 YVERDON-LES-BAINS — SUISSE — www.escarboucle.ch

**Du peuple mouton
à l'homme debout**

L'association littéraire de l'Arc jurassien présente :

Du même auteur aux Editions de l'Escarboucle

Caravane humaine, roman initiatique dans le Rouergue
Quentin la Broussaille, Cévennes de mon cœur, roman Provençal,
hommage à la pierre sèche

Trait de plume, prose

Un vent d'ailleurs, roman philosophique

Lettre à un ami analphabète, étude, témoignage, recherche sur
l'être adulte handicapé, l'éducateur, les classes dirigeantes : Prix
regards 2007

Vadrouille, pensées et lendemains, discours littéraire

L'alcool, entre illusion et réalité, étude, témoignage et recherche sur
l'alcoolisme

La Planète Bleue, considérations sur le salut d'un petit homme
(balade littéraire)

Des mots et des hommes, prose

L'Odyssée Cosmique des Fous, essai

Accroché aux ailes d'un ange, balade littéraire sur le Doubs

Dis-moi mon P'pa, c'est quoi l'homme ? balade littéraire depuis une
oliveraie en Provence

Projets de vie, essai

Le fils de l'aube, balade littéraire en Cornouailles

La vie est un être, livre d'art, pensées et photos

Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent, balade littéraire
sur un marché de Provence

Ondes et reflets, confessions d'un auteur à ses lecteurs

Le temps Vivaldi, ballade littéraire au pays des quatre saisons
Travailleur social en manque, sciences humaines
Sonate pour un rêve envolé, ballade littéraire entre la poésie et un
autre monde
Les enfants blessés, belles-lettres
L'homme des routes, pensées de l'auteur et linogravures
de Raphaël Arzan

« La vacuité n'est pas une théorie, mais une échelle qui mène vers l'infini. Une échelle est faite non pas pour qu'on en discute, mais pour qu'on y grimpe. C'est un concept pratique, qui incarne une aspiration, et non un point de vue. Elle ne sert qu'à nous aider à nous débarrasser de ce monde et de l'ignorance qui nous y attache. Elle n'a pas un sens unique, mais plusieurs sens, qui se dévoilent successivement par étapes au cours du processus par lequel on transcende le monde par la sagesse.»

Edward Conze: *Selected Sayings from the Perfection of Wisdom*, 1978.



Bocampe

Du peuple mouton à l'homme debout

L'ASSOCIATION LITTÉRAIRE
DE L'ARC JURASSIEN





Il était une fois...

U ne fois, parmi tant de fois, un ami de longue date, séparé de sa bien-aimée après avoir partagé avec elle, une quinzaine d'années de vie commune me dit ainsi : « Bocampe, tu sais, j'ai l'impression qu'il ne reste absolument plus rien de notre relation de couple. Mieux encore, j'ai le sentiment aujourd'hui que notre récit fut sans racine. Vois-tu, depuis notre séparation, nous ne nous parlons qu'avec des mots recourbés, des mots qui s'effacent, des mots montreurs de visages sans bouche, sans joue, sans nez. De la sorte, aujourd'hui, je ressens au fond de moi pour celle que j'ai tant aimée autrefois, un vide vagabond. Le passé me réveille une errance dans un temps sans élan, avec une qualité à la fois qui tient de la mort et du vertige. Son regard forteresse se dresse à pic et m'adresse comme message une fin des choses ne menant nulle part. Je m'aperçois que tout s'enflamme. Il n'y a plus rien... J'accuse de cliché mon existence.

Comment dire, c'est comme si notre relation était devenue une mémoire piaffante et mortifère dans une cage de fer-blanc. L'un déchiré périt dans son avenir, l'autre glissant dépérit de son passé. Alors que ce fut un ravissement d'être amoureux naguère,

en dissimilitude à cette histoire d'amour, voici que je n'entends plus les vagues de la mer claquer contre les rochers. Depuis notre rupture, éprouvé de la sorte d'une impuissance profonde, je ne sais plus voir les arbres. L'eau portée à mes lèvres n'a plus de saveur. Je ne goûte plus l'éternité. J'en ai oublié le monde. Comment est-ce possible d'en être arrivé là ? Après avoir gravi tant de montagnes, nous voici semblables à l'Orient et à l'Occident qui font barrage à l'amour ».

Assurément, malgré la hardiesse de ses propos, il était accablé par un chagrin d'amour, l'âme frileuse, mais bien tapi dans le méli-mélo de grands idéaux pour bien portant. Et sans nul doute, des ravines profondes du « moi », il l'aimait encore très fort, cet être si cher à son cœur. A l'entendre, je percevais qu'il s'était fait une image de l'amour, et comme toutes les images mentales que nous nous faisons de nous-mêmes, de l'être féminin, celles-ci nous mettent en relation avec ce qui n'est pas en lien avec la continuité de l'instant, c'est à dire l'instant lui-même. La plupart du temps, pour ne pas nous avouer notre infirmité d'âme, nous négligeons que cette habitude d'être en relation avec ce qui n'existe pas est une aliénation que nous avons avec le temps, celui qui est passé, celui qui ne passe pas et celui qui ne passera jamais...

Voici ce que je lui répondis :

« Mon ami, combien il est nécessaire de poser un tel chagrin échoué dans le sanctuaire de la grande émotion. Tu mets à jour tes sentiments en détresse devant ton coucher de soleil, et là, le temps s'arrête. Combien je te souhaite d'aller vers ton astre de feu. Un pont se présente, celui de la rencontre humaine. Et de ses effets par delà nos sens, d'autres ponts à traverser se construisent. De toutes parts encaissées de nos perceptions, nous pouvons clairement observer et comprendre le courant de la rivière à partir du moment où nous cessons d'être un rivage ensoleillé de nous-

mêmes. Et ne soyons pas hypocrites, dans un théâtre de la vie, surtout, nous sommes les auteurs de nos intrigues. Qu'allons-nous apprendre de nos péripéties ?

Qu'il est grand de ne pas se cacher la face, mon ami. N'es-tu pas aussi le fruit de cette rencontre qui vous a unis, et pas des moindres, quinze années, des enfants communs, des fêtes, des rires et des larmes tièdes au sujet de la Grande Odyssée . Ignores-tu que tu es devenu le fruit de cette relation ? Tu en es aussi les graines, les racines et l'arbre.

Et de cet intervalle, cet appel magique, je veux dire aussi, ton être, n'est-ce point ce passage où la vie t'attend ?

J'en arrive à dire, mon ami, que tu n'es pas encore en Terre, très cher, ni en fruit ni dans l'arbre. L'intelligence de ton cœur s'ouvre à tes graines. Tes graines sont en train de se séparer de ce fruit afin de se vider de tout leur contenu. A cela, ce livre te sera dédié. Je suis sûr qu'une fois ce livre lu, ta bouche ne pourra jamais dire que la vie est maudite. Quant à moi, je vais faire mon possible pour expliquer ce temps qui nous partage et qui nous rassemble ».

Voici, très chers lecteurs comment je me lance dans cet essai, avec l'intention de tisser des liens et des réflexions sur la trame de l'instant. Le temps de l'ici et de l'ailleurs, celui qui nous a vus naître, qui nous voit vivre et nous verra disparaître. Tel sera mon halètement pour écrire ce livre, une écoute attentive à la réalité bousculante d'un ami d'enfance. Je me permets dès à présent d'extraire de sa réalité, une autre réalité si chère à mon cœur, que j'aimerai dès lors vous accorder.

Peut-on espérer quelque chose de réel et de dynamique du passé ? Le passé est-il manifeste ou est-il une pure construction mentale qui se répète à cause d'un « moi » qui peine à s'oublier. Il sera essentiel tout au long de cet ouvrage de discerner ensemble

ce qui est en vie, en relation avec la vie, ce qui est écroulé dans les murailles du temps de ce qui est libre.

Bien que notre tête penche lourdement vers la terre, le langage de l'Univers est resté le langage de l'intelligence du coeur. Et ce n'est pas banal. Après avoir détourné mon regard passionné sur le temps qui passe, je pense que ce ne sont pas des enfants que nous devons redevenir, comme je l'entends souvent dire dans les milieux de biens portants, mais des hommes debout. En résumé, où est passé l'homme debout ?

Il ne s'agit pas, me semble-t-il, d'avoir la nostalgie d'un état d'être de notre propre développement humain pour ensuite prôner à demeure cet état de l'enfance comme une quête spirituelle, un absolu à atteindre, un état ou une fusion à retrouver. Voyons, les qualités de l'enfance ne sont pas un continent perdu de l'âme humaine.

Il faut bien admettre que « passé glouton » mène le monde par attachement, grincement, dépendance et conditionnement. Tout homme vivant avec le passé ou recherchant un état du passé amène singulièrement dans nos sociétés, les vents de la tempête, le conflit, les engelures, la fusion et la fragmentation.

La vie, par intelligence pure ne garde que l'intention de vie, et celle-ci passe par toutes les étapes de l'alchimie de la vie. L'enfance est l'une de ces étapes et non une vue de l'esprit figée sur un panorama idéal du genre humain. C'est bien ce qui heurte notre intellect, et à juste titre me semble-t-il, car c'est sans fin. La raison nie hardiment l'évidence de notre énigmatique condition humaine. Ni le passé ni le futur n'ont une réalité propre en ce sens qu'ils ne permettent pas la relation de métamorphose. Ils sont comme deux rives qui unissent un pont, une toile de fond. Il n'y a aucun arrêt sur le cours des âges.

Dès que le passé et le futur sont figés par le *moi* et la pensée, ces notions du temps se jouent de l'homme qui en fait une histoire personnelle. Subséquemment, l'équilibre de la structure psychique est immédiatement ébranlée. L'espace de la clôture mentale se réduit. La fièvre du temps séduira les analyseurs et fascinera les penseurs tout au long des siècles par un incroyable oubli total de l'instant.

Donc, que ce soit en éducation, en politique, en religion, en philosophie, en science sociale, ce qui fait défaut à l'évolution de la conscience du genre humain et qui le fera toujours, ce sont des hommes et des sciences embastillés. Des hommes et des systèmes de connaissance qui déchirent les entrailles de l'instant et détruisent les ponts du devenir, à cause de ce mouvement continu du passé et d'une pensée collective qui empêchent d'entrer en relation avec l'être de la vie. La terre sociale à labourer n'est pas un ailleurs dans un autre monde que l'on peut conceptualiser dans des pensées mortes. La terre sociale est là, sur ce sol que nous foulons et qui est la condition de notre existence. Seulement, sentons-nous encore nos pieds et ce avec quoi ils entrent en vie.

Cela m'amène à dire que le partenariat du vivant n'est pas un état de fusion, d'absorption, d'anticipation, de connaissances mentales, mais de relation, d'état de forme, de vie et de conscience que rien ne peut systématiser sur un quelconque rivage. Certes, le passé doit jouer son rôle, comme son nom nous l'indique si bien, mais déjà, le jour se lève...



Le passé glouton

Vieux comme le toit du monde, le passé absorbe tout, que ce soit les civilisations, les époques, nos vies, nos croyances, nos amours, nos souffrances, nos vérités, nos bobos, tout y passe. C'est ce qui marque notre condition humaine et en cache sa nudité. La vie d'homme est un apprentissage qui parle tout haut de l'instant qui fuit et qui ne nous dit jamais où il va. Pendant ce temps-là, de notre passage ici-bas, nous n'emporterons que des intentions de vie et d'amour avec nous, devant la beauté d'un dernier regard terrestre vers ce que la vie a de plus grand, avant nous, après nous, rien de plus.

Ce qui me frappe après tant de passages cadencés d'humanité est de voir à l'oeuvre des sciences inanimées, des dieux morts, agités, et de vieilles pensées toujours avivées au fond des cervelles. Poussière... extraordinaire poussière... Avec intensité, tu détermine encore l'influence des siècles. Stupéfiant ! Tout a été englouti, sauf, et nuance de l'esprit nous est demandé, les intentions de vie de chacun. Où se trouve le germe de nos intentions ? Ce germe n'est pas réduit au temps que nous mesurons et calculons ni à une mort certaine. Si l'instant est le noyau, rien n'est plus naturel

que découvrir des facettes à cette réalité en « s'ennoyautant » à la vie, simplement, silencieusement. Ce qui est certain, c'est que le passé glouton peut parler de la tombe mais pas d'éternité.

Il y a une nuance capitale entre une intention vivante (énergie créatrice), le passé glouton et Intellectus. Quoique l'on pense généralement le contraire, l'intention survit au temps pour autant que celle-ci soit reliée à un projet de vie qui concerne l'évolution cosmique, c'est-à-dire, toute vie qu'il y a autour de nous sans exception. L'indice d'une intention est le partenariat, l'acte de conscience. Nous pouvons y sentir la chaleur du cœur et le dynamisme qui tire en avant. Quant au passé insomniaque, il est comme la lune, il reflète la forme, l'éclat, l'intensité, et les renforce. Le passé est toujours conditionné. Il est le réceptacle de la mémoire, donc, toujours issu du temps, du mouvement de la pensée qui le construit. Là se complaît le « moi enflé et somnolent », car il trouve aisément dans la structure psychique une surface à sa profondeur.

Pourquoi le passé est-il resté une force agissante et prédominante dans notre conduite de vie ? Nous faisons sans cesse des efforts pour exister, pour changer, pour comprendre les malentendus et l'inexplicable. Un passé sans usure, profané, qui nous suit, comme la trace de notre fonctionnement, semblable à un indémodable modèle de relation. Un modèle comportemental imprégné dans nos cerveaux, dans nos habitudes de vivre, et duquel, nous ne pouvons plus, apparemment, en démordre. La raison à ces modèles n'est ni nos parents, ni nos ancêtres, ni la fatalité, ni les autres, mais le manquement à nous-mêmes. Paix à nos ancêtres, de grâce. Ce qui a l'air d'une fatalité est une réalité de notre existence. Que faisons-nous de nos vies ?

Plus près de nous, le passé existe-t-il vraiment ? Comment se manifeste-t-il ? Quelle place prend-il et quelle forme de réalité

a-t-il dans notre vie intérieure ? Il est possible de l'appréhender grâce à des fouilles archéologiques, grâce à notre mémoire qui s'inscrit dans le temps, grâce aussi à notre pensée, (écoulement perpétuel de la vie au dehors et au-dedans de nous), à notre tête d'eau, (le cerveau), à notre porteur d'individualité, (le moi imagé qui nous distingue de tous les autres êtres vivants) ou un pont entre notre être et le monde ; et ajouter à cela, une incessante activité mentale que voici : Intellectus Premier, (causette du « moi enflé » avec la « pensée morte »).

Intellectus premier¹ est reconnaissable parmi tous ces gribouillages de la pensée morte qui encombre le cimetière des cerveaux. Il n'apprend jamais. Il sait. De ce fait, il empêche l'être de l'homme de cheminer avec l'instant. Les talents d'Intellectus sont d'élaborer des analyses, de se positionner selon le mode de la comparaison, de la croyance, sans omettre la fabrication des souffrances, des concepts, des chiffres, des dépendances, des Dieux, des Diabes, des guerres, créant en conséquence et sans relâche, l'état de « ce qui n'est plus », ainsi que l'état de « ce qui devrait ou aurait dû être ». Intellectus se croit savant dans les méandres qu'il creuse alors qu'il n'est jamais dans la vie. Il repousse *ce qui est* aussi loin que possible.

Ainsi, l'homme en vient alors à s'entretuer, à souffrir, à cause de mots qu'il interprète, pour des mots qui ne sont plus au service du verbe, pour des mots qui ont rendus l'homme esclave de ce qu'ils nommaient. La quasi totalité des mots que nous entendons, ceux qui nous sont directement ou indirectement adressés, soit oralement soit par écrit, ne sont que des reflets de vie qui cohabitent avec des affects soumis au passé. Disons dans un premier temps. Je crois qu'il est important de comprendre cela. Dans cet ordre d'idée, je rajouterai que les sciences matérialistes amènent la faux à chacun de leurs passages sur tous les plans

de la vie de l'âme. Là est le grand problème de notre condition humaine, nous ne recevons de la vie qu'une infime partie que nous nous empressons d'individualiser comme des vérités acquises et sans amour. C'est une immense sottise.

Il va de soi que le langage de l'Univers est à l'opposé du langage d'Intellectus, mais le seul moyen de pénétrer ce langage de l'Univers en nous, est de comprendre Intellectus, ce maître de la pensée mortuaire, afin de lui restituer sa juste place dans l'édifice de l'âme humaine. Il ne s'agit pas de renier sa fonction dans la structure psychique du genre humain, mais de prendre conscience des fractures et des dissociations infligées dont il est l'auteur, dans nos biographies, et dans la biographie de l'humanité. Et c'est là, notre réalité d'homme où il y a de quoi s'étonner soi-même, à chaque instant. L'invisible avenant ou l'instant, ouvre sur le sacré, et ce qu'il ouvre à quelque chose à nous donner d'aimant. Cela s'appelle aussi de la vie à l'état pur. Demandons-nous pourquoi nous ne savons plus recevoir ce que l'être de la vie nous insuffle ?

Tout cela fait partie d'une réalité humaine où se mêle un mélange confus entre *ce qui est, ce qui n'est plus, ce qui aurait pu être* et ce qui ne sera jamais. C'est tellement présent et habituel dans la vie de tous les jours, que nous ne n'y prêtons guère attention. Sincérité même, tout cela n'a rien à voir avec la création, l'être de la vie. Ainsi, vivre avec un « moi » malade, absent, pollué, de façon totalement désunie est devenu dans nos sociétés un instrument de vie sociale et un outil de travail.

Par exemple, mourir, non de sa maladie, mais suite aux prises considérables de médicaments conçus par l'industrie pharmaceutique pour soigner une maladie est monnaie courante, et cette tare, noyée dans les réformes et les technologies sociales est considérée comme tout à fait normale et comme chose bien

humaine. Quel empoisonnement, tant social qu'économique ! Jusqu'à quand, continuerons-nous à nous moquer de la vie de l'esprit en lui ordonnant de se taire à coup de décrets, de lois, et de sous systèmes dans l'air vivant où elle passe ? A votre avis !

Il faut se dire qu'une des choses les plus tristes qui puisse nous arriver sur Terre est de ne pas avoir conscience que les maladies sont là pour assurer le succès de notre guérison. Ce sont elles notre médicament. Malheureusement, les déviations médicamenteuses ne permettent plus à l'homme de reprendre son histoire là où elle s'était arrêtée jadis. Quoique cache l'homme souffrant pour un temps dans sa biographie, il sera difficile de se défaire de l'invisible aplomb. Il faudra bien qu'un jour, les sciences médicales et les sciences sociales s'y consacrent profondément pour un mieux vivre ensemble. Toutes ces sciences matérialistes tiennent un contexte social en orbite depuis des siècles, comme si elles dirigeaient une école d'art dramatique, autour d'un « moi », d'un estomac, des civilisations et des croyances qui montent la garde sur une invisibilité qu'elles ignorent totalement.

En d'autres termes, les industries se sont mises à produire « des médicaments chimiques », alors que les maladies se sont reconfigurées dans la vie de l'âme jusqu'au plus grand dégoût de l'ignorance. Abject : l'autorité de la science médicale a craché au visage de la souffrance, et ce qui avait sa raison d'être de notre évolution humaine a muté en conflit de l'esprit. Le médicament est devenu comme un diable au corps, vénéré par un bienheureux et servile égoïsme planétaire. Celui qui, un jour, comprendra que ce n'est pas la maladie qu'il faut soigner aura l'âme légère comme le vent. Il ira où il veut. L'homme debout sera enfin surmonté au plein sens du terme. Debout. Il sera là, par acte de conscience,

le plus simplement du monde et la vie répondra à ses demandes. Exister sera une bénédiction car toute chose lui sera offerte.

Maintenant, prenons le temps différemment. De nuit comme de jour, nul temps préfabriqué par la pensée humaine ne serait séparer ce qui est uni. Sur ce seuil de la nuit et du jour qui sont d'une simplicité parfaite, la vie nous conte une histoire cosmique qui vaut pour tous les âges de la vie, pour tous les siècles. Je me demande pourquoi ce mouvement double, intérieur/extérieur, qui anime notre comportement et qui est à l'image de ce seuil, se dresse dans le genre humain tel un barrage à contre-courant de « l'emmenée de la vie » qui est relation pure de ce mouvement. Se pose alors la grande question de la surdité de l'âme humaine et de comment faire face à ce fait sans entrer en conflit avec ?

Si je ne m'observe pas du dedans, je ne verrais jamais que je vois. C'est ça être aveugle, ne pas avoir conscience du lien indissociable que nous avons avec la vie.

Ce n'est plus deux regards qui se superposent, qui me « dualisent », mais bien un seul regard infiltrant un monde assoupli par l'instant et pénétrant à son tour. Tour à tour, la relation précède l'avenir sans imposer le passé, et là, l'instant reçoit la visite secrète de « l'être de la vie ». Or, dès que je ne suis plus en connexion avec « ce qui est », je ne suis plus en relation avec mon « être ». Ce n'est pas plus compliqué que cela. Tous nos bobos viennent de la complexité de cette situation. Il n'y a vraiment pas de quoi crâner avec nos connaissances.

Comment peut-on se priver d'un tel miracle, si ce n'est perpétuer un conflit de perception égaré dans nos têtes d'eau depuis des siècles ? Ce que perçoivent les sens d'un côté, le monde de l'autre, un « moi » au centre qui n'est plus en écoute attentive avec l'information qu'il reçoit. Le « moi » se gave de ce

que lui dictent les sens, sans recul, ensuite, il retient l'information donc l'effet de l'information, comme si cela était quelque chose d'étranger à lui.

Tout le monde en sera convaincu et comme du pain assuré par de bons propriétaires, le savoir est souvent enfermé au milieu de phénomènes imbéciles. L'Homme l'observe. Aussitôt qu'il l'analyse avec obstination, le savoir mange son créateur et la structure psychique commence alors sa grande fragmentation qui se répercute immédiatement dans la vie sociale. Dès lors, plein d'Intellectus dans le fracas du temps, voici que l'homme a perdu le frein de l'instant. C'est ainsi qu'il se tient en balance dans ce millénaire qui s'ouvre sur la vaste cime de son « moi », premier témoin de son enflure, et en même temps, débordant d'humanité.

¹ : Intellect premier : Remue-temps qui se donne toujours raison. Cause de tous nos malheurs. Joujou du « moi ».



Perçu et perception

La source roule vers la mer. C'est là une adaptation spirituelle très adroite de la nature. Elle n'enseigne pas à maudire les torrents, les rivières, les fleuves. Cela revient à dire que rien ne peut changer tant que nous ne serons pas tout simplement présents à « ce qui est », plein de soi et d'écoute envers tout ce qui est doué de vie. Bien sûr, aucune technique ne nous permet d'être présents au présent, d'être et la source et la mer en même temps. Il n'y a pas de recettes qui prendraient la vie à notre place et qui diraient, oui, oui, il s'agit bien de tel et de tel homme.

L'amour seul nous offre ce don. Cet accès royal de conquérir les coeurs est offert à chacun. Tout nous est donné pour que cela ne se passe pas dans un temple ou retiré du monde sur une haute montagne, mais bel et bien dans les rues que nous côtoyons au jour le jour dans notre rapport à la réalité. C'est tout l'effort dont est capable Intellectus, nous couper de l'inédit en se bornant d'absolu.

Quelles que soient les aventures et les destins de l'homme d'aujourd'hui, en flagrant déni de son appartenance à l'Odyssée cosmique, l'homme n'habite guère ce début de siècle que de

l'extérieur. Il passe parmi les étoiles sans remarquer qu'elles brillent, oubliant que lui-même est un Bébé Etoile. Toujours plus en bas dans ses mécanismes et dans des sous-systèmes sociaux, en glissade dans l'Inexistant. Il se lance en l'air et ne retombe sur aucun sol. C'est ce qui jusqu'à présent empêche la naissance de l'homme debout : le crépuscule blême d'Intellectus. N'est-ce point de la part de l'homme une blessure d'abandon qu'il s'inflige en se coupant de la vie qui l'a enfanté. L'homme laisse sa source, son être, son projet de vie, le regard de l'ange ; d'un étrange mépris qu'il a du Ciel et de sa condition humaine, il délaisse l'être de la vie, sa vraie famille.

C'est ainsi que l'activité mentale pense des pavots blancs. Elle donne le change et désormais, garante de toutes les sécurités psychiques grouillantes qu'elle génère pour son séjour ici-bas, elle ne permet en aucune façon à l'homme de trouver ses rêves dans les rêves des autres. A la place, le « moi » intellectualise les rêves, seul, dans le Temps de l'Inexistant. Fatal, souffrant de sa condition humaine, plus écartelé que jamais, l'homme moderne subit ses besognes, encore plus solitaire dans une foule qui se tait. Puis quand la vieillesse arrive, il crie aux âges. Bien sûr, personne ne l'entend où guère. C'est une réalité sonnante au grand air de bien des siècles.

Voyez-vous, l'homme malade interprète ce qui se passe autour de lui, et rendez vous compte, cela même avant de l'avoir perçu, accueilli, compris. C'est époustouffant. Parfois, des philosophes d'université pour croire qu'ils savent quelque chose, apprennent par cœur et répètent les indéboullonnables vieilleries des penseurs grecs qui n'ont plus aucun lien avec notre monde d'aujourd'hui. Quelle misère ! Le passé sert à tous les recours. Il donne la page, il donne le ton sans faire intervenir un germe de Renouveau Social. Par une féroce absence de soi-même, cela

devient normal de transformer des roses en cailloux et ensuite prétendre que l'on vient de découvrir un gisement d'or.

De la sorte, la blessure existentielle² n'est pas saisie. Mise à distance, elle est superposée, et l'on oublie que le souffrant est lui-même. Ensuite, comme deux parallèles, le « moi » sur une ligne, la souffrance sur l'autre, dans la promiscuité des droites qui ne se rencontrent jamais, elles se suivent jusqu'au rendez-vous du saut de l'ange : la mort. Sauf que là, elles se croiseront sans le moindre jugement, sans la moindre analyse.

A ce sujet, n'est-il rien de plus égoïste au monde que la souffrance psychologique ? Je veux parler de cette souffrance granitique qui colle à la peau, qui nous rassure dans notre manque à aimer. Or, malgré l'ampleur catastrophée de cette tare sociale, souffrir est devenu une mode chic pour biens portants, une base solide de repères à vipères de nos sociétés ivres. Plus l'homme se coupe de l'instant, davantage il souffre et plus la vie sociale se subdivise, profondément enfouie dans des schémas sociaux pathologiques, tellement ceux-ci se sont agrémentés d'insignifiance.

Dès la première heure, coude à coude avec ce nouveau siècle, l'homme jette son dévolu dans les mille questions, qui, en exil dans l'Inexistant, donnent des petites vérités qui se rient du miracle de la vie. Bien que l'ombre se joue d'elle-même, que peut-il sortir de bénéfique et de constructif de cette dissociation ? Car en fait, c'est ce qui importe, un apprentissage qui donne un sens humain à l'homme en quête d'une nouvelle civilisation. Le reste est déjà passé. Tout est si loin. Si la pensée court devant nous, alors laissons la courir dans sa marche vers la gloire. Nous serons moins fatigués à rester debout.

Voyons un autre exemple de requin blanc et disons-le tout haut. Qu'enseigne alors cette souffrance mondialisée que

l'homme retrouve chaque matin, celle-là même qu'il veut taire par des médicaments, des justifications marchandes ou des mots psychanalysés tueurs de vie d'âme. Ce tourment existentiel, nous le retrouvons actif parmi tous les peuples, quelques soient les statuts sociaux des uns et des autres et où chacun est appelé à construire son destin. D'où vient encore qu'il y ait de nos jours tant d'animosités humaines et tant de ces cartables pleins d'ignorances qui chargent le dos de nos enfants comme des mules ? Tout cela est le fruit de notre résignation. Nous avons part à ce chaos d'un bout à l'autre de notre existence. Et hier sera encore demain.

Pouvons-nous approfondir cette énigme dans notre vie de tous les jours sur le pas de notre porte et soupçonner un seul instant, notre part de responsabilité ? Si nous nous intéressions à l'étymologie céleste du mot présent, nous constaterions qu'il s'agit bien de nous, de notre noyau. Aux armes de la conscience, Citoyens d'un Nouveau Monde.... aux armes...

² : Blessure existentielle : passage du néant à la vie.

Du temps et des hommes

Où est passé l'homme avec son grand amour ? Que dire encore de sa condition humaine qui nous enseigne un chemin qui part de la source à la mer.

Ce que l'homme a de plus ancien de lui-même, n'est-ce point son passé ? Mais, ni ne le sent, ni ne le voit, cependant, le passé permet de vivre des processus existentiels, comme par exemple vivre dans l'espace-temps (siège de la mémoire), à travers le temps et avec le temps. Mais, le temps, c'est quoi au juste ? Une étape, une halte ? Une unité de mesure pour l'homme réglé, formaté, validé, par conséquent, circonscrit dans son activité mentale qui le maintiendra en tension spatio temporelle.

Avec quel type de réalité sommes-nous en relation en définitive et qui nous informe réellement de cette réalité du temps ? Tant que nous sommes enfermés et informés dans le temps, difficile d'être en présence d'un présent créatif en nous. Quant à toutes les élaborations, les pensées, les sentiments, les souvenirs, les analyses, les projections qui nous font croire qu'en regardant par-là, on est déjà dans ce que l'on voit, il y a de quoi se faire bien du souci. Mal à propos, il arrive que nous soyons dans

ce que nous pensons ou croyons voir, au sens de parfait schéma en place dans la structure psychique. Fenêtre grande ouverte sur l'Inexistant, on voit tout, on sait tout, mais nous n'allons pas plus loin que ce que l'intellect nous fait voir.

Comme tout cri d'absolu, la fusion n'est pas une énergie créatrice. Tirer des pratiques et des réponses du passé est une chose, ensuite, être tiré par elles, en est une autre. Dans la bouche d'un homme, le mot n'est en aucun cas le fait ou l'évènement, la chose ou la personne, qu'il prétend nommer ou signifier. La mission du mot est de nous mettre en relation avec « ce qui est », car seconde après seconde, l'intelligence de la vie est toujours dans les parages. D'où vient que nous interprétons, que nous modifions, au sens fort qui fait dire au *moi* que le monde devrait être comme ceci ou cela. Il n'y a plus relation mais une fragmentation qui donne une suite à la fragmentation.

Vraiment, très chers lecteurs, ce n'est pas parce que nous regardons en haut que nous nous élevons. L'idée que l'on se fait des choses en cours de route, de l'après et de l'avant du tombeau, de l'amour, n'est qu'une idée, et de toute évidence, vous l'aurez compris, l'instant ne nous appelle pas dans des associations d'idées. L'instant est la maison mère de toutes les pensées qui créent la vie et l'éveil à la vie. Quelle grande distinction nous fait cette intelligence que d'exister, mais, que donnons-nous en retour à cette merveilleuse création des esprits ?

Faisons l'effort de découvrir de très près le tour de passe-passe du temps qui est devenu pour la plupart d'entre-nous une réalité objective qui influe notre manière d'interpénétrer le monde ? Avons-nous un contact réel avec le temps ? Qu'est-ce qui en nous mesure l'irréversible temps qui passe ? Demandons-nous si les agencements du temps nous servent à vivre avec plus

de cohérence ou bien si nous sommes devenus esclaves de ces structures.

Lorsque la tombe du temps s'ouvre, il arrive dans toutes les mémoires frémissantes, des tic tacs, des calendriers, des églises, des nouvelles lunes, des symboles, des normes apitoyées, des prédictions météo qui influencent l'humeur des uns et des autres. Ah ! Nous voilà bénis d'inexistence. Chargés d'hypnose, nous nous conformons à ce qui a été passé et à ce qui devrait se passer et ce qui n'existe pas. Toujours plus vite, encore plus vite, plus ficelé, plus contrôlé que jamais, jusqu'à atteindre la super nova mentale qui prépare gentiment son arrivée. Ciel ! Mais du vide si béant, qu'y a-t-il à combler ? D'où vient ce besoin, de vénérer, d'aimer, d'admirer, ce qui est mort.

Demandons-nous si le temps existe. Vous savez, ce Temps de l'Inexistant ou le temps intellectuel, pour moi c'est la même cage. L'emprise est de même mécanique et de même structure. C'est un temps qui propose une absence totale de relation avec le présent. Ce temps cohabite avec le cerveau de l'homme, et d'autant plus, depuis que les technosciences³ permettent d'abolir la notion de distance dans le temps physique, comme par exemple, le message électronique (SMS), (sous mental saturé !), MMS, (maladie mentale soudaine !) etc. Les joujoux électroniques, les images et les sons qui ne sont plus en connexion avec le temps présent, si chargés de sens et de séduction que l'on veut bien leur en attribuer, ne sont ni la vie, ni une onde de la vie. La création de ce nouveau temps de l'immédiateté, coupe de plus en plus l'homme de sa réalité divine ; ce qui a pour conséquence de le séparer de ce qui se vit dans l'instant, donc aussi de le priver de sa relation directe avec l'ordre cosmique dont il est issu et de ses projets de vie. La technologie n'est en aucun cas un signe d'évolution, de l'intellect certes, mais l'acte de conscience nous sert à être en relation avec la vie tandis


que l'intellect permet au « moi » d'aborder le vivant avec une telle intensité que la vie disparaît.

Et c'est pourquoi, au nom de la sacro-sainte technoscience, l'homme est en train de devenir un objet rival des sciences mortes avec l'assentiment d'un sommeil ronflant qui envahit une humanité qui trempe ses pensées dans un ordinateur collectif. Et nous devons affronter cela, chacun à notre manière, et le transformer en force de vie, car la technologie est aussi un outil de travail incontestable de notre époque. Toutefois, le vrai problème n'est pas l'outil. Le paradoxe est aussi un outil de travail pour la conscience. Je reviendrai plus tard sur ce point.

Au fond, que nous reste-il du passé ? Une feuille morte auprès d'une souche pensante ! Discernons ce qui en nous est de la feuille de la souche. Qui pense au juste dans la souche, ce qui a pensé la souche ou la feuille elle-même ?

La réponse est là, comprise dans la question, dans l'intervalle qui délimite ce qui se passe derrière et devant nos yeux. Il y a ce qu'est devenu le monde, ce que nous sommes devenus avec lui, et bien sûr, ce que nous deviendrons tous ensemble, car c'est un seul et même voyage au bout du compte. L'histoire de l'humanité, l'histoire de l'homme, celle de notre système solaire est une seule et même histoire.

³ : Technoscience : science matérialiste qui ne tient pas compte de la réalité spirituelle de l'homme. Par ce fait, tous les systèmes qu'elle crée, engendrent à leur tour des sous systèmes qui barricadent l'homme dans une clôture mentale dans laquelle il est soumis. De là, naîtra un sous-homme qui en a fait ses choux gras.



Des effets à tous les vents

L'intelligence pure de la vie est en contact direct avec « ce qui est ». Cette énergie devient elle-même un réseau de l'instant. Tout ce qui est doué de vie fait partie intégrante de ce réseau. L'absence de sens est en contact direct avec « ce qui n'est pas ». L'effet est transparent, immédiat. Pas de triche dans le jeu du vivant. Il se passe dans le monde ce qui se passe en nous, et vice versa. Quand il y a une guerre dans le monde, des mensonges politiques odieux et tous les mille résidus que larguent les informations télévisées et les presses maudites, c'est aussi en nous, qu'il y a une guerre et des mensonges ignominieux. Si vous et moi pouvons vivre dans le monde, c'est parce qu'un flux perpétuel de la pensée nous relie les uns les autres d'une part, et d'autre part, à celui du mouvement du monde qui nous entoure et que nous percevons par des états de forme, de mouvement, de conscience et de vie. Là, nous sommes totalement coresponsables des chemins que nous croisons dans quelque type de rencontre que ce soit. Nous passons presque toute notre vie à côté de cette évidence.

Ce pourquoi, il est fondamental de comprendre le fonctionnement et les mécanismes de ce qu'il y a derrière nos yeux en rentrant spontanément en relation avec l'intelligence pure de la vie. Comprendre par un état de perception, donc sans le moindre mouvement d'Intellectus. C'est aussi ce qui se passe chez mon voisin de palier, mon collègue de travail, chez ma femme, mes enfants. Dès que je vois cela comme un fait existentiel, je peux rejoindre cette réalité et suivre un autre chemin que celui de la dissociation entre le moi, son ressenti du monde et l'information que lui apportent ses sens rouillés.

Le passé nous révèle principalement la continuation de chacun de nos fonctionnements dans notre environnement. Ceux de nos actes, de nos origines, de notre culture, de nos liens de sang, et de tant d'autres qui agissent ainsi sur l'état de notre santé mentale et physique. C'est ce qui fait la vie du genre humain, des individualités aux mille existences.

« Un » dans la vie multiple des choses, le présent nous rend à l'art de la relation et à l'éternité en nous. Et l'éternité ressemble à une immense énergie d'amour. C'est un fait indéniable, au plus profond de nous, la vie est une passion qui nous enflamme. L'homme a besoin d'amour et de tendresse pour vivre respectablement. Certes, homme debout, la vie est loin d'être simple, mais n'est-ce pas l'un des plus grands problèmes du genre humain : son manque de relation avec le réseau de l'instant.

Une question se pose alors : changeons-nous vraiment très chers, avec autant de passé en héritage, dans nos cerveaux, dans nos têtes d'eau, dans nos états de conscience. Nous avons des souvenirs, un savoir captif dans le temps, une compréhension, des images, des connaissances immobiles et séduisantes, des souffrances et des religions. Nous voyons bien que ce que l'homme a de plus ancien en lui-même, c'est son passé, tandis que l'action

d'être se manifeste exclusivement dans ce qui est nouveau, c'est-à-dire dans la relation présente et totale à l'instant, *à ce qui est* et à ce qui vient.

Qu'y a t il derrière nous, qu'est-ce qui nous parle dans le dos, alors que l'instant est toujours neuf et face à nous. Certains effets de faits et d'évènements passés restent encore actifs et en mouvement dans ce flux éternel de la pensée qui pénètre chacun de nous. Sinon, les faits sont bien morts, dissolus dans le corps de la Terre qui les a mangés et digérés. Et sans nul doute, les effets du lointain passé continuent d'influencer nos manières de penser, de parler, d'aimer l'être féminin, de croire au Dieu Barbu, de détester un peuple, de l'aimer, de le tuer, de le piéger.

Surprenant de prendre pour comptant les effets de nos relations et des informations que nous recevons. A ce sujet, tout homme qui ne vérifie pas ce qui lui vient a tendance à tenir pour vrai ce qui lui a été dit et ce type d'homme représente un danger constant pour la vie sociale.

Voilà qui est grave, tous ces effets de vie se mêlent au temps présent par des interférences et des parasites qui s'associent à des fonctionnements de penser pathologiques, malheureusement, normalisées par un décadentisme social, sans précédent. N'est-ce point ici que nous devons intervenir pour connaître ces forces, les observer en nous et nous mettre en relation avec. Comment agir si ce n'est de se voir du dedans, avec une grande qualité d'écoute et d'intérêt pour l'autre.

Alors que nous croyons évoluer à notre époque par tant d'exploits technologiques et de soi disantes modernités, en fait, notre savoir-faire lie le « moi » à son passé, qui est aussi le passé de l'humanité, qui, comme un trou du temps se remplit de résidus qui ressurgiront tôt ou tard sur l'axe de vie d'Intellectus. Ces

résidus prennent vie et forme dans la masse populaire qui alourdit le contexte social plongé dans l'inconséquence et la cupidité.

Observons, je vous prie, ces effets d'énergie fantôme qui nous tournent le dos, ceux-là mêmes que nous avons laissés dans le ventre du temps qui ne les a ni métabolisés, ni digérés, puisque le temps n'est qu'une toile de fond en mouvement dans nos cerveaux fragiles. Ces effets si peu mesurés que les psychologues nomment bizarrement inconscients, engendrent encore des guerres, des conflits, des peurs, des angoisses, de monstrueuses et de misérables sciences fragmentalistes. Et c'est avec un certain fatalisme et une poudre aux yeux que nous sommes complices de ce désastre par les mécanismes de nos comportements. Nous disons, c'est inconscient, mais tout cela est réel. Difficile de prétendre que ce qui sort des pores de notre peau ne vient pas de notre corps. Le comble, nous l'analysons, certain que cela nous appartient, tels de fiers propriétaires de leurs avoirs qui mettent les compteurs d'Intellectus en psychanalyse.

Subséquemment, l'homme privé de son esprit est aveugle de tout ce qui se passe autour de lui. A commencer par la vie qui s'étire éternellement dans sa vie journalière. Pourtant, malgré tout, des pensées sont restées vivantes sur la route des siècles. Tout simplement parce qu'elles sont douées de vie. J'en dirai autant pour les pensées d'hommes debout qui ont oeuvré pour l'évolution des états de conscience. Et si ces pensées sont toujours d'actualité, c'est parce qu'elles vivent hors du temps. Le passé glouton n'a pas pu les engloutir dans une mémoire, une commémoration, un souvenir, une tradition, un savoir, un schéma, ou je ne sais quel spectre et crissement de l'Inexistant.

La pensée vivante est toujours en relation avec les profondeurs de l'instant. Elle sait produire et répandre de la chaleur autour d'elle et stimuler la vie sociale, par le partage, la relation, la

création. Il n'y a pas de mise en scène de la continuité de l'instant tandis que la pensée morte est un pur produit de l'intellect. Elle nous vient soit du passé, soit d'une construction conceptuelle qui fige la vie, par des analyses, des décrets, des croyances, des règles et des nouvelles normes incapables du moindre changement. L'assommoir : le « moi » s'enferme, la vie disparaît. Observons autour de nous ce qui est de telle ou telle nature de pensée afin de développer des capacités de discernement. L'une est fluide, dynamique, sans encre, tandis que l'autre a une ancre qui racle le fond du cerveau et des abysses. En effet, tout remonte à la surface, se recompose, pour mieux replonger. Nouvelle plongée. Nouvelle répétition. Ancien schéma. Le gueuloir : le « moi » triomphe de sa mise en scène et glisse à la caricature avec grand succès. L'égoïsme est à son comble.

Nous pouvons voir que la pensée morte, achevée, finie, est répressive. Dépourvue de qualité d'émotion et de moralité, elle limite les possibilités de la relation, en isolant l'homme dans l'Inexistant. Isolé, ne veut pas dire être tout seul. Cela veut dire être coupé de la réalité de l'instant et de sa profondeur. N'est-ce point une tragédie de notre époque, où dans les écoles, il est enseigné à nos enfants comment faire pour s'adapter à ce drame au lieu de se révolter contre, de tout son esprit par des actes de conscience ? Il est certain que le bon sens de voir la réalité dans son ensemble est à redécouvrir dans les établissements scolaires et dans les familles.

Difficile de situer ce qui est hors du temps si ce n'est d'y être soi-même, et d'oser en parler librement, convenons-en. A mon sens, le présent n'a pas de mémoire. Il ne se mesure pas. Et seul un être véritablement engagé dans cette présence de l'instant peut aller à la recherche de cette réalité inconnue à sa façon d'exister sur Terre. Cette rencontre et cette relation d'être

est une découverte unique qui ne passe pas par un savoir que nous pouvons, soit mimer, imiter, répéter, valider, copier et coller dans le garde manger de la pensée. Je crois que ce qui est si proche de nous, nous est totalement inconnu, tant les fonctionnements de notre passé nous baladent dans un périmètre mental qui nous cloue dans l'espace-temps.

Parfois, dans les rues, dans les villes, dans les universités, je vois des hommes comme robotisés, j'ai cette impression de voir un seul système de penser. Ici, en observant attentivement, je perçois que l'homme est gentiment en train de muter vers une nouvelle déambulation de l'âme, pleins feux sur ce Temps de l'Inexistant. N'y a-t-il pas que des mémoires dans un ordinateur ? Mémoires mécaniques, analytiques, qui, transférées sous leurs formes les plus achevées au sens de résidus intellectuels claquemurent le passé individuel et collectif de l'humanité. Ainsi un nouveau conditionnement ne fait que s'ajouter à l'ancien déjà existant.

Tel est un changement d'époque. Mais malheureusement, l'ancien modèle est toujours vivant. C'est que, voyez-vous, le passé, notre passé à tous, a été simplement modifié, il est juste plus actif, ce qui explique toute cette nervosité ambiante. Les « moi » sont encore plus « moi », empêtrés dans les systèmes intellectuels qui les enflent. Ce qui me semble important est de se poser cette question : A quoi se réfère notre humanité d'aujourd'hui avec cet outil de la technoscience et quelles sont les qualités d'homme debout que nous pouvons développer pour se joindre à la création ?

Ici, il ne s'agit pas de rejeter la technologie ni de lui attribuer la somme de nos malheurs, mais de comprendre la relation que nous avons avec, ainsi que les effets qu'elle a sur notre comportement. Cette époque accommodée de stress m'apparaît comme un écartèlement entre le passé subi et un futur projeté qui nous éloignent sans cesse de l'instant, ce qui a pour extension,

un impact direct sur notre santé mentale et sociale. Comment communiquons-nous au plus profond de nous-mêmes dans notre environnement, les uns avec les autres ? C'est une véritable catastrophe, n'est-ce pas ?

Et cela explique si bien que l'homme moderne laissé seul dans son succès d'individualité n'a plus rien à se raconter. A vrai dire, l'immédiateté, la performance de l'ego est la nouvelle tare de notre siècle qui suppose que nous ne prenons plus le temps pour entendre l'autre et comprendre ce qu'il nous dit. Sans écoute, la vie s'efface aussitôt. Puis c'est la crise du vide. Il va falloir le remplir coûte que coûte. Nous réagissons créant ainsi de nouveaux effets conditionnés qui se feront une joie de retrouver le sous système dont ils dépendent. Voilà ce que nous faisons tous, plus ou moins bien dans notre vie de tous les jours. Comprenez-vous cela ?

En dehors des problèmes et des difficultés, nous devons tout résoudre, tout de suite. Soit ! La fabrique des urgences est grande ouverte et mainte fois nous devenons l'injustice que nous combattons. Ce qui nous arrive devient une fatalité, plus l'effet est intense plus se renforce les réactions à celui-ci. Happés par le fléau de l'immédiateté, nos sens qui, d'ordinaire sont l'outil fondamental pour se relier à l'instant, se transforment en un modèle de sensation, d'organisation et de spécialisation. Tout le théâtre de la vie des hommes peut se résumer ainsi : le genre humain ne participe plus à l'évolution l'univers. Mais cela soulève une question. Peut-on trouver l'homme debout dans les scénarios de la technoscience ?

L'instant ne vit pas seulement dans cet espace de la conscience que l'on peut avoir de soi-même et du reste du monde. C'est quelque chose de plus profond. Pourquoi quand un fond n'a pas de fond, nous avons cette manie de vouloir le remplir. Il s'agit

toujours de nous-mêmes. Il n'est peut-être pas d'autre sagesse que cette véracité.

L'instant nous relève un défi, celui d'exister radicalement à contre courant de ce qui se passe tout autour de nous, et l'on n'en sera davantage seulement si nous relevons ce défi, en nous déprogrammant des technosciences, des codes, des législations, des médias fourbes, de l'esclavage technologique et de ce passé « cervelesque » qui est en train de bouleverser la civilisation actuelle.

Reste à savoir pourquoi nous sommes constamment bondés d'émotions de toutes les peurs, de tant de messages destructeurs, face à notre contexte social. Il ne fait aucun doute que nous finissons par devenir un sens banal de vivre si nous ne restons pas éveillés en permanence, au grand risque de faire ce contre quoi l'on se plaint sans cesse. L'effet n'est qu'un prolongement de ce que nous véhiculons. Ce dénouement nous met en contact avec ce qui est doué de vie, toutefois, il n'est jamais en lien avec « ce qui est ». Si sous cet aspect là, nous pouvions voir ces effets comme des schémas qui se croisent dans notre vie sociale, nous serions conscients de ce qu'est le passé, et l'éternité, jusque dans les structures de notre comportement. Il nous serait ensuite impossible de « décomprendre » l'intensité de cette justesse.

Chacun de nous est responsable de ce qu'il produit comme effet dans son environnement, chez le frère animal, dans le cœur de sa femme, celui de ses enfants, celui du collègue de travail, etc. Vous le voyez, chaque mot, chaque pensée, portent un message, une extension de nos projets de vie. De là, bien des retours sur nos paroles, nous importunent, nous poursuivent, certains restent dans nos cœurs. On serait surpris de l'inutilité de nos interprétations et même de leur côté nuisible à la communauté humaine.

— *Des effets à tous les vents* —

En ce sens, nous sommes co-responsables du développement de notre humanité car nous collaborons à la vie jusqu'au plus haut sommet de notre « existé ». Carte blanche de l'instant, nous sommes du voyage et quelque soit l'origine de notre billet, à plein cœur, c'est celui de la montée des âmes vivantes.



D'un sens toujours renouvelable

Tout ce qui se passe à notre époque a un sens, notamment, celui de retrouver une relation avec les projets de l'homme debout⁴ qui vont de pair avec ceux de l'être de la vie. Cette prise de conscience ne peut se faire ni dans le passé, ni dans le futur, car de ces deux antagonistes surgit le conflit du « moi » dans l'espace-temps. Un conflit nécessaire, certes, mais pour parfaire notre évolution et notre révolution intérieure dont le but est de libérer le passé de notre propre passé. Grand et passionnant travail.

Le passé se continue, le futur se referme. L'étau se resserre, comme à chaque fois qu'il y a un changement de civilisation. Peut-on penser qu'un passé, quoique bien mort, persisterait à amener la destruction et la domination dans l'ordre social, par des mécanismes véhiculés par les hommes au fil des siècles. Heureusement ou malheureusement, peu importe ! Saisir cette hypothèse, c'est aussi comprendre l'importance de notre implication à la vie de notre siècle et ceux à venir. Pour nous tous, le présent seul, reste là et s'articule à notre évolution. Nous sommes de même essence que lui. L'instant complet de notre vie est le même que celui qui

nous a vus naître et celui qui nous verra mourir. Voilà où nous en sommes pour l'instant, pleins feux sur une histoire d'amour à construire. Et en amour, nous ne sommes jamais seuls.

Lorsque j'essaye de parler de vie hors du temps, je veux exprimer des intentions spirituelles qui, à mon sens, sont une réalité hors du temps, donc infiniment présentes parmi nous à tout moment. Ces intentions fécondent le suprasensible instant qui échappe à la mémoire du temps et à tout contrôle de mesure construit par la pensée morte. Ces intentions spirituelles animent et créent la vie dont nous avons besoin pour évoluer tous ensemble. Où retrouver ces intentions si ce n'est en faisant notre extraordinaire entrée de jeu dans le réseau de l'instant. Comment se fait-il que nous avons tant de peine à comprendre à cela.

Nous constatons que pour mieux saisir ce milieu d'intentions, ce milieu divin qui est aussi le nôtre, il n'y a pas d'autre choix que de plonger l'esprit dans ce réseau. L'esprit se libérera alors des fonctionnements qui le délient de l'instant. Le quotidien prend ainsi fonction de métamorphoses, de présence, d'état de conscience, d'état de forme et de vie dont la qualité pure nous appelle à transcender notre cheminement dans l'inconnu. Là se trouve le grand jeu de la vie et de l'amour. Nous avons perdu toutes nos sécurités psychologiques. Nous ne savons jamais ce qui va venir. Toutefois, nous restons toujours prêt à entrer en relation avec l'inédit. Etre prêt, c'est perdre l'arrogance du « moi » afin d'être lucide en permanence de ce qui vient, de *ce qui est*. Cette conscience de la vie devient alors situation de partenariat où deux êtres composent la vie. Le nôtre et celui de la vie.

Le flambeau est donc toujours allumé et nul précepte créé par l'intellect, ne pourrait ni l'aborder, ni le voir, ni l'éteindre. Mais des questions se font ici pressantes. De quelle nature est

cette flamme, comment se présente-t-elle à notre esprit. Qu'est-ce qu'un flambeau ? Arrêtons-nous un instant pour partager quelques réflexions. Actuellement, la Terre tourne. Ici, il fait jour, là-bas, il fait nuit, or, en ce moment, l'aube se lève. Cet écoulement du temps qui passe se déroule tout autour de nous. Il est aussi en nous. Sous quelle forme ! Il s'en passe vraiment des choses derrière nos paupières. Prend-on vraiment conscience de ce phénomène dans la perspective de notre quotidien ? Un mouvement perpétuel s'exécute à chaque instant partout dans l'Univers. Ici le jour, ici la nuit, entre les deux, un seuil, pareil à un point d'équilibre instable que nous fuyons sans cesse : « le maintenant ».

Puis-je connaître la finalité du temps présent pour le vivre entièrement ? Sûrement pas. Le savoir occulte, les croyances, la conclusion médiumnique, se résument dans une clôture mentale, donc dans le temps, dans l'effet, dans la tête d'eau qui causera jusqu'à point d'heure. Pour être en relation avec le fort de la vie, il nous suffit juste d'être-là, complètement là, pleinement lucide, en relation avec cette qualité suprasensible que véhicule l'instant. Et le seul moyen de réaliser ce miracle de l'Existé, c'est d'être en soi, sans passer par l'enflure du « moi » ou par quelconques systèmes de connaissance des plaines d'Orient ou de l'Occident.

L'instant n'a pas de cause. Tout comme le néant, il est immense, incommensurable. Aimant, il accueille et véhicule « l'être de la vie ». Pour faire l'expérience du présent, cette source d'énergie divine, il est indispensable d'être présent au présent. De là naît une énergie créatrice qui nous relie à l'essentiel de notre mission.

Le présent a pour fonction l'existence de l'univers, sans effet secondaire, sans évaluation qualitative ou quantitative. Dès que l'instant dans sa toute fraîcheur passe, où va-t-il à

votre avis ? Nulle part. L'instant ouvre vers un autre état de vie, vers l'infinitude, vers le sacré. Tout cela fait grandement peur à l'homme. Et la vérité du passé, la connaissance des traditions, les croyances religieuses, apaisent cette peur de la condition humaine sans jamais y répondre. On parle ensuite d'abandon, d'inconnu, de foi, de suffisance, alors que le travail de la connaissance de soi a été oublié.

Au soupirant, n'est-ce point ainsi que nous créons du temps et des fantômes de la condition humaine ? Ce sont bien les nôtres. En outre, le travail reste toujours à faire et ni personne ni Dieu, ne le fera à notre place. C'est-à-dire, qu'en dehors de notre construction mentale, le passé existe-t-il et que devient ce qui n'est plus ? Faisons l'expérience directe de cet état fait. Si ce qui n'est plus n'est pas métabolisé, vivrait-il encore dans les entrailles du souvenir, de l'Inexistant, tel un fantôme qui ne s'est pas libéré de son passé. Pourquoi en est-il ainsi pour le genre humain ?

Il s'agit d'introduire de la conscience dans l'observation et de l'intensité dans nos perceptions. N'est-ce point la pensée qui nous renseigne de cette information dans la tête d'eau. L'eau que nous avons dans notre corps physique ne véhicule t-elle pas une mémoire. Bien évidemment, tout a été enregistré dans la tête d'eau, depuis des siècles et des siècles, jusqu'aux lumières de nos ancêtres. L'eau se dynamise, stagne ou pourrit. C'est selon les états de conscience que nous introduisons dans notre conscience ordinaire.

L'instant n'est pas différent de celui qui l'a précédé et de celui qui vient. Cette unicité perpétuelle n'a pas de forme et encore moins de certitude. Créatrice de formes, elle est le facteur porteur et transmetteur de la vie. Nous éprouvons sa réalité lorsque la « pensée morte » et le « moi bavard » se taisent totalement. Alors advient une relation dénudée, sans émotivité quelconque.

Nous pouvons supposer une relation échappant à toute intellectualisation, à toute interprétation que pourraient s'en faire le « moi » et la pensée en recherche de sécurité. Et cette immense réalité de la vie, qu'est-ce au juste ? Dans quel milieu divin vivons-nous ? Arrêtons-nous silencieusement, profondément en nous-mêmes, car nous sommes seuls dans l'apprentissage de cette découverte. Dans un tel état d'écoute, nous pouvons apprendre ce qu'est la vie et chercher à découvrir le plus simplement du monde ce que nous sommes, ni plus ni moins, sans en attendre des récompenses.

N'est-ce point par un silence brisé que nous établissons une première communication entre notre être et celui de la vie. Il ne nous sera jamais possible de le comprendre avec notre tête d'eau, car il s'agit là d'une tout autre intelligence. Nous pouvons la découvrir si nous cessons de vouloir tout saisir avec nos habitudes invétérées de croire que tout s'explique et n'a d'issue uniquement dans le temps qui passe, le temps qui se mesure, le temps qui se pèse, le temps qui se soupèse, le temps qui se compte, qui s'achète et se revend, ou que sais-je encore. Le temps qui tue. C'est bien là, l'une de notre plus grande évidence.

Quand la tête d'eau est aussi calme qu'une mer étale, cette qualité de vie nous invite à ce moment particulier, sans mouvement, immobile, ni ne monte, ni ne descend... Le présent n'est ni passé, ni futur, ni conflit, ni opposition.

Nous pouvons voir clairement à chaque instant la relation de notre « moi » avec notre intellect, ce qui suscite généralement plus de désordre que de construction dans notre structure psychique. Mais investiguons-nous vraiment le vivant tel qu'il est, c'est-à-dire par le vivant. L'instant et Intellectus ne font pas bon ménage.

Du temps mort et des systèmes nerveux, l'intellect est à l'origine des nouveaux fléaux qui se sont sertis dans l'édifice social. Introduisons de la conscience dans nos observations intérieures afin de pénétrer les couches profondes du contenu de notre fatalité et celle de nos proches. Partageons ce que nous observons. Nous verrons combien nous ne sommes pas lucides du couple associatif pensé/moi dans les minutes qui suivent l'instant de notre action. Tic, tac, tic tac.... Et la raison à cela est que nous ne sommes plus en lien avec l'intelligence de l'instant.

A vol d'âme, le présent n'est pas une abstraction, l'être non plus, pas plus que l'image de soi que l'on se fait lorsqu'on s'observe sérieusement du dedans. Il y a bien un aplomb intérieur derrière nos yeux, mais il nous faut du courage pour regarder avec le regard de la conscience et discerner alors ce qui provient d'un acte libre de celui d'un grand discours de la fragmentation auquel le « moi » et Intellectus se livrent dans la tête d'eau. Même lorsque nous dormons, nous continuons de penser, puisque la pensée nous relie immédiatement au flux perpétuel de la vie. Notre vie consciente change lorsque nous réalisons cela.

Cependant, ce n'est pas par le « monologue cervelesque » et malsonnant que nous recevrons des lumières sur les mystères profonds de l'Existé. J'irai jusqu'à dire que plus nous aurons conscience de nos mécanismes de défense, de nos schémas de sécurité durant la journée et plus notre vie nocturne nous raccordera profondément à notre être et à celui de la vie, jusqu'à cet instant de conscience où nous serons capables de percevoir l'amour et l'intelligence de cet amour de jour comme de nuit.

Envisageons nos réflexions personnelles, à vol de conscience, le futur existe-t-il ? Le passé englouti le futur qui à son tour nous aspire en attendant nos projets et nos intentions qui ne

se situent ni dans le temps physique, ni dans le temps de l'Inexisté. A coup sûr, ce miracle ne peut pas se réaliser si nous vivons dans le passé ou dans le futur. Vous comprenez pourquoi les choses se répètent.

Entre ces deux extrêmes, où se trouve l'homme debout ? Est-il là ? Et si non, où est-il ? L'homme mesure le futur, le compte, le calcule, le qualifie, le codifie, le normalise, le certifie, le glorifie, avec une certitude que lorsque tout se trouve écrit sur un calendrier qui agende la durée, la vie durera jusqu'à la fin des temps. Mais ce n'est pas la vie, c'est la dépouille du temps, son tombeau. C'est du ronron. L'homme est dépassé par un temps qui n'est en fait jamais présent dans sa vie. Pour des soit disantes facilités d'exister, voici qu'il n'existe plus. Aucun seuil ne peut être franchi selon cet état d'esprit figé dans le temps.

Mais demain n'est pas là, pas plus qu'hier qui vient frapper à ma porte. Toc, toc, toc ! Personne. Toutefois, égarés de réputation, nous avons ouvert la porte. Quelque chose est entrée dans notre maison. Les psychanalystes peuvent ouvrir leur cabinet, tout va bien. Intellectus va avoir du travail pour des siècles. Le temps qui passe est avant tout un rythme cosmique que la vie crée. Ce n'est ni un temps passé, ni un temps futur, c'est de l'éternité en mouvement, et toujours maintenant, si vous préférez. Une éternité que personne ne peut chosifier comme sa plus grande conquête. Et par là, il se révèle que nous sommes tous pétris de rythme afin que nous puissions accomplir notre développement humain sur terre.

N'est-ce pas hors du temps que l'on trouve le rythme dans sa forme la plus pure et non dans un alignement de dates qui fait dire chaque fois aux hommes le jour de leur anniversaire ou à une tout autre occasion, cette expression passéiste : purée, que ça passe vite !

En effet, mais, demandons-nous sérieusement qu'est-ce qui passe ? Avant d'être ceci ou cela, de notre vivant, nous sommes hommes debout, et l'avènement de le devenir se réalise dans notre relation avec l'instant. Quelles sont les contradictions, les croyances et les conflits qui nous privent de cette relation avec le milieu divin. Le futur qui n'est qu'un concept n'est capable d'aucun changement pas plus que la vérité du passé. On peut analyser, disséquer tout ce que produit l'intellect, rien n'y fera, car tout ce qui n'entre pas en relation avec ce qui vient de l'essence de la vie n'engendre aucun processus de vie. Tout ce qui est analysé engendre l'analyse. C'est ainsi que naissent les analyseurs qui polluent la vie sociale, en prenant l'oxygène dont celle-ci a besoin pour respirer.

Ce qui est attaché au Temps de l'Inexistant dépend d'un mode qui nous déforme de la réalité de la vie. Il nous enlève toute possibilité de création de nous-même. C'est un fait important à discerner, la toile de fond n'est en aucun cas le contenu du tableau. Ce que nous croyons réel l'est-il vraiment ? Pour qui, pour la « pensée morte », le « moi enflé », Intellectus ? Qui sont-ils vraiment ? Considérons l'histoire, un instant, les civilisations, les religions ; ce qui arrive aujourd'hui, résulte encore du fonctionnement de nos anciens mécanismes de penser, d'être, de croire, de vivre, les uns avec les autres, comme une suite logique au grand chemin de l'humanité.

A chaque circonstance de l'histoire, il se passe quelque chose qui nous oblige à reconsidérer le monde et l'homme différemment. Mais le faisons-nous ? L'avons-nous fait ? N'est-ce point cela qui est fantastique, notre apprentissage est aussi celui d'une humanisation vers l'homme debout.

Voyons, à notre époque qui encense le « moi enflé », nous avons conçu un nouveau temps qui n'existe pas. Un temps qui

n'éclaire ni ciel ni visage d'homme. Nous avons complètement modifié « ce qui est ». Et à force de transmutation, ce temps éloigne l'homme de la vie qui l'a vu naître. C'est une évidence, l'Inexisté va bon train et prend d'étranges rails. N'est-ce point une des spécialités de notre temps d'être en relation avec un système dans lequel le « moi » et la « pensée victime » sont enchaînés à la face cachée d'Intellectus. Quelques soient les systèmes qu'à créés la pensée déliée du monde suprasensible, celle-ci a rejeté la part sacrée du genre humain.

Des systèmes naissent des sous-systèmes. Ils fabriquent déjà le sous-homme. Cela est inévitable, car le domaine de la santé, de la politique, du social, de l'éducation, de l'hygiène et de la médecine, sont pour le moment entre les mains du désir de la puissance et de la manipulation. Et tant que nous ne les rejeterons pas définitivement de notre vie, ils continueront d'exercer leur pouvoir dans les brèches que nous leur avons ouvertes.

Le Temps de l'Inexisté est un temps qui s'écoule dans la tête d'eau de l'homme moderne et dont la caractéristique nous révèle un « moi » stagnant dans une eau croupissante. Cela, guère de scientifiques ne veulent le reconnaître, du moins, il est impossible de faire marche arrière avec tous les joujoux de la technoscience¹ qui envahissent notre civilisation. Vous le savez tout aussi bien que moi, la mémoire ne s'efface pas de celui qui se souvient.

Vous, moi, un autre, comment pouvons-nous être en relation directe avec ce monde merveilleux qui nous entoure, si nous ne sommes pas là, si nous sommes séparés de notre humanité ? C'est tout simplement impossible. Où sommes-nous ? N'est-ce point l'ère de l' « Inexisté » qui débute et qui redonne naissance à un nouveau conflit entre ce qui existe, ce qui n'existe pas et tout ce que l'homme peut construire sur ce qu'il tient pour vrai dans

un monde intérieur qui n'est pas en relation avec ce qui existe ? L'homme privé d'esprit, certes, mais de quel homme s'agit-il ?

J'aimerais attirer l'attention sur le fait que la structure de la pensée humaine se modifie. La notion du temps change aussi. La vie est vraiment une histoire incroyable. Attendu que nous sommes en totale corrélation avec « ce qui est », « ce qui n'est pas » et « ce qui ne sera jamais », nous voilà totalement responsables de l'état actuel du genre humain et de la destinée humaine. Bien entendu, de manière très significative, les structures sociales en parallélisme, comme les médias, les journaux, les sciences matérialistes, les médecines générales, le discours politique et le serpent économique dans lesquels nous vivons. Tout cela est plein de bouleversements et d'apprentissages. Tout est en voie d'une modification qui malheureusement ne passe pas par un acte de conscience. Or, de ce chemin, advient « ce qui n'est plus ». Nous sommes à la fois dans le Temps de L'Inexisté et à la fois dans le passé, et vaille que vaille pour ce qui est de l'instant.

De grâce, je vous prie, laissons ce message de la pollution de la planète de côté. A force de regarder un lieu universel que des sciences mortes et des politiciens nous montrent du compas, par une impuissance profonde, nous finissons par croire que celui-ci existe sans même avoir vérifié un seul instant de quoi il s'agissait. De grâce encore, vérifions tout propos au risque d'être le jouet de ceux-ci. Douter et remettre en question les inventions du psychisme est un acte formidable de conscience. De cette façon seulement, nous percevons les mécanismes et la fausseté.

Essayons de réfléchir aux liens que nous avons avec le monde qui nous entoure, sans recourir aux fatalités des sciences matérialistes qui anéantissent les consciences humaines par des informations factices. Si nous en sommes arrivés là, c'est

parce que nous avons permis qu'il en soit ainsi par un sommeil intellectuel sans borne et par une amnésie de la conscience sans précédents. Regardons nos sociétés comme le corps physique de notre humanité, nous voyons bien que ce corps est malade et que les âmes des peuples ont besoin de soins et d'amour.

Ce qui importe est de comprendre ce qui se passe en chacun de nous, car c'est ce qui se passe tout autour de nous. De l'antiquité à nos jours, c'est un grand classique de l'évidence. Dès l'instant où ce reflet est perçu par autre chose que de la pensée morte ou par un « moi imbu », les montagnes se déplacent par bonds de chèvres. L'homme debout se relie ainsi à sa part de vie, du juste fait de sa présence à l'être de la vie. Les caractéristiques de son porteur d'individualité ne le séparent plus du monde. L'instinct de l'ego qui renforce la possession, la division, la fragmentation, la tuerie, cessent. Mis en confiance à « ce qui est », cet instinct de mort se transforme. Nous ne pouvons plus désormais mettre fin en nous-même et en même temps à ce qui n'a pas de fin à l'extérieur de nous-mêmes. De ce fait, nous serons en mesure de rejoindre les réalités que partage tout homme dans le genre humain autrement que par le chemin de l'avidité du moi et des mesquineries de l'intellect.

La façon d'agir, de comprendre le monde, notre voisin, la question humaine et la question sociale, nous induit de changer radicalement d'état de conscience. Ces processus se construisent sans patriarches barbus, sans gourous, sans croyances fantasques, et surtout, sans plus nous dire pour la millième fois consécutive et maladive : j'ai besoin de temps pour cela, c'est en projet, je verrai ça plus tard. Le temps n'est pas un facteur d'amélioration de la vie intérieure tout comme le savoir et la connaissance ne sont en aucun cas un signe d'intelligence.

En relation avec le présent, un état d'être toujours nouveau se présente sur nos scènes de vie quotidienne où nous pouvons expérimenter l'influence d'un acte de conscience qui a fait ses preuves. De là naît un homme qui s'éveille, ce sont déjà deux autres hommes qui se réveillent à ses côtés et ainsi de suite. Même si tout cela est très subtil et passe presque inaperçu, l'éveil de l'instant a un impact de transformation de la conscience qui rend l'homme libre de son passé. Tout coïncide en quelque sorte entre l'intention qui nous précède et notre adhésion à l'instant. De cette rencontre appelée l' « être de la vie », le langage agissant du vivant se réalise au-delà des clans, des ethnies, des nations, des religions. Le silence englobe toutes les langues parlées et écrites.

Etant donné que chacun de nous est en quelque sorte un guide unique d'autrui, bien entendu, dans ce sens que nous percevons d'autres réalités de l'Univers à partager, nous répondons d'une énorme responsabilité vis-à-vis des humains que nous rencontrons. En tout lieu et à tout instant, selon des lois inconnues au registre de notre cerveau, l'onde de ce que nous sommes poursuit sa portée dans des intentions de vie, à commencer par nos proches et la réalité sociale et culturelle qui nous entoure. Ainsi tout se passe ici-bas, et notre vie sur terre n'a en fait pas d'autre sens que ce sens que nous lui donnons. Et pour notre grand bien, cette perception est à redécouvrir à chaque aube.

C'est une réalité du fond des âges qui se détache de toute ligne de la raison et nous ne pourrions jamais comprendre cette réalité avec notre tête d'eau. Comme toute compréhension du vivant, nous devons être acteur, créer des liens, vivre le réel, le conscientiser et le libérer de son passé. Le passé, une fois libéré de son enclave s'apparente en somme à une nouvelle alchimie, principe même de la vie. Le passé reste à sa place, le futur aussi.



D'un sens toujours renouvelable

La vie peut ainsi faire son travail au sens fort qui nous tient tant à cœur. Et à la question, à quoi sert-il d'exister, nous ne chercherons plus de vaines réponses. Existons avant tout, le plus simplement du monde. Tout s'ouvrira les bras grands ouverts...

³ : Projets de vie : voir livre écrit par Bocampe : *Projets de vie*





Entrer en relation

Sur toutes choses, jusqu'à la partie profonde de nous-mêmes, savons-nous vraiment avec quoi, au juste, nous sommes en relation ? Relation dans le sens de ce qui se passe d'instant en instant. Mais, que veut dire d'ordinaire entrer en relation dans la vie courante ? Il va de soi qu'il y a une étroite et intime corrélation entre l'intensité de notre présence et la rencontre immanente que nous faisons avec ce que nous croyons être la vie.

Voyons un tout petit exemple de solfège allégorique.

Lorsque, hors du temps, c'est-à-dire dans l'instant, le do rencontre simultanément fa et mi, et s'unit avec, il naît une tierce ; et cet accord composé de trois notes aura à son tour une relation avec ce qui est doué de vie. Doué dans le sens de « Rien » ou Tout. Pour ma part, cela a aussi le même sens qu'un vide existentiel absorbé de vie dans lequel, en écho et en accord, nous cheminons.

En vibration, cet accord aura un effet de vie sur toutes les notes qui se trouveront sur son passage. Disons qu'il se transformera en intention harmonique révélateur de forces de vie. Sa métamorphose se prolongera tout d'abord, en dehors de

l'octave temps, puis, sa continuité reviendra dans l'espace-temps. Il en est de même pour nos projets de vie et cela ne tient pas du miracle. Dès lors, il y aura une influence existentielle sur la forme de vie qui se mettra en rapport avec, précisément là, où l'infinitude et l'humanité se joignent à la somptueuse métamorphose du vivant. Ce que nous ferons de cette alchimie dépend du travail que nous avons entrepris pour l'évolution, et bien entendu, il ne s'agit pas de celle du « moi enflé ». Certes, cela peut paraître paradoxal, mais ce chemin d'évolution semble être mémorisé hors du temps. Bien que toute apparence nous montre son contraire. Je pense que nous vivons d'un certain point de vue, à l'intérieur d'une éternité jusqu'alors encore insaisissable. Le hasard s'en trouve ainsi aboli et ne trompe plus la sagesse humaine. Les paradoxes gagnent à être davantage perçus, les polarités à être vécues.

Pour percevoir le vivant, la mémoire collective et notre responsabilité individuelle, n'est-ce pas, il est indispensable d'être lucide à ce qui éclot de l'instant, en nous, et en dehors de nous. A cela et sans aucune hésitation, dès que nous discernons nos mécanismes d'exister, nous comprenons enfin le désordre suspendu et personnifié. Les enjeux du désordre sont bien réels. Ils coagulent notre vie sociale à la mode du temps qui passe.

Néanmoins, l'entendement n'est qu'une étape à franchir au risque de rester soit dans l'obéissance, soit dans la résistance, soit dans l'analyse, donc dans un système, car de cette manière, la vie se retire aussitôt. Et de cette impression lumineuse d'un vide caché, celui-ci sera rempli coûte que coûte. Nous connaissons tous cela. Sans la présence de la vie, nous prenons corps à ce qui caille, malgré nous, conservé par des schémas qui recèlent nos étonnantes pensées restrictives face à l'inconnu de la vie.

Lors de rapports humains, nous pouvons nous ressentir comme un do, dans nos affects, nos pensées, nos actes. Mais le do

n'est pas le premier venu. Sans le fa et le mi, je ne puis exister. Et comme il est vrai que musique et musicien sont un seul et même orchestre. Cet ensemble devenu instrumental n'existe pas pour lui-même. Là est toute la différence entre le *moi* et *l'être*.

Quelle influence aura ce « verbe relationnel » sur nos âmes, et que feront nos consciences de cet acte substantiel ? Bien entendu, le fa et le mi sont aussi l'autre, l'humanité, l'inconnu. Telle est l'histoire de l'humanité depuis des siècles et dans laquelle nous sommes engagés de plein esprit. Si petit et modeste soit ce qui se passe, il s'agit bien d'énergies créatrices qui circulent dans un espace-temps que nous avons, dans l'illusion et la fantaisie, appris admirablement à compter, à calculer, à mesurer, à espérer, jusqu'à oublier la vie dans tous les coins du monde.

Quoiqu'il en soit, sur ce chemin de ronde, nous retrouvons notre biographie, celle de l'humanité, ses mécanismes, ses tares, ses répétitions sanglantes, ses mémoires et bien sûr, les nôtres.

L'évolution que l'homme cherche depuis des siècles ne peut pas se réaliser dans le Temps de l'Inexisté, mais dans notre capacité de création. Et pour créer, l'apprentissage de nos états de conscience est à chaque aube inscrit dans un ordre du jour mis à l'épreuve dans la complexité du réel que nous tenons pour vraie.

Et face à cette aventure cosmique, il est capital d'être loyal envers soi-même, car ce que nous trouvons à notre arrivée sur Terre n'est pas le résultat d'un jeu de dés. Il m'arrive ce que j'attire, ce que je provoque, ce que j'incite. J'appelle ce que je reflète du monde actif et inactif et le monde m'entendra. Et quand mes certitudes s'enflammeront, réduites en cendre, il sera alors possible de voir ce feu de vie et de le partager.

Chacun de nous est partie intégrante de ce qui construit non seulement sa biographie mais aussi celle des êtres avec qui il

se liera d'amour et d'amitié. Du moins, je l'espère. Au reste, depuis ce fameux cri de Bébé Etoile qui illustre dramatiquement notre venue ici-bas jusqu'à notre dernier « respir ». Qui est l'homme ? Qui sommes-nous ?

Aucune conscience ne peut vivre seule au monde, me semble-t-il. Comme toutes les consciences, ce qui fait son contenu, l'autonomie, provient d'une rencontre, d'une relation. Observons que la vie ne porte aucun sentiment d'absence de sens. Tout a un sens relationnel, dans la création de liens, sous toutes leurs formes, leurs mouvements, leurs états d'intentions. Et lorsqu'une conscience est vidée de son contenu, ne retrouvons-nous pas la grâce riante du musicien et de la musique !

Vous savez, la civilisation à laquelle nous appartenons, quoiqu'on en dise, c'est bien nous qui la bâtissons et qui en témoignons. Malgré toute la complexité des événements, l'habitude pathologique de se plaindre sur ce qui se passe nous met en dualité et cette tare lointaine nous empêche de voir un désordre qui a toute autorité sur nos manières de manger, de marcher, de penser et d'aimer.

Semblable à un refrain politique, usés ça et là, nous pouvons argumenter jusqu'à point d'heure sur les salasses informations télévisées, sans penser un seul instant que notre changement a la capacité vivante de transformer notre environnement social. Et bien sûr, à commencer par porter un intérêt pour la personne âgée qui vit au rez-de-chaussée de notre immeuble.

Sans doute, ce sentiment de solitude trop souvent entendu par les mal portants n'a plus rien à voir avec le fait d'être seul en soi seul. Un peu comme si la condition humaine est prise en otage par des conventions socio-économiques. L'intensification conceptuelle du mot, seul, a pris la signification de solitude, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Demandons-nous pourquoi

nous nous isolons de notre humanité et pourquoi nous sommes incapables de nous maintenir dans l'instant ?

Depuis cette invitation à vivre ici-bas, nous voici d'une part invisible, d'autre part en chair et en os blanc. Convenons en, c'est un évènement. Nous nous rendons compte combien il est difficile de s'unir à l'essentiel, aux choses, sans fusionner avec ou en rechercher une sensation qui nous soit familière. Ces difficultés existentielles viennent bien de quelque part. Il s'agit de chacun de nous, au plus profond de nous.

Voyons, l'océan a aussi une histoire, une source. A prime abord, cette eau vient de partout et de nulle part, or, ni l'océan ni la source ne sont une fin et une séparation en soi. Rien ne peut diviser l'eau qui les unit. D'où nous vient cette mystérieuse habitude de mettre fin à ce qui n'en a pas ? Il en résulte des problèmes inouïs dans un temps qui analysera l'instant et qui imposera ses résidus. Alors, comme toutes les analyses qui supposent du temps, un système de pensée, et des « moi » en mal ou en amour d'eux-mêmes, une roue « s'infernalise » dans les marches funèbres de la pensée morte. C'est le cachot.

Si les effets de la vie ont une portée sur mon porteur d'individualité, dans mon cœur, dans mes pensées, dans ma manière de me comporter, d'agir, d'aimer, de haïr, d'être ou de vouloir être, c'est bien qu'une source de vie circule aussi en moi. Toutefois, le *moi* doit veiller à jouer son rôle, celui du pont qui relie notre *être* à celui de la vie. Mais la plupart du temps, il met en scène la rivière tumultueuse qui n'unit plus la vie entre deux rives. Ce « moi » qui devait nous servir de structure a fait de nous des esclaves de notre structure psychique. Telle est la trilogie des cabossées, le principe du « moi enflé », celui du Temps de l'Inexisté et pour couronner l'épée, de son fourreau, jaillit la « séduisance » des technosciences. Nous voici sous

l'empierrement d'un édifice intellectuel voué à être en conflit avec les forces qui l'ont bâti.

Qu'est-ce, au juste, *un porteur d'individualité*, un *être*, *les pensées mortes*, ainsi que toute la cavalerie intérieure que trimbale une tête d'eau ? Rien n'est visible. Et pourtant, ces éléments de vie sont si présents et déterminants dans la vie de tous les jours. Où peut-on parler librement de ces choses sans heurter les « moi » « promulgueurs » de leurs propres empires, politiques, économiques, religieux ? Partout et à chaque instant, répond le poète. Mais l'homme debout serait-il en voie d'éloignement ?

Ma recherche m'amène à dire qu'au milieu de toutes ces étoiles éblouissantes, notre présence humaine est semblable à une source qui accueille, d'une part, la brillance de la vie, que le « moi » peut filtrer comme nourriture pour notre *être*, et d'autre part, ce que l'*être de la vie* nous offre pour continuer notre évolution dans le genre humain. Toute cette nourriture n'est pas chiffrable, mesurable, quantifiable et analysable par des pensées savantes ou par un *moi* à la tête d'un cortège qui n'a ni queue ni tête.

Comprenons que de notre tare collective, tout ce qui est résiduel et non digéré, vil et bas, souffrant et avide, stagne dans cette sphère de l'ego qui enferme *l'être* dans une bulle où toute forme de vie est rejetée.

La situation est claire et pourrait se poser ainsi : suis-je déjà chargé d'effets de moi-même lorsque l'instant se met en relation avec ce que je ne suis pas ? Nous devinons le peuple mouton dans la réponse, c'est évident.

Que ce soit par un lever de soleil, des oiseaux qui chantent, un collègue de travail qui m'appelle au partenariat, ma compagne qui me demande de faire la vaisselle, mes enfants qui me sollicitent à leurs jeux, la vie me demandera toujours quelque chose. Voilà un sens de vivre concret avec lequel je peux explorer le monde. Non !

Arrêtons-nous un instant. Il semblerait qu'ici nous avons chacun un irremplaçable rendez-vous.

En appel, si je ne suis pas présent, je peux aisément comprendre que ma source, conçue pour être en relation avec « ce qui est », soit tarie. En définitive, ce n'est plus ma source qui est mise en relation mais des effets de vie souterraine. Et où vont tous ces effets que ma source ne peut plus appeler à la résurgence ?

Vous l'avez compris tout autant que moi, ces effets iront tout d'abord dans mon environnement immédiat, à savoir, ma femme, mes enfants, mon collègue de travail, et ils me reviendront transformés, bien évidemment. Fort heureusement, il est impossible de biaiser les événements du vivant et nous pouvons travailler sur ces effets qui nous révèlent nos miséreux fonctionnements merdeux. De l'*être*, dont nous savons si peu dans notre constitution terrestre, retrouvera le développement qui le lie à la vie, là où celle-ci s'est arrêtée avec le *moi*. Cette évolution qui ne peut pas être une affaire personnelle. C'est là, soit dit en passant, tout le mal de notre siècle, avoir cru que l'homme pouvait évoluer tout seul dans son coin sous le regard bienveillant des technosciences.

Mais, ciel ! Que de projets encore en plan et que d'ancres levées sur une seule mer, avec comme conséquence, une part de fatalité et une part d'actes libres. Est-ce que nous voyons bien cela dans nos vies ? Pour bien situer et discerner notre lien avec le Grand Monde, il est essentiel de s'arrêter sur ce qui se passe en nous-mêmes. De voir l'état de notre source et oser la déboucher, même si l'eau y est glaciale et sale. Eh bien, vous le savez tout autant que le prochain du bout du monde, hier comme demain, il s'en passe des choses que l'homme ne veut pas voir derrière ses yeux.

Une chose sûre et très simple, si je suis pas en lien avec l'instant, je ne pourrai pas me relier à « ce qui est ». Mes pensées seront irradiées de parasites. Le *moi* ne verra plus que lui. Je ne verrai que ce qu'il y a devant moi, la tête d'eau sur le guidon. Aussi longtemps qu'Intellectus guidera mon cerveau, je serai en feuilleton avec « ce qui n'est plus » avec « ce qui ne sera jamais » ou encore avec « ce qui devrait être », toujours le Temps de L'Inexistant aux trousses. Etrange rapport, n'est-ce pas ? Je ne noue pas des relations, je les subis à cause d'un passé qui me vient de très loin, mais qui en « moi » est une réalité permanente. Mon lien avec l'instant n'est plus quelque chose de nouveau lorsque je convertis du présent en passé. Certes, ma relation avec le monde aura le ton d'effets analytiques, empiriques, réactifs, calculés, mais par l'entremise d'un temps en régression, ma vie d'âme tourbillonnera dans le remue-temps.

Voici comment se poursuit un conditionnement pendulaire qui déverse totalement la vie de l'âme dans un temps qui nous dirige, un temps qui se réalise dans nos pensées, nos corps, nos comportements, jusque dans nos nécessités de vivre. Voyons un exemple que nous connaissons tous plus ou moins.

Quand une souffrance s'est imprimée à travers un ressenti douloureux, un fait, une rencontre, et que je me trouve dans une situation qui, soudain, me déstabilise, voici que tout mon passé se déclenche, et l'intensité d'une douleur d'autrefois, redevient la principale actrice de ce qui m'inconforte. A l'abri de la mémoire, en moi, elle se ranime sans aucun lien avec l'évènement ou le fait qui l'a réveillée. Qu'est-ce qui s'est passé dans la structure psychique et physique ?

Ce sont aussi ces chocs et ces traumatismes qui sont à l'origine de réactions associées à des schémas comportementaux dans la vie quotidienne. Il s'agit bien de notre propre histoire

biographique, d'accumulations d'effets blessants, soit refoulés, soit créés sous forme de barrages, d'eau stagnante, avec lesquels le *moi* n'est jamais entré une seule fois de sa vie en conscience. Subi et résigné, il n'en a qu'un reflet, avec pour pilier, un système de connaissances à ses côtés pour se croire intelligent dans le carré d'une clôture mentale où se complait l'indispensable peuple mouton.

Détourné de nos ressources créatrices, le passé prend là tout son sens. Le cerveau a englouti les faits dans un dépotoir de savoir. Il en rejette les séquelles que notre mémoire conserve à demeure. Blang ! Le passé ferme la porte du présent. Le *moi* et la souffrance sont de nouveau face à face tels deux étrangers qui s'examinent. Le conflit intérieur est inévitable car il y a division. Tel est le sacre d'Intellectus Premier, être roi d'un royaume sans issue qui tourne perpétuellement en rond autour de lui-même.

Chose surprenante, tout est invisible derrière les yeux de l'homme. Seuls des souvenirs, des images que nous devanture une mémoire sont là pour attester de leur réalité dans l'espace-temps. Vie morte et métamorphose, sont le propre de l'homme et de ce qui l'entoure, et le plus court chemin pour se libérer de ces mécanismes est d'être totalement en relation avec. Voir, écouter, observer, découvrir, entendre, apprivoiser ce qui se passe, sans vouloir s'en délier comme l'on se défait de ce qui nous importune, permet une véritable et grande rencontre. Quand le moi cesse d'enfler, alors naît une nouvelle qualité de vie intérieure. Peut-être est ce aussi cela vivre : être un orchestre pour servir autre chose qu'un *moi enflé*.

Entrer en relation avec notre monde intérieur, c'est être en résonance avec ce que l'on est véritablement dans l'Univers. C'est un acte de présence libérateur. Là, nous sommes seuls et toujours accompagnés, sans analyse, sans croyance et sans Intellectus

Premier. Après tout, ne s'agit-il pas de notre vie invisible. Lorsque nous sommes en relation avec ce qui se passe en nous, sans quelconque suprématie ésotérique, ou de quelconque religion qui ligote le *moi* et la *pensée* dans le temps, une nouvelle intelligence prend naissance dans notre conscience. De quelle intelligence s'agit-il et d'où provient-elle, me direz-vous ? Le meilleur moyen de le savoir est de rentrer en scène, vous répondrais-je et de ne pas la nommer ?

Nos souffrances liées à notre condition humaine sont toujours là, toutefois, cet acte de présence à l'instant au sens fort de l'être nous en libère. Nous portons tous des bobos. Notre passé, les liens de sang, l'histoire de l'humanité, n'ont épargné personne. A la première atmosphère sclérosée, la mémoire est là pour nous le rappeler, n'est-ce pas ! Certains parleront de mémoire cellulaire et chercheront à s'en libérer. Toutefois, toute technique ou système, passant par le *moi*, par la *pensée*, renvoie dans l'Inexistant, donc dans les couches profondes de l'inconscient.

Il ne s'agit pas de rejeter nos bobos, de les analyser en les affublant de théories mais plutôt de découvrir qu'à partir de ces bobos, se situe le mouvement libérateur de notre vie. Mécanisme, mémoire, image, émotion, automatisme, tout cela vit aussi dans la tête d'eau.

La souffrance se construit toujours à partir d'évènements passés où des effets de rupture sont mémorisés dans les murs de nos croyances. En revanche, dès l'instant où nous nous mettons en relation consciente avec, les portes de la vie s'ouvrent, nos afflictions en détention dans le temps s'estompent. Cet acte entier de présence permet à une atmosphère de vie nouvelle de revivifier la face existentielle à l'intérieur de notre tête d'eau, jusque dans nos fonctions cellulaires.

Le lien conscient à l'instant est une réalité qui rassemble, une présence qui réunit. Une force pénétrante apparaît magnifiquement. Nous ne sommes plus si seul que ce que nous le croyons dans cette composition sculpturale de l'instant. Quand on entre en relation avec nos bobos, un facteur de changement non verbal s'opère. D'un état fertile de lucidité, nous avons fait exister une ou l'autre souffrance. Celle-ci n'est plus fragmentaire, morte, fantôme, mise à distance par des analyses tourbillonnantes qui la renforcent. Et puisque devenue vivante, nous vivons désormais avec. Les ruades de la souffrance sont ainsi devenues un guide et non un handicap de vivre. La souffrance à la place d'être un conditionnement médical et pharmaceutique devient un élan pour aller de l'avant. Ce qui changerait considérablement la vie sociale des temps à venir si nous aimions nos bobos au lieu de les refouler.

De toute évidence, ainsi nous avons recours à la vie, par l'intermédiaire d'une intelligence née d'une prise de conscience tout à fait nouvelle. La vie est un être qui a des fondements, et l'un deux, est la relation, avec ses modes de présence qui agissent à tous les niveaux de la conscience. Ils mettent fin à nos souffrances passées et à nos peurs des lendemains. Soyons clairs une fois pour toutes, aucun système de connaissances mentales ou de techniques physiques ne permettent un réel changement de la vie intérieure. L'instant n'est pas un refuge pour brigandage du monde spirituel. Quant au fait que nous faisons marche arrière et du surplace dans nos vies, il est difficile d'attribuer cette cause à la souffrance même. Qu'en pensez-vous ?

La source première de notre condition humaine est d'exister, en chair et en os, en ce moment même, au première loge de tout ce qui est doué de vie. N'est-ce point ainsi que nous prenons part à notre vie quotidienne, à nos costumes, à nos décors, à nos

dialogues, à notre mise en scène ? Quand on se transforme en être de relation, on se plonge naturellement en soi-même pour se relier avec un monde qui nous révèle le projet présent de notre vie, celui de nos enfants, de notre femme, de notre collègue de travail, de notre contexte social, de notre humanité. (Nous avons confondu exister à la place de vivre pour un « moi ».)

Tout cela est un processus d'appartenance au projet du Grand Monde. Ce projet nous fait découvrir une seule et grande famille que tout réunit dans un état d'interdépendance et d'interaction, en dépit de tout ce qui, malheureusement, nous sépare actuellement, à cause d'un individualisme poussif retranché dans le Temps de l'Inexistant. Et dans le Temps de l'Inexistant, l'homme perd ses facultés de penser. La musique jouée par le musicien n'a plus d'âme. La pensée et le porteur d'individualité au lieu de servir d'outil de rencontre avec l'Existant sont devenus une entreprise au service d'Intellectus Premier.

Les énergies de vie, les mécanismes, les états de vie et de forme ne sont pas un cas isolé ou de bâtisseurs de cathédrales. La prédestinée n'est pas une loterie sinistre qui décide du sort des uns et des unes. Nous avons à faire à du concret en terme d'intelligence de vie suprasensible, et promesse faite, nous sommes totalement responsables de ce qui nous nous arrive. Dans un avenir proche, on ne pourra plus continuer à se cacher la face, sous des croyances ou des technosciences qui promettent l'éternité, la jeunesse éternelle et la réussite du *moi*.

L'homme se place entre la vie et la mort, et comme un petit centre avide, il farcit l'espace-temps. Pourtant, du porteur d'individualité au porteur d'humanité, n'y a-t-il pas qu'une seule et même eau qui les unisse : une eau source qui est aussi eau mer. Il s'agit toujours du même homme debout sur les plages immenses

de l'esprit. Un Bébé Etoile, n'est-ce pas ! Hélas, entre deux, du fond de l'ego, la fatalité nous attend ferme à contre-esprit. Comprenez-vous cela ?

Ne nous trompons pas de mémoire, tout homme porte son évolution de conscience face à cette réalité qui se déplace sans cesse dans nos apprentissages. L'homme est fondamentalement visité par une rencontre, et si nous ne cherchons pas à tirer profit, à prendre, à tuer la vie, nous trouverons mieux que toutes réponses aux grandes questions qui traînent dans le journal intime des siècles.

Remettons-nous de cet état de conscience et de forme qui fait de nous des hommes debout. Tellement c'est clair, laissons-nous dénoyauter par l'instant, sans résistance, sans assaut d'Intellectus Premier. Observons hors du temps ce qui se passe dans le temps.

Le porteur d'individualité exprime peut-être la dure condition humaine mais cette pénétration suprasensible circule dans trois sens simultanément et transcende les bobos de la clôture mentale. Il y a le sens de l'être de la vie, le nôtre et celui de tout ce qui est doué de vie. Le tout est une perception pure.

Cette rencontre entre l'existant et l'existé est une relation d'énergie créatrice faiseuse de prodiges. A tout moment, l'instant transforme radicalement notre vie. Il n'y a plus de lutte, plus de conflit, mais un partenariat avec la vie suprasensible. Toute connaissance orientée vers le *moi* tombe. L'ego arrête instantanément d'être un centre émotionnel et de nourrir du passé. Il cesse de se ressentir lui-même.

Le brouillard du savoir se lève. La grande musique du silence entre en scène et l'inconcevable passage de l'un à l'infini se réalise. Et cela ne tient pas du miracle.

Vous l'aurez compris, entrer en relation, c'est aussi un témoignage qui prend une dimension d'éternité et d'évolution. Cela ne dure pas dans le temps, cela est.

C'est aussi cela l'impermanence ; une perte du savoir intellectuel qui introduit à une incessante découverte, une œuvre de liens, un nouvel état de conscience et d'être. Et cela déplaît à notre condition humaine, car de notre auto protection, nous conditionnons ce qui est doué de vie dans des parcours analytiques, que ce soit dans des normes, des décrets ou du passé de la vérité. Ces processus nous enchaînent au récurrent passé de l'humanité et nous enferment dans l'espace clos du moi et de la pensée. Ce n'est pas la liberté. Tout cet individualisme excessif auquel se livre le *moi* transforme la vie sociale en silhouette sociale. D'où cette sensation désolée que l'homme n'évolue guère et qu'il s'engluie dans l'image démesurée qu'il se fait de lui-même.

Un phénomène tel qu'il est, dans l'autre, en moi, à travers l'humanité

Quand je me relis, soudain, je me dis qu'il ne faut pas avoir peur des mots lorsqu'un écrivain se risque d'écrire un essai. Le genre humain n'est-il pas un essai qui prend corps dans l'Odyssée cosmique ? Allons, allons ! il va de soi que nous nous essayons chacun à notre manière à l'homme debout. Parfois, les mots sont comme le crépuscule, il nous faut se coucher avec eux pour comprendre ce qu'ils ont voulu nous dire la veille. Dès l'aube, ce 20 janvier 2009, ils m'inspirent à écrire qu'il y a dans le phénomène tel qu'il est, dans l'autre, en chacun de nous, en l'humanité, une force créatrice d'une immense intelligence, tout à notre honneur d'aller ensemble vers une destination inconnue.

Ssemblerait-il qu'entre ciel et chair, l'« être de la vie » nous ouvre ses portes pleins feux sur un ordre cosmique qui est en contact avec tout ce qui est doué de vie. Cet ordre entre en rapport avec nos sens comme la source première de « ce qui est ». Tout est là, dans la création, sans motifs et sans mobiles, qui se

suffit à l'apprentissage de l'autonomie, dans l'échange, le partage, la relation, la métamorphose, l'acte de conscience.

A nos yeux, ce qui nous entoure au quotidien semble des mondes séparés mais tout est intimement rassemblé par un monde suprasensible que chacun peut ressentir comme il l'entend avec son cœur d'enfant. Voici très chers lecteurs pour nous servir, en pâture, un Oeuf, Dieu, le Temps des Secrets, l'Inconnu, Force, Energie, Absolu, que sais-je encore ! Ah ! Ce ne sont pas les mots qui manquent pour désigner l'innommable.

Plus éloquent encore, derrière nos paupières, au milieu d'un profond silence, un chemin de vie, un état de solitude, une interdépendance à l'inconnu, un suprême hommage à la vie. Tout s'ordonne, c'est là que les mots trouvent leur limite, les verbes leur temps, et l'homme, sa part fluide de liberté. Ce qui ne veut pas dire être rêveur, oisif. Tout au contraire, se réapproprier ses états de conscience, de forme et de vie, sont de vraies aspirations d'homme, quelle que soit notre position sociale, notre culture, notre couleur de peau. Le genre humain n'a qu'une seule racine : l'amour. Et de cette origine, malgré les siècles, il ne sait que si peu. Certes, on peut y voir un amour qui parcourt tout l'espace-temps, mais à propos, n'est-ce pas cet amour qui nous préoccupe si bien l'esprit le temps d'un « ouf » ici-bas.

Et pour qui sait le vivre dans son cœur, cet amour qui ensorcelle les siècles est toujours dans les plus petites choses, là où la notion du temps s'abolit.

Ah ! Rien de plus désolé lorsque cela cause d'évolution dans les milieux pour bien portant. A les entendre, personne n'est rassuré, ou alors, il pleut des réponses boutonnées jusqu'à inondation des « têtes d'eau ». La plupart des hommes veulent connaître le lendemain et l'au-delà, alors que ce qu'il y a après se passe maintenant. Tel est un motif d'ignorance.

— Un phénomène tel qu'il est, dans l'autre, en moi, à travers l'humanité —

Il y a dans ce mot évolution qui a fasciné tant de chercheurs de vérité une métamorphose de tout le milieu divin. Mais, en ce qui me concerne, c'est l'accueil que l'homme fait à « ce qui est » qui m'a toujours posé grande question. Les hommes de loi pourraient écrire sur notre état civil, histoire d'en rire, ceci : Les intellectuels appellent l'amour ce que les enfants partagent avec la vie. Au moins, l'on ne serait plus surpris de notre manque d'amour ainsi que de notre acte de naissance sur Terre.

Fatalité, tu n'as pas de prise sur le salut, s'exclameront alors les poètes.

Lorsque le nez dans le guidon, nous nommons ce qui est dans le temps, instantanément, nous stoppons notre champ d'investigation par réconfort et sécurité pour ensuite rejoindre un roman-feuilleton de l'intellectualisme. Alors commence le désordre et le chaos que structure avec accablement le « moi », ou plutôt, ce désordre se poursuit, irréfutable dans un délire social structuré. Je ne m'en étonne pas du tout. Cette évidence est une étape tout à fait normale de notre condition humaine, n'est-ce pas, car à partir de cette confrontation terrestre nous traçons un chemin de vie. Après, il s'agit de ne pas perdre l'élan de nos pas.

J'en dirai autant pour l'homme familier, quand, de son coeur il ressent son appartenance à un monde divin. Il a la passion de ce qui se passe derrière ses yeux brillants, et chaque jour devient pour lui un sens noble de vivre. De cet élan, l'homme de tous les jours peut porter un vif intérêt sur ce qui se passe derrière tous les yeux brillants du monde. Ce ne sont pas les mêmes yeux et en même temps nous pouvons y deviner un seul regard.

Dès lors, attentif au geste d'être avec « ce qui est », la fatalité, ce flux perpétuel de la pensée morte qui envahit la tête d'eau s'arrête de parasiter le réseau de l'instant. Comprenons que

la pensée captive dans un moi/système n'a aucune capacité à créer des substances relationnelles évolutives.

D'ordinaire, non relié à notre être, le « moi » mène la danse, et plus on alimente sa guinguette, plus il enfle pour signifier son importance au système qui régit le peuple mouton. Joie de couillon ! C'est toujours « le moi » que l'on voit d'abord. Demandons-nous pourquoi il en est ainsi. Ces chorégraphies machinales en mouvement 24 heures su 24, ne laissent guère d'illusion à celui qui s'intéresse de près à ces mécanismes existentiels. C'est un engagement d'état de conscience permanent que de se relier à ce que l'on est parmi ce qui n'est pas.

Voyez-vous, je n'imagine pas que le « moi », en tant que porteur d'individualité soit un élément négatif de la structure psychique. Sa réalité envahissante qui devrait nous servir de pont de vie n'est qu'une étape de notre devenir, et bien sûr, indispensable à notre incarnation et à notre évolution. Sans doute, il joue ses rôles, porte ses masques, met en scène des personnages, mais toutes ces facettes ne valent pas une invitation au banquet de la vie. Quoique distinct de tous les autres « moi », sa réalité n'est faite que de fonctionnements dans un premier temps.

A ce sujet, cette invisible présence de l'ego que nous vénérons si bien, ne peut être qu'individuelle, puisque vaguement éclairé de son regard, nous la renforçons de toute pièce dans l'enfilade du temps, sans jamais voir de qui il s'agit. Mêlé de lumière et de clair-obscur, nous retrouvons ce « moi » dans notre histoire de vie, exactement là où nous l'avons laissée jadis, en rade, et ceci, afin d'authentifier notre implication au monde. Il s'agit bien de nous et pas d'un autre dans cet exil incroyable de la condition humaine. Vérifions qui est ce moi, que veut-il au juste ?

Non seulement, il est aisé de comprendre une aliénation du « moi » à la pensée, mais de plus, celui-ci ne démord plus de ce qu'il

tient pour vraie. A croire qu'il a mordu à un étrange hameçon qu'il s'est lui-même lancé. Sans compter qu'à notre époque de gadgets qui « moimoitise »⁶ l'individualité, il se produit une déconstruction de notre vie sociale par un foudroyant repli du « moi » vers lui-même. Nous pouvons voir cela sous la forme de faits qui mettent l'homme moderne en conflit avec le temps qu'il élabore dans l'irréel, les émotions qu'il ressent et bien évidemment, avec ce qui le délie de l'instant.

Actuellement, le « moi » de l'humanité baigne dans l'ego. En symétrie, le « moi » de l'homme régresse. Il est poussé à l'expression la plus intense de lui-même. L'invisible avenant en nous que nous fuyons dans le domaine de la vie sociale, médicale, agro alimentaire, etcetera, est une des conséquences de tous les problèmes de la planète. C'est visible, audible et palpable dans notre vie quotidienne, mais la question se pose de savoir ce que nous faisons vis-à-vis de ces faits dans l'instant. Cette misérable régression du « moi » peut s'avérer bénéfique principalement si nous sommes en mesure de trouver un sens profond à l'évolution de la vie. Ce qui est chose ardue tant que ne s'impose pas naturellement un sens de vivre qui nous relie au genre humain ainsi qu'aux autres règnes, minéral, animal et végétal desquels nous devons le don de vie humaine.

Je tiens à faire remarquer qu'au-dessus de nos têtes, cela tourne en rond. Tout est coiffé de lumière. Oui, cela brille à souhait et cela danse partout. A quelques pas, le grand « manège »⁷. Chacun a son voyage. N'y a-t-il pas un partenariat à partager pour que de nouvelles civilisations naissent et continuent de transmettre cette chaleur d'amour que rien ne peut contenir.

Regardons dans la grande voûte bleue, pour qui sait encore la voir. N'y devine-t-on pas une « pensée berceuse » à l'origine

de la danse des planètes. Quel grand tournis acrobatique que ce mouvement rénovateur de vie !

De ce côté ci de la terre, ce qui pose problème au développement de l'individu, donc à notre vie sociale, ce n'est pas le flux perpétuel de cette pensée que nous trouvons aussi en mouvement en nous comme force de vie, mais la manière dont nous sommes rentrés en relation avec, dès notre plus jeune âge. Il est fort probable que nous ayons oublié d'amener un peu de joie et d'émerveillement.

De nos jours étonnés, plein dans la bataille contre l'ombre de lui-même, la souveraineté du « moi » érige une culture qui va droit dans ses ruines. Ne l'entendez-vous pas s'écrouler tout autour de vous ? L'homme, de sa tête griffonne le ciel et de ses pieds, raye l'écorce terrestre. C'est une évidence qui est dans l'air du temps. Et cet air amer est celui exhalé de nos poitrines. La société, c'est nous, avec la seule différence que nous l'avons totalement occulté de notre conscience. C'est notre héritage et se déshériter n'est pas une solution. Ce que nous a légué le passé, l'histoire, les civilisations, les effets, les rejets, les résidus, les modèles, et ce que nous n'avons pas réussi à transformer en vie est bel et bien là, sous les pores de notre peau. Tout le monde l'aura compris, il ne s'agit pas de juger bêtement à tue-tête. D'immenses pas, nous sommes en chemin, et chacun fait son possible selon le travail qu'il a à faire sur sa propre histoire de vie. Mais ô combien nous manquons de distinction et de révolte !

La relation nous demande constamment de revenir en plein vol de l'instant avec la passion des forces de vie qui consomment à la fois notre corps et à la fois nos constructions mentales. La relation est un processus qui n'a ni finalité ni conclusion. C'est toute la vie une suite à la vie. L'instant est une totale énergie et dès que nous cessons de la fractionner, Intellectus Premier cesse

————— *Un phénomène tel qu'il est, dans l'autre, en moi, à travers l'humanité* —————

d'imputer la vie qui vient. Parfois, je me demande si, depuis le temps que les philosophes et les poètes crient « l'allègement de l'être » sur tous les toits des villes, nous avons bien compris que la main prompte de l'infini ne demande qu'à caresser la nôtre. Intellectuellement, peut-être ! Mais cela ne suffit pas pour que ce miracle de la rencontre s'accomplisse.

Un acte de conscience ne peut naître que d'une source intérieure qui réunit à toutes les sources donc à toutes les mers. De cet acte profond et secret, qui se distingue dans la perception pure de « ce qui est », *l'être* sait qu'il est en relation avec l'Existé. Une fois cet état de présence activée, je peux résolument être en relation avec ma femme, mes enfants, mon collègue de travail, et avec l'humanité dont je suis en lien de manière permanente, même si je l'avais oublié.

En vérité, quoi qu'on en dise, toutes les déchirures de l'humanité sont aussi les miennes. Ceci est matériellement et invisiblement prouvé. La vie existe, n'est-ce pas ! Je partage un temps avec elle. Je ne peux pas passer outre. C'est un incontournable qui se passe derrière nos yeux qu'un monde souffrant a voilé par des constructions mentales qui ont franchi les siècles. Et des siècles à venir, nous serons de nouveau ensemble pour les habiter de vie, autant du côté du ciel que du côté de la terre.

⁶ : Moimotiser : Qui rend le « moi » encore plus imbu de lui-même. S'individualiser de manière pathogène.

⁷ : Le grand manège : Chanson poétique et extraordinaire de Stanislas, poète de notre temps.



L'instant ou le flambeau magique

Il est là, d'une inexprimable sérénité, partout là. Pure magie, pure simplicité. Et encore pure magie, lorsqu'en manifestant l'expression vivante de sa continuité, nous sommes en relation avec. Parmi les intelligences au-delà des mondes, la vie d'ici est un être tombé des hauteurs immaculées. L'homme aussi est un être qui monte. Les deux ensembles sont un Univers de passion, de séparation, d'amour, de relation, qui nous parlent un langage pour lequel toute réalité se transforme subtilement en infinitude.

Je ne sais rien de plus intense, quand la bougie s'éteint, tout se passe en ce moment même. On y sent l'esprit des choses. Rien n'est mis en mots pour mal le décrire ou mis en boîte pour le maudire. L'instant est à n'en point douter à la portée de tout homme qui a décidé d'ouvrir son cœur sur la condition humaine. A cet égard, il serait intéressant de se demander pourquoi, malgré les prouesses et le génie d'amour de tant d'hommes debout, le genre humain n'a toujours pas été saisi comme un règne déterminant de l'Odyssée cosmique.

C'est bien simple, une des premières évidences que nous puissions faire lorsque nous prenons conscience que le réseau de l'instant existe est que nous le rejetons instantanément.

Le plus étrange est que, sans même savoir pourquoi, des modèles et des moules appris, nous nous expulsions si effrontément de la vie et de toutes choses douées vie. De coutume, l'usage de la

pensée est un remplissage, du coup, le porteur d'individualité n'est plus en relation vivante avec le réseau de l'instant. Le bon sens de la vie est remplacé par des cahiers des charges, des décrets, des lois, des normes. Que de grimaces humaines qui poussent l'homme dans l'ennui, l'avidité et la morosité. Et toute cette non vie rend l'homme malade.

Trop souvent, le « moi », est préoccupé par les jeux souffreteux qu'il se fait de lui-même. Que de conflits surgissent quand le « moi » se place au centre d'un phénomène qui appelle à la relation et à ses suites vivantes, précisément là où le principe du centre, de la fin, n'existe pas. Dans ces moments, cette manière à vouloir se situer comme un centre, comme un symbole, est une projection pathologique qui empêche la découverte du fait, de soi et de l'instant. Ce qui engendre immédiatement le déséquilibre du sang. Tout le danger social et le terrain de la maladie pourraient se résumer ainsi. Cela est funeste.

Essayons d'entrer dans les choses de nos vies en n'étant rien, sans témoigner de notre ego pressant qui sait tout sur tout, sauf de lui-même. Bien sûr, nous existons toujours, mais que de couches profondes qui s'emboîtent entre notre « moi enflé » et notre « être ». Des fonctionnements de tous les acabits habitent à demeure dans la structure psychique. Il s'agit de se mettre en route pour les discerner, car même si ces déambulations mentales sont distinctes, elles révèlent toutes une seule et même attitude, celle du désordre.

Sommes-nous capables de voir les faits tels que nous les rencontrons sans amener des brouilles singulières ? Notre histoire se situe précisément ici, dans une suite parfaite de vie, claire et logique. Ces brouilles en traverse ont un sens que nous ne pouvons pas fuir malgré l'incandescence de nos justifications d'homme marchand de résidus du temps. Ces déchets ont un

lien avec l'histoire de notre vie et le sens de ce lien, nous l'avons entièrement perdu dans le dédale de notre vie d'âme.

Non que l'homme soit sot, mais à force de taire l'invisible pour adoucir nos peurs face à la condition humaine, le monde visible est perçu comme une fatalité qui crée des problèmes. Et la fatalité, c'est ce qui exclut l'esprit de la fête de la vie.

La pensée qui frappe, le Temps de l'Inexistant qui blesse, le « moi » à terre. Tout cela pourrait aussi s'appeler le métronome fou par la force des choses. Excepté le temps qui passe, ce qui reste prisonnier du passé et ce qui est séquestré dans le futur découle toujours de confabulations enfantées dans la boîte crânienne. Pauvre « boîte d'eau » qui annonce froidement le désir ardent de se remplir. Ô cerveau brûlé d'analyses jusque dans la chair, quel bateau à vapeur tu es !

La chose est claire, l'âme incendiaire, nous existons la majeure partie du temps complètement en dehors de la vie. Nous brûlons ce qui vient de la vie et des cendres que nous récoltons, des vérités graves et sans hospitalité naissent de pensées inanimées. La véritable pensée ne vient pas de notre petite tête. La pensée tiède vit tout en dehors de nous, de partout à la fois et simultanément. Quant à entrer en relation avec, c'est une toute autre histoire, étant donné que ce n'est pas un acte de vie qui s'ouvre avec Intellectus.

À ce sujet, comment nous est-il possible de persister à penser, à se souvenir, à ressentir, à souffrir de par le frisson du monde, à la fois sur ce que nous avons été, jadis, et sur ce que nous ne serons jamais demain ? L'instant est mort et nous avec. À quoi confions-nous notre vie ?

Sans la relation, plus de prestance, il ne reste que du dedans plein et pâissant, incapable de comprendre l'étendue de ce qui l'enferme. Avez-vous remarqué que le glacieux du passé a

pour mission d'absorber notre vie d'âme, afin de permettre la grande digestion. Au fait, qui prend ses poids arrachés du temps pour argent comptant, si ce n'est un « moi » aux aguets, dépité, qui se donne des airs de crampons. Quel intérêt peut-on avoir des souffrances passées si l'on ne peut pas en faire un chemin d'évolution tout de suite ? Aucun.

Incroyable, il est vrai que le passé ne transmet en rien de la vie mais du passé de la vie. Tout comme le passé de la vérité dans l'usage commun qui s'obstine à déterminer la vie actuelle ou de la prédire avec furie. Qui et quoi ne veut pas mourir ? Le pouvoir religieux, politique, économique ! Le « moi » qui s'exerce au pouvoir sur le prochain ! Hélas, sans mort, il n'y a aucune place pour la vie, le Renouveau Social, une nouvelle civilisation, l'homme debout. C'est toujours le même désordre avec des problèmes différents que rencontrent les générations humaines qui se précèdent et se succèdent dans l'espace-temps. C'est ainsi que ce qui reste captif dans le temps est retrouvé naturellement intact par tous ceux qui se complaisent dans cette bulle qui ne relie plus ce qui est doué de vie à la vie. Si fictif que cela puisse paraître cela n'en est pas moins réel. Pour ce qui est du domaine du temps, grâce à l'organisation du système sensoriel, le cerveau enregistre tout depuis des lustres. A partir de cette mémoire nous agissons, réagissons, et tout cela s'accumule encore plus en avant dans la complexité du psychisme. Il nous faut réfléchir à cela. Dans les réseaux de l'instant, nous redécouvrons notre appartenance à la vie, et ni le cerveau ni le « moi » ne peuvent faire l'expérience de cette vérité. La programmation est en pause.

Il est certain que nous ne pouvons guère entrer en contact avec l'instant par l'intermédiaire de la pensée morte, du porteur d'individualité devenue bouffi ou par un système de connaissances

ou de croyances, si sophistiqué soit-il et quelque soit la tradition qu'il représente. Nous serions immédiatement circonscrits dans un autre sous-système où nous placerions indubitablement une image de nous-mêmes dans un chambranle social et mental. Les horizons y seraient gris et les conflits nombreux. Connaître ne veut pas remplacer l'apprentissage et savoir ne veut dire être. Dans ces cas là, l'ego reste sous le joug où tout est dit.

D'ailleurs, c'est ce qui se passe, mais nous n'observons guère. La vie en soi n'est pas un système mandarin irréfutable qui s'illumine dans notre esprit par cette chose étrange que le « moi boursoufflé ».

Le « moi » est une fenêtre à moitié ouverte sur le monde. Il n'est pas la maison et encore moins les fondations de l'édifice. Nos sociétés souffrent actuellement de cette vénération du « moi », qui est la prochaine étape à franchir de notre évolution, c'est-à-dire à s'en dégager pour faire de l'espace à la vie. Cette étape implique que nous changions et que ce changement ne puisse pas se situer dans le temps, sinon ce ne serait pas un changement. Pour cela, nous ne devons plus être tributaires de l'activité égocentrique et intellectuelle. Mais, allons-nous attendre la mort pour que le *moi* cesse de se prendre pour le centre du monde, certes pas. Quoi que !

Observons par exemple notre attitude avec les mots que nous entendons tous les jours. Toutes sortes de mots. Des mots proches, lointains, des tonalités de voix de femme, d'homme, d'enfant, qui utilisent inlassablement l'alphabet pour se joindre au monde.

Savons-nous vraiment accueillir ce que les mots tentent de dire où sommes-nous déjà en train de prendre, de décortiquer, d'interpréter, d'analyser, de juger, de rejeter, de polluer, d'exclure ?

Claquemurés dans les prolongements de nos déperditions invisibles et de plus en plus déliés de « ce qui est », la majeure partie du temps, l'homme dans sa vie sociale est en rupture de sens, car il n'y a bientôt plus de place qui accorde un intérêt à la réalisation de ses rêves ? C'est un point crucial de reconnaissance et de vie dans la biographie d'un être humain. L'intention, l'écoute, le rêve et l'action. Un homme qui sait écouter sait associer ses rêves aux autres dans l'action.

Lorsque les mots se transforment en marchand de bric-à-brac, aussitôt nous sommes embarrassés par un subtil passé glouton, si bien que nous « fioriturons » à propos d'un futur invraisemblable. Sans oublier, l'immédiateté de la technoscience qui modifie notre modèle de référence que la nature manifeste : « ce qui est ». L'immédiateté de « ce qui n'est pas » a été totalement confondue avec « ce qui est ».

De nos jours, l'ancien modèle de référence de notre conditionnement s'est modélisé avec la prédominance des technosciences et des médicaments chimiques sans même s'inquiéter de leurs conséquences sur la santé. Et, tandis que la nourriture industrielle, le corps médical les nouveautés thérapeutiques normalisent les pathologies au lieu de soigner l'homme en profondeur, Intellectus premier a toutes les justifications pour faire revivre un passé glouton.

Un des problèmes fondamentaux de notre condition humaine d'aujourd'hui est de préférer cette situation au vrai changement, car le changement superficiel vient toujours de l'extérieur. Rangé en cercle, en point et en ligne droite, l'homme d'aujourd'hui ne veut plus vivre en toute conscience.

Mais sans la conscience, et dans quels que soient les domaines de la vie, sociale, politique, économique, médicale, scientifique, éducative, artistique, amoureuse, je persiste à dire

qu'il n'y a plus de vie. Aucune vie. Les sous-systèmes se feront la guerre. Reste à savoir si l'homme du futur développera les capacités pour discerner ce qui est de la vie de ce qui est de la pensée morte. Faute de quoi, le passé se répètera encore plus sanglant sans que personne n'y comprenne rien.

C'est une des principales raisons de l'absence du Renouveau Social. Nous sommes encore bloqués avec des manières de faire incapables de rejoindre la réalité de ce qui est doué de vie. Le renouveau nécessite une rencontre entre l'être de la vie et l'être de l'homme. Tel est le principe d'une révolution, d'une grande rencontre. Vous savez, la vie n'abandonne jamais ses enfants.

De la houle antisociale, tandis que l'homme se « moimoitise »⁶, la vie sociale se chaotise, jusqu'à son imminente implosion. Mais qu'est-ce qui existe vraiment lorsque nous sommes sous le joug d'Intellectus ? Imaginez, je vous prie, un homme qui prend des médicaments tous les jours pour apaiser ses peurs ou ses angoisses afin que le contexte social puisse l'intégrer. Malgré son soulagement et sa soi disante intégration dans le système mouton, quel sera son apprentissage et celui de ses proches ? L'apprentissage de l'homme debout n'est plus à l'ordre du jour dans nos sociétés. Un jour, à l'aube, ce même homme reprendra son histoire précisément où il l'a laissée, avec une dépendance en plus à régler et un savoir à se débarrasser. C'est bien là un des problèmes de nos misérables sciences matérialistes, elles ne laissent plus la vie et les hommes faire leur part de travail. Ainsi toutes les béquilles mises en place dans des sous-systèmes rencontrent leur infranchissable limite en provoquant d'autres problèmes qui inciteront la création de systèmes Intellectus.

Effectivement, l'ancien sera modifié, néanmoins, il sera toujours revisité par la « pensée victime » et le « moi enflé » qui s'en gâveront sans jamais pouvoir le transcender. Bien sûr, tout cela se passe dans la maison mère de « Candida la Fatalité ». De la vieillerie d'un système reconfiguré, celui-ci nous conduit de toute façon dans un autre sous système mesquin et fripon, où le porteur d'individualité et la pensée, tous deux dépendants d'une mémoire, aux images, aux croyances, aux souvenirs, aux souffrances, aux savoirs, aux plaisirs, deviennent ainsi le reflet même d'un mécanisme mental qui exclue toute forme de vie.

Souffrir est tout un système en soi. Il nous faut une souffrance qui vaille plus ou moins la peine, un « moi » qui aime souffrir, et une mémoire pour rappeler au souffrant qu'il s'agit bien de lui au cas où il prétendrait que c'est de la faute des autres qu'il est mal. La mise en situation dans notre vie nous envoie toujours le même message : « pas assez travaillé sur toi-même ». Tiens ! Comment se fait-il qu'à la première atmosphère maligne, la souffrance en rumeur revienne soudain se manifester dans nos comportements, dans telle ou telle condition, dans tel ou tel lieu ?

Tel est le métronome fou qui bat la mesure de ce qui se passe derrière nos yeux. Un système mouton crée de toute façon des sous systèmes bêlants et ceux-ci donneront l'illusion que nous sommes en relation avec des mondes en nous-mêmes. Des mondes où nous voulons tout mettre à demeure, en permanence, en clôture et en pâturage. Mais, au bout du compte, qui se nourrit en nous de tout ce chaos ?

Voilà en quoi consiste vivre dans le temps de l'Inexisté, se refuser à l'enseignement du vivant. Ce que je perçois avec mes sens me renvoie dans des sous-systèmes qui se sont élaborés et construits dans un monde, duquel, pour la plupart d'entre

nous, nous ne nous sommes jamais sérieusement intéressés à en connaître la signification.

Est-ce vraiment vivre que de n'avoir cure que de soi-même sans jamais pouvoir le devenir pleinement ?

Il est évident que l'instant est un chemin de vie qui ne passe pas par un savoir nous reliant à un système pendulaire où le passé et le futur jouent le rôle du gardien de notre esprit. L'instant est un véritable itinéraire de vie pratique. Un travail pratique en quelque sorte, mais au lieu d'être écrit, il est vivant. Le sens que l'on donnera à notre vie transformera radicalement notre rapport avec l'instant ou vice et versa.

Entrer en relation avec l'instant requiert le témoignage de notre être et des propos libres. L'instant ne passe pas. Le passé ne l'absorbe pas car il est vie dans la vie. Il est clair que tant que notre énergie restera figée dans le temps de l'Inexistant, nous ne construirons aucune relation avec l'instant. Et sans relation, sans rassemblement, impossible de s'élancer de verve et d'âme vers ce qui nous en donne l'élan. Trop souvent, nous avons la frousse « de ce qui est ». Nous rejetons la vie par tous les moyens de constructions inimaginables que l'homme a conçus depuis des siècles. L'effet est toujours actif, n'est-ce pas, dans ce sens que l'homme n'a guère appris de ses tares cervelées.

Le flambeau magique n'est pas quelque chose que nous pouvons prendre en main afin d'éclairer notre petite chapelle et prétendre ensuite illuminer le reste du monde. Difficile je l'avoue d'admettre que l'homme est aliéné jusqu'au tombeau. Et pourtant, les faits sont réels, agissants et affairés sous nos yeux de marbre.

Le genre humain ne voit plus que lui-même, toujours plus vrai que nature. Ses états de forme et de conscience actuel sont gentiment entraînés de basculer dans des sous systèmes de sciences matérialistes, qui, par attraction de plans et de projets douteux sur

la condition humaine, instruisent le porteur d'individualité et la pensée à vivre dans un gouffre de l'Inexistant.

Le centre de l'Inexistant ingurgite tout sur son chenal. L'homme se complait de vivre alors de ses projections dans un cercle. C'est ainsi qu'il se croit intelligent dans une circonférence où il cloisonne ses perceptions du monde, sa vie durant, dans une misérable science de symboles qui n'est rien d'autre que l'enfermement géométrique de sa clôture mentale extériorisée. Quel triste délire de se croire intelligent dans un espace clos, ne trouvez-vous pas ! La vie ne se situe pas à l'intérieur d'un cercle. Le cercle n'est qu'une étape qui nous donne un certain sentiment de nous-mêmes à l'écart d'une vie qui se situe bien au-delà.

Etant donné que la structure même de penser de l'homme est systématisée de manière évincée à la vie, il est fort probable que cette première prise de conscience ne soit jamais franchie pour nombre d'entre-nous. Frères humains, tant que nous ne puissions pas la vie dans le contenu même du vivant, de son action, de son être, nous resterons exclus de nous-mêmes, donc du reste du monde. Nous sèmerons le désordre, la haine, l'indifférence, et par surcroît, nous récolterons ces fantômes qui se déposeront dans un temps si cher au tangage de l'intellectualisme.

Une nouvelle civilisation, un nouvel état de conscience, un nouvel état de vie ne peut prendre forme que d'une relation intense de l'homme en cadence avec l'instant. Pour mieux s'entendre, tout doit être lâché pour que naisse un nouvel envol. Et ce renouveau de l'esprit se situe au-delà des cercles, des triangles, des carrés et des rectangles où toutes sortes de symboles qui ne sont que la manifestation du passé de la vérité.

L'instant n'est pas une idéologie déterminée par une conception de vivre qui passerait encore par le « moi », le

cerveau, ses pièges, ses farces et ses attrapes. Là est le plus grand questionnement de la quête de l'âme humaine depuis des millénaires : chercher la vérité où elle n'est pas, dans ce qu'elle devrait être ou dans ce qu'elle ne sera jamais. Quel carnaval !

Ce qui se prononce de la réalité se situe dans la relation. Des fils de la trame aux fils de la chaîne, tout est sous nos yeux. La navette pourrait être imagée par notre porteur d'individualité, d'une certaine façon. Cette approche de l'instant appelle à entrer en relation. Ce que nous y découvrirons est une histoire de vie qui commence, une création qui recommence, toujours. Toujours ne connaît pas la restriction, la fin, le dogme, la prison, le symbole, la croyance, l'achèvement. Son discours est maintenant.

Posons-nous vraiment cette question : qu'est-ce que cela implique d'être là, en compagnie de l'instant comme s'il était un compagnon de vie ? Essayons... Observons dans nos entrailles. Fermons les yeux un instant, amoureusement. Que se passe-t-il ? Chacun peut voir et répondre de son bobo existentiel et de son d'exister.

En effet, il s'en passe dans la tête d'eau. Cette eau est aussi vieille que les siècles. Roule-t-elle des vagues si chères au Renouveau Social ?

Faute de s'abreuver à la source de l'instant pour renouveler l'eau qui circule dans notre corps physique, des maladies de toutes sortes apparaissent. D'ailleurs, ce sont les mêmes vieilles maladies d'autrefois qui se sont adaptées et reconfigurées à la mesure de notre siècle et du regard des foules. Comprendons que nous répétons les mêmes méprises. Nous soignons la maladie au lieu de prendre conscience des mécanismes qui déclarent notre bobo. Et tout cela nous endort ainsi que un système social qui se balance béatement de chiffres en chiffres en totale codépendance avec ce que nous lui injectons chaque matin.

L'appel de la vie. Source première et principe d'intention d'être. Etre appelé à la vie. Ce n'est pas un leurre. De cet appel silencieux, notre énergie créatrice peut se rassembler en une seule force qui se dégage du passé, donc du flux perpétuel d'Intellectus Premier. De nos profondeurs, nous rejoignons les profondeurs de la vie qui nous appellent à rejoindre d'autres états de forme, de conscience et de mode relationnel. Un appel au partenariat. Partenaire, de plain-pied, conscience dans la conscience, jusqu'au bout de ce qui ne se finit jamais. Nul doute.

Même les miracles de la science matérialiste ne pourront détourner les jeunesses futures de cette évidence, sans quoi, le genre humain ne serait plus. Il ne s'agit pas d'arrêter la pensée sur un seuil suspendu que nous appelons Dieu, savoir, connaissance, athéisme, au-delà. Ce qui importe plus que tout dans ce monde devenu bassement matérialiste est de franchir les limites restrictives et destructrices de ces étapes intellectuelles, afin de se mettre en relation avec l'intelligence véhiculé par l'instant. L'élan, le devenir, la matière, ne constituent en aucun cas, un arrêt sur pensée, un achèvement, mais une histoire de vie que nous portons en héritage et que nous pouvons transcender.

Que véhiculons-nous en ramenant obstinément du savoir dans un moi/système qui se joue des mécanismes qui l'alimentent. Le « moi », centré sur son reflet n'est qu'une étape sur notre chemin d'homme debout, et à cette halte de l'âme, aucun flambeau ne passe par une ombre portée qui a la coloration de l'ego, de l'ignorance et de la souffrance.

Tout ce qui ressort de l'infini instant me semble relation dans la profondeur même des choses et de la matière des choses. J'y devine notre véritable nature humaine unie à l'être de la vie et de laquelle nous devenons l'expression vivante.

L'instant ou le flambeau magique

Toute l'intelligence de l'Univers est contenue dans l'instant déployé. Les projets de vie sont là, affranchis de toute forme d'influence. Miracle lorsque l'homme aura pleinement conscience de la réalité de son existence dans ce que la vie lui propose de plus grand : la relation.



L'impact sur notre vie sociale

U ne des choses les plus difficiles de notre vie sociale est ce qui place l'homme à se battre pour une existence orientée vers lui-même, ou pêle-mêle au milieu des technosciences, le « moi » en veut toujours davantage. Voici comment à force de vouloir plus, nous sommes subitement envahis par des déchets émotionnels actifs et figés que nous prenons au passage dans le Temps de l'Inexistant. Un peu comme si le « moi », ce porteur d'individualité, remplissait un contenu sans fond qu'il ne cesse d'attribuer à lui-même en tant que nécessité de vivre à laquelle il doit se plier.

Le problème n'est pas la réalité de ces résidus, mais le fait est que nous les véhiculons sans même nous en rendre compte. Les tumultes de l'âme troublent ainsi l'état de solitude, c'est-à-dire l'ordre de la vie intérieure. Seulement, tant que le Temps de l'Inexistant prédominera sur la magie de l'instant, ce temps névrotique continuera de charrier la souffrance humaine reconfigurée dans l'histoire par toutes les stratégies inimaginables. Les philosophes continueront de penser de la tête aux pieds, les croyances de se la raconter, les analyseurs à

analyser, les malins de l'argent à compter les guerres, la mort à prendre des vies, la vie à en donner.

Ce qui apparaît clairement à travers les siècles est que ce type de fatalité, contagieuse au possible, se cramponne à l'intérieur de notre clôture mentale. Dès notre réveil, elle a un impact fondamental sur tous les plans de la vie sociale. Happé par ces mécanismes, il est donc impossible de découvrir quelque chose de nouveau de l'homme, quelque chose qui serait en adéquation avec la naissance d'une nouvelle civilisation. Presque à chaque instant, le passé se refait, se prolonge, se brasse, aux prises avec des apparences insoutenables qui déteignent sur nos enfants, soit à l'aide de systèmes de chiffres auxquels on attribue la réussite et le rang social, soit par des analyses insoutenables qui expliquent notre rapport avec l'effet que ces chiffres ont sur nos âmes.

Lorsqu'il y a contact total avec l'instant, il y a résonance avec la vie. L'homme debout se met en présence avec des forces qui apportent un réel changement au contexte social. Il est dans un état de révolution intérieure permanent. Il y a des raisons toutes simples à cela. En un mot, c'est là tout l'art d'exister. Se rapprocher d'une perception pure de l'Existé. Que ce soit, l'argent, le chiffre allongé, l'analyse découpée, la propriété, rien de tout cela n'est signe d'un acte de vie. Des repères, des points de chute dans le temps, certes, mais la vie à aller chercher passe par un partenariat de l'homme debout avec le réseau de l'instant.

L'instant ne porte pas de mécanismes, ni de contrôles, ni de décrets, ni de croyances. L'homme en relation avec l'instant ne peut plus tricher du jeu qu'il se joue de l'effet qu'il a de lui-même et de celui qu'il exerce d'ordinaire sur les prochains de sa vie. Observons encore, fermons les yeux. Baissons nos paupières et osons franchir les trouées de notre condition humaine.

De nos radios, de nos télévisions, de nos journaux, de nos villes, tout est plein de nervosité médiatique, grouillante, en totale absence de sens social. Que de fois, de cette collision de stimuli extérieurs dans notre vie quotidienne, les gens passent, et souvent, ils se dévisagent par des louanges intellectuelles, ou alors, fiers comme une misérable émission de télévision, une affiche publicitaire, ils font semblant de ne pas se voir tout en montrant qu'ils se sont bien vus. A vrai dire, amers de leur captivité mentale, ils s'ignorent et ne se reconnaissent même plus homme dans le genre humain. C'est le cachot.

Il ne faut pas oublier que la peur, la souffrance, le désir, l'envie, l'analyse, le jugement, le calcul, sont là, condensés en un seul geste sous la notion de continuité, d'une vieille histoire, de vieilles lois, du vieil homme. Et n'est-ce pas, à la première occasion des bas fonds, tous ces résidus comportementaux ressortent plein boum. Et par surcroît, nous nous étonnons ensuite comme les plus grands ignorants de la planète, avec une impression d'impuissance sous l'égide de médias fêlés.

Demandons-nous d'où vient cet attelage que le passé nous a laissé en héritage et que nous avons pris comme des résignés toujours courbés. N'est-il pas curieux d'observer que plus il y a de refuges thérapeutiques, de thérapies vendues sur la place du marché des souffreteux de l'âme, plus il y a de malades, et moins la vie sociale est prise en conscience.

Ainsi, l'humanité est délaissée. Les combats sociaux contre les injustices s'estompent et se font de plus en plus rares. Le bobo « centripalise » Intellectus qui en jouit par ses parodies et ses séduisances. Que de fois, sous l'effet de la surprise, nous ne voyons plus qu'un bobo enfoncé dans l'histoire sans en comprendre le sens, le lien, le message, le regard, l'échange.

Très chers, à quoi bon soigner le bobo seul dans son coin en omettant de travailler l'état de reliance ? A rien du tout. Tout d'abord, l'homme n'est plus visité. Voyons, à quoi sert-il d'extirper ce qui ne va pas dans un quelconque système que fabrique la pensée qui replacera à son tour son analyse des faits du passé dans un autre système ? A passer le temps ! Certes, je n'entends pas faire le procès des thérapies du passé mais de porter un intérêt sur ce qui peut être fait à partir de l'instant. Le sentiment de sécurité ne colle pas un instant avec la réalité de la condition humaine. Il y aura toujours un sous système qui incendiera l'horizon.

L'ensemble des concepts fabriqués par la pensée morte circule dans un temps sans identité. En quelque sorte, les pensées sont en relation avec l'Inexisté. Quant aux bobos individuels et les bobos de la vie sociale, ils sont un seul et même bobo, inséparables, et qu'un tel couple puisse faire chambre à part s'apparente, en somme, à ce que j'appelle la grande fragmentation de notre millénaire.

Ne sommes-nous pas devenus propriétaires de nos maux, encrédités à vie. Le bobo a cette ressource pour nous ouvrir les yeux de l'âme. A quoi bon le taire par des techniques psychologiques et des médicaments toxiques puisque nous avons un rendez-vous immanquable avec l'histoire de notre vie.

C'est ainsi qu'au lieu de nous révolter comme il se doit, contre les incohérences politiques et économiques afin de les mettre en lumière et de les rectifier, nous pensons que, et surtout que, brillant seul ou à plusieurs dans notre coin, dans nos barbes à la gloire d'un parti. Nous tapons des pieds, un portable ou un bulletin de vote en poche. Le « moi enflé » trouve ainsi son confort dans un total désengagement de sa perception lucide de l'Existé. Il a perdu tout sens du rêve superbe de vivre. Le passé archive les détresses et les idées politiques augmentent la pauvreté

car les pensées assujetties à des chiffres ne sont pas capables d'insuffler une vie nouvelle au contexte social. C'est comme cela que ça se passe depuis des lustres. La mémoire se chargera de nous téléphoner n'importe où et à tout moment au sujet de ce désengagement.

Par ailleurs, qui peut créer sa propre guérison si ce n'est l'homme lui-même. Il est à remarquer que seuls nos projets de vie nous placent comme acteur social à part entière. Et là, il n'y a pas d'autre choix que de se mettre en chemin, d'en parler, d'en témoigner. Ce qui importe pour un mieux vivre ensemble est à mon sens ce qui tire son origine du témoignage de l'être. Parler du vivant peut paraître simple, et pourtant, c'est ce qu'il y a de plus difficile au monde. Toute la dislocation de notre vie sociale nous vient de ce manque d'exister.

Regardons conjointement. Quand l'homme se soustrait à la vie, quand il ne témoigne plus de « ce qu'il est », lorsqu'il ne se révolte plus contre les injustices sociales, les lois qui protègent les biens portants, les décrets de la mondialisation, les normes pathologiques, le poison de la nourriture agro alimentaire, ce même homme tombe fatalement malade, renvoyé de nouveau à l'urgence de son « moi enflé ».

Comment avons-nous pu omettre que nos rêves et nos projets de vie dépendent des rêves et des projets de vie des autres hommes ? C'est passer à côté de la magie de la vie. Un rêve tout seul n'est pas un rêve. Un projet de vie isolé n'est pas un projet. Une révolte sans amour n'est pas une révolte. Un homme qui n'est pas debout n'est pas homme. Et ainsi de suite, tant qu'il y aura de l'encre et des siècles pour l'écrire.

Le soin d'âme n'est pas d'analyser ce qui nous a ou ce qui nous soustrait à la vie. Revenir à la vie est à mon avis la priorité des priorités. Car c'est ainsi, nous ne réintégrons pas le vivant par une

analyse de nos problèmes, mais, en nous mettant directement en relation avec. Nos problèmes ne sont pas que les nôtres. Tant que nous croirons qu'ils le sont, alors, ils nous appartiendront si bien que nous les transmettrons aux générations suivantes.

La vie sociale est réglée comme du papier à musique où la place de l'argent a tué les intervalles. Il n'y a plus de place au silence, au réseau de l'instant. Le partenariat est refusé. Les résidus ont dévoré le silence qui est l'organe de perception de la vie, de l'être de la vie, de notre être. Observons, écoutons je vous prie, dans notre lieu de travail, partout, attentif pour étudier cette évidence. Le silence est comme l'instant. Il est toujours inédit. Il nous relie en permanence à ce que nous avons de plus profond : Existé. Demandons-nous pourquoi il est toujours couvert de radio, de médias, de journaux, de pensées mortes et de mots ?

L'instant et le silence sont le dévouement et le dénouement de tout l'Univers. Faisons l'effort de comprendre ce qui nous éloigne de nos états de vie, de formes, et de nos états de conscience. Tous nos bobos sont là, actifs, dans la fournaise de nos sociétés. Comment ne pas les voir ? Ils sont si présents, enflammés. Et le bobo de l'un est aussi le bobo de l'autre. Ce sont aussi ceux de l'humanité. Tout devient signifiant.

D'autre part, il n'y a pas de propriétaires des bobos mis à part les industries pharmaceutiques qui rendent aveuglent et sourdes les âmes humaines. Que voulait dire frère Paracelse quand il disait que le seul remède pour l'homme est l'homme ? Ne revient-on pas à une relation enracinée dans son sens le plus vrai et le plus simple. Comment pouvons-nous prétendre à la relation puisque nous ne sommes pas là. Ne riez pas, l'homme présent au présent devient une rareté.

L'homme debout dans son authenticité la plus vraie est ce remède dont parlait Paracelse. Un homme qui se rapproche toujours davantage de lui-même, donc en relation avec le réseau de l'instant. N'est-ce point là, le sens le plus profond de l'homme : être ce que nous sommes en lien total à ce qui nous unit à la vie.

Etre avec nos bobos veut dire aussi être en relation avec notre invisibilité. C'est un état de passion que d'exister dans l'éternité de l'instant. Un état où l'invisible se mêle au visible, où la matière rendue à la vie par une mort certaine permet à l'esprit qui l'a pénétrée de parfaire son évolution dans le milieu divin.

Cette réalité, si lointaine soit-elle de nos consciences aujourd'hui, nous ramène sans autre à ce que nous sommes devenus. A partir d'un profond silence, en un seul instant, le désordre est mis à jour, et il n'y a pas besoin d'élaborer des méthodes mentales sur ce désordre. Il suffit de l'observer, de se mettre en relation avec. Cela suffit pour que la confusion ne soit plus dans nos vies. Voir à partir d'un silence, d'un œil simple, avec la force d'un acheminement vers plus de conscience.

Si nous pouvions déjà prendre le temps pour observer, cela débloquerait le mouvement de ce métronome. Nous serions ébahis de voir tous les mécanismes en mouvements, les schémas, les pensées, les souvenirs, les souffrances, les peurs, les nuées de mots, les effets tourbillonnants du passé prendre de vitesse la perception pure de « ce qui est ». Ces effets sont là, plombés en un seul paquet, centralisés, en un mouvement intellectualisé, pareil à la source première de tout notre désordre qui s'accroche tant bien que mal au siècle qui passe. Quand on commence à comprendre toutes ces influences, c'est tout notre mode de vie qui change. Et pas des moindres, c'est le courant même de notre « respir » qui se transforme.

Tout cela est clair et stipule ensuite la vie des hommes fragmentés de la moelle de leur os jusqu'aux fameuses fiches de paye qui suivent un cycle lunaire. Comme des portes refermées, certains auront plus de zéros que d'autres sur leur salaire, et comme le nombre, la mesure, le calcul, ont envahi goulûment la structure psychique de fonctionner et de voir le monde ; de la comparaison des chiffres, cela bardera, sans que soit pris en compte un seul instant, les besoins utilisés en conscience de l'âme humaine.

Examinons le métronome individuel et collectif, ce fou furieux que la folie ne peut plus contenir. Entendons son clic-clac qui indique les directions des maladies de l'âme. L'une indique le passé, l'autre oriente vers ce que pourrait être le futur. Clic de souvenirs, de sensations, clac d'interprétations. Entre deux, un vide surgit. Seulement, ce vide existentiel n'est plus habité de conscience pure, c'est-à-dire d'une conscience vidée de son contenu. Les résidus s'y déposent, s'y stockent, de façon irrémédiable et comme des envahisseurs à demeure dans la pensée morte, la mémoire les fixe et elle peut dès lors les faire resurgir à tout moment. Ainsi se constituent les trops pleins de la vie psychique qui ont pris quartier dans le temps.

Juste pour dire, l'instant d'une perception, une porte s'entrouvre. Le métronome fou nous révèle les conditionnements dans les couches inconscientes des âmes humaines que nous côtoyons chaque jour. Il ne s'agit pas de se demander si nous sommes prêts à voir cela, ce serait encore intellectualiser avec le sablier de l'Inexistant.

Le présent n'est ni héréditaire ni cellulaire. Il accueille tout le monde sans exception. Quand on rentre dans l'instant, on entre avec un être qui réactualise sans relâche notre « respir ». Il convient de se laisser saisir par une présence qui perçoit sans aucun rajout d'ordre mental. Et cette simple présence ne passe

pas par un « petit moi » insolent de réussite sociale ou par un quelconque savoir bossu qui fait le beau dans un système de connaissance. La réalité nous apprend que nous la voyons sans l'habiter. Ce que nous voyons comme réel dans un premier temps est circonscrit dans la clôture mentale de notre comportement où des projections déforment cette même réalité. Cela explique les croyances et tout ce qui se raconte au sujet de la grande lumière du monde.

Que veut dire changer, est-ce le fait de ne pas rester le même ? Par forcément. Devenir le même est un changement éminent que tout le monde peut percevoir comme tel. Une des conditions au changement est ce premier silence dans le ravissement de l'instant. Lui aussi est métamorphose. Il n'est jamais le même tout en étant un noyau identique. La vie ne nous passe pas derrière le dos, ni ne nous marche sur les pieds, ni nous passe au-devant.

Etre là est une alchimie. C'est changer *ce qui n'est pas* en *ce qui est*. Le lien substantiel de cette alchimie est la relation. L'écoute et le silence. « Ce qui n'est pas » se retrouve dans l'attitude que nous avons avec le monde. Nous l'affamons au lieu de le nourrir de nos beautés intérieures.

Nous serons toujours seuls pour mettre des mots sur notre invisibilité. Pas de systèmes, pas d'idéologies, pas de Dieux, pas de croyances, pas de gourous, de médiums, pas de maîtres barbus. Il n'y a plus que des hommes debout, enfin libres, du moins, c'est mon grand rêve.

Si nous observons d'un vrai silence d'être, la souffrance, le stress, l'interprétation des faits, les jugements, les méchancetés, les commérages qui fusionnent dans notre environnement immédiat, nous verrons que tout cela ne peut plus avoir de prise sur nous, dès l'instant où nous cessons d'en être complices. En ne tirant plus de bénéfices mesquins des attitudes humaines, nous empêchons donc

à ce puissant fléau de l'Inexister de se propager, de contaminer les hommes qui nous entourent dans notre vie. Mais il est évident que pour obtenir des résultats sociaux, nous devons nous engager dans la totalité de notre être. Le silence permet de voir le mécanisme, d'en discerner son origine, sa nature, et de comprendre sa teneur et sa portée. Une fois découvert, cet effet se trouve en situation de ce qui est fini, achevé, donc l'effet meurt. L'effet a besoin d'ombre et de mécanismes pour exister. Il n'a aucune prise sur la lucidité de l'homme debout.

Il ne s'agit pas de repousser ce que nous percevons, mais de l'observer le plus simplement du monde, d'une manière saine, sans jugements. Nous écouterons tel un enfant écoute un conte de fée. Lorsque nous entrons en relation, ce fléau de la surdité de l'âme qui par nature est destructeur des relations humaines, ne trouve plus de prises auxquelles il peut s'accrocher pour subsister. La tare disparaît, toutefois, le mécanisme est toujours dans les parages. Ce pourquoi, l'instant est le bâton de berger de l'homme debout.

Pour qu'une illusion existe, il doit y avoir une personne qui la croie réelle. Cela suffit pour que son germe se développe. Et cette réalité que nous percevons dans ces moments de grande illusion est aussi le passé de l'humanité. Notre vie quotidienne grouille de milliers d'exemples à ce sujet.

L'impact que nous exerçons sur notre vie sociale se situe dans cette rencontre entre notre propre flux perpétuel et les couches profondes dans notre vie concrète : nos pensées, nos sentiments, etc. Comme vous le savez si bien, ce n'est pas un voyage organisé que celui de rétablir un lien avec notre être et de se mettre en relation avec l'instant. C'est aussi l'instant de notre vie. Si je suis en lien, relié, je pourrai créer des liens nouveaux, et ce qui arrivera comme phénomène relationnel sera magique, car

cette nouvelle forme de vie qui jaillit au-delà de la clôture mentale est pleine de vie et d'amour. Et cet amour sera au service des générations suivantes car notre condition humaine est de mourir, donc de passer à autre chose, mais pour bien passer à autre chose, nous devons donner quelque chose de vivant.

Il ne nous est pas possible de ressentir l'être de la vie si nous ne devenons pas nous-mêmes acteur, auteur, et joueur de cette vie. Tous les problèmes de fragmentation de notre vie sociale nous révèlent que l'homme cherche et espère l'amour, malheureusement à mille endroits différents. La tendresse est ce que l'homme a de plus besoin pour vivre debout. Mais si nous ne devenons pas nous-mêmes une source, comment pouvons-nous prétendre à l'amour, à un bain en eau de mer ?

Toute la distorsion de l'homme se trouve dans son incapacité à faire ce premier pas, celui d'oser vivre ce premier silence qui le relie au premier instant de sa vie. Tant que nous réagissons immédiatement à un fait, nous en deviendrons son exclusivité, son jouet, sans pouvoir comprendre le fond de ce fait et sans être en rapport avec la relation qu'il y a autour de ce fait. Comme à son habitude, le contenu sera analysé tandis que la relation passera une nouvelle fois à la trappe. Soudain, si je me fixe sur un piquet, je ne verrai jamais la clôture. Je ne pourrai pas percevoir que je suis au-dedans d'une fermeture mentale que j'ai moi-même élaborée. Ainsi se raconte ce qu'il y a au dehors de cette clôture sans que le raconteur y ait mis les pieds.

Dans cette quête ardente de l'évolution, lorsque nous faisons des progrès invisibles dans notre vie intérieure, il y a du changement concret autour de nous. D'ordinaire, nous ne prêtons que peu d'attention à ces phénomènes. Pourtant, ce sont des faits

réels de la vie de tous les jours. Ah ! l'art des petites choses de la vie ! Parmi les signes, les détails sont porteurs de tant d'amour.

Dès nos premiers pas sur terre, nous sommes « être de relation », d'onde et de reflet. Les petites choses sont le reflet de notre vie sociale qui chaque nuit se retire derrière nos yeux clos, avec leurs élans généreux et bien sûr leurs précieux paradoxes.

Observons les petites choses, celles-là même qui transforment complètement notre comportement. A la racine de nos conditionnements, se trouvent toutes les attitudes programmées, donc répétitives, prévues, et connues du grand nombre. En observant ma clôture mentale, en la comprenant dans tous ses piquets qui me clouent dans l'espace temps, en écoutant mon bavardage cervelesque, je comprends aisément que ce qui se passe en moi se passe aussi ailleurs. Et cet ailleurs de la vie sociale, j'en suis aussi responsable jusque dans ma chair.

Il serait intéressant que je considère ma façon d'observer, car cette attitude libère l'énergie créatrice, le premier pas, le premier silence, le premier instant. Ce n'est pas une abstraction, mais une relation avec l'Existé. Tout notre être est engagé. Mon capital santé dépend de cette attitude. A l'origine d'un changement, il y a le changement lui-même. Que ce soit sur les trottoirs de la ville, en campagne ou face au couchant, en changeant, nous ne faisons que rétablir l'ordre de notre infinitude. Telle est une réalité spirituelle, et croyez-moi, c'est de cet oxygène dont a besoin notre vie sociale.

Faites l'expérience de considérer attentivement une personne qui vous parle et qui vous regarde dans les yeux. En rejoignant ainsi sa réalité du moment, ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent, attentif aux nuances, vous comprendrez bien que tout ce qu'elle vous dit, vient bien de quelque part. Ce n'est pas du vent sur lequel on souffle. Et c'est ce quelque part qui est aussi en vous

et qui est aussi à l'origine de certains de nos comportements, tel que le conflit, la peur, la souffrance, le besoin d'amour, et de tant de choses extraordinaires qui tirent leur origine de l'Existé. C'est tout cela qui est à relever, à reconnaître, à respecter, à encourager, à discerner, à travailler, à aimer.

Cette origine est à saisir dans ses moindres piquets. Plus nous nous refuserons à cette évidence, plus les piquets se resserreront et s'enfonceront dans les terres de nos mécanismes mentaux. Là, nos souffrances se renforcent, nos mémoires s'en donnent à cœur joie, tout est là, bien ficelé. Mais, ne faut-il pas un « moi enflé » pour souffrir et témoigner de tout ce chaos ? Bien sur que oui. Sans lui, rien n'est possible tandis que des vieux troncs pourris repart la vie.

Le porteur d'individualité a sa part à jouer dans la comédie humaine. Toutefois, que de fois il surpasse son rôle où il joue le rôle des autres. Et si petit soit-il, ce « moi enflé » d'où vient-il ? Exerçons-nous à discerner les attitudes de cet éternel couple : « moi enflé » et « l'être ». Trouvons leur des qualités, des ambiances, des silences, des situations de vie concrètes... C'est un exercice individuel, familial et collectif, extraordinaire. Semer de la vie dans les ruines du temps....

Celui qui souffre depuis sa sclérose invisible devient une douleur d'âme qui agira tôt ou tard dans son corps physique. Il ne s'agit pas simplement d'un sentiment ou d'une simple sensation, mais d'un fait normal de l'alchimie entre notre corps et ce qui l'anime. Rien n'est séparé. Le « moi » qui n'est plus au service de « l'être » n'est plus en relation avec le monde. Il n'est plus qu'un « moi entêté » au sens propre du terme et il s'ensuit que le porteur d'individualité ne porte plus rien.

L'engrenage est inévitable. La sclérose prend mouvement dans notre invisibilité et notre attitude lui donnera forme. Ceci est un fait quotidien de notre condition humaine avec comme conséquence, tous les enchaînements dramatiques de la fatalité que nous connaissons. La pensée s'ankylose, jusqu'à la catalepsie mentale.

Coup sur coup, le temps mesuré, calculé, organisé, programmé, interprété, celui que nous avons si bien appris à calculer depuis des siècles, depuis notre tendre enfance dans les programmes scolaires devient à nouveau réel pour pourrir la vie sociale dans tous ses domaines. Ce temps-là, autoritaire, absolu, sécurisant au possible, ne vient ni de la vie ni n'en crée. Il cache le naturel, empêche l'irrationnel, le surnaturel, et sépare l'homme du surréel. Il ne reste pas grand-chose et ce n'est pas aux produits douteux de combler cette tare. Mais pourquoi avons-nous tant besoin de ce temps me direz vous ? Une chose peut-elle devenir réelle sans exister à tel point de perdre tout contact et toute relation avec le surréel ?

Donné déjà au plus haut des hiérarchies de l'organisation sociale, la grande rengaine des faux-semblants de l'homme est une pitoyable mise en scène. Que veut dire cette supercherie qui dure depuis des siècles et qui empêche l'homme de découvrir sa profondeur ? Malheureusement, l'évolution du « moi » est devenue une formidable bombe humaine. Le « moi » parle de devoirs, de performances, de normes, de coaching, de carrières, de pouvoirs, d'autorités, de contrôles, de maladies, de Dieux. Et tout ce dont le moi parle et croit amène le conflit, la violence, la misère, la destruction et la mort. C'est précisément là que nous pouvons agir à la mesure de nos compétences, et même si cela peut en effaroucher certains, l'amour ne peut pas être mis à l'écart d'une organisation sociale.

Soyons certains, très chers, que des temps qui arrivent, il ne sera plus permis de se la raconter une cravate autour du cou, des chaussures brillantes aux pieds. Que ce soit dans les milieux spiritualistes, bourgeois, religieux, ou dans tout ce qui gravite autour du big bazar de l'occultisme, nous serons dans la nécessité de nous mettre en relation avec l'invisibilité de ce qui nous entoure sans faire de l'au-delà un mystère à deux sous.

Voyons encore une observation de couturier. Si je réveille en l'autre une souffrance, un comportement qui le renvoie sévèrement à son passé, il va de soi que je suis co-porteur et co-révéléateur de ce processus de souffrance. C'est aussi cela que je dois discerner avec nuance et subtilité si je veux espérer un jour vivre au-delà de ma clôture mentale et rencontrer la vie. Tout est lié et relié quand on découvre le sentiment d'appartenance humanoïde. Chaque instant qui passe nous hourdit à un tissu de relations humaines. Nous sommes aussi cette trame quand nous perçons à jour nos mécanismes. En stoppant nos schémas, nous attirons d'autres choses, d'autres situations, d'autres individualités. La vie devient alors une découverte d'où un réel apprentissage vers un plus haut niveau d'intelligence de vie.

A chaque prise de conscience sur ce qui n'est pas, je permets à une étoile de briller dans le grand échiquier de la face cachée du monde. Et bien sûr, il s'agit aussi de mon étoile, de mon monde. Le ciel me regarde, je le regarde à mon tour. Il me rend connaissable. Et d'un seul regard, je suis « un » dans l'infinitude. L'infinitude n'est pas un état de fusion, ni une recherche de se libérer de sa souffrance pour vivre le restant de son éternité pépère sur la planète Ego pendant que d'autres meurent de froid et de faim sur Terre. Notre évolution n'est ni isolée ni mélangée, ni en divergence ni en convergence. Elle est relation : être, onde et reflet. Ce n'est pas la même chose ni le même travail.

A tout moment, la vie sociale est le lieu de l'intime, de la mentalité populaire, du partenariat, de la coopération, de « ce qui est ». Les effets que je porte en moi, que j'insuffle, viennent de loin. Ceux de l'instant viennent d'une autre intelligence. Ce qui importe n'est pas de savoir d'où ils viennent mais de savoir ce que je faire avec. Ils sont aussi vrais que ce qui transpire de moi est invisible. Ces effets de vie sont aussi mon histoire de vie passée et actuelle. Cependant, j'ai tout pouvoir de changement sur ma vie intérieure, donc sur ma vie.

L'instant n'a pas d'histoire. Le chemin d'amour et le chemin de la vie sociale sont un seul et même chemin. Ainsi, nous comprenons le fondement du chaos, du tissu chaotique. Nous avons découvert que nous le véhiculons. Lorsque le « moi enflé » est mis en lumière, il se dégonfle par mille nœuds démêlés dans une direction ou dans une autre.

Cela brûle l'âme. Cela meurt à gogo. Nos vérités à quatre sous, nos croyances, nos certitudes, tout flambe comme au premier instant de notre vie. Telle est une qualité d'esprit révolutionnaire. Si je sais aller dans cette direction du bon sens de la mort, en saisir les moindres nuances, avec toutes les difficultés à franchir, je puis aller à la racine de mon conditionnement et entreprendre un véritable chemin d'amour.

Seul ou pas si seul

A peine né, que ce soit au Ciel ou sur Terre, notre vie commence par une rencontre du plus haut silence, quelle que soit notre état d'esprit ou de forme. Comprenons que du fait d'exister, nous ne sommes pas le centre de ce qui nous arrive. Quand je parle de rencontre dans l'idée que je me fais du champ total de la perception, je veux parler de l'« être » relié au réseau de l'instant. L'instant du dehors et l'instant du dedans, bien sûr, c'est le même instant, sauf qu'il y a relation, partenariat du vivant, au-delà de la clôture mentale où le moi et la pensée occupent d'ordinaire tout l'espace. C'est ainsi que se construit le destin, la relation nous insuffle d'immenses forces de projets de vie qui foisonnent dans les quatre coins du monde. Dans ce réseau se manifeste la vie en relation avec le monde extérieur et notre vie intérieure dont la diversité foisonnante nous préoccupe l'esprit pour tout un séjour ici-bas, n'est-ce pas ! Et dieu sait si l'éternité ne s'inscrit pas dans le temps qui passe...

L'« être » nous révèle la vie au fur et à mesure que nous habitons l'instant, le plus naturellement et le plus simplement du

monde. Quant au « moi », il est spécialiste pour se regarder dans le miroir du temps en s'assurant qu'il s'agit bien de lui.

Voilà pourquoi dans un corps à corps existentiel, avec l'instant, en relation, il n'y a plus qu'un mouvement fluide, une seule respiration qui renoue avec l'usage et le rassemblement des forces du coeur. Il semble qu'il n'y a ni polarité ni contraire. Et si quelque chose du « moi » ne meurt pas, l'être de l'homme et celui de la vie ne peuvent pas se rencontrer. La condition humaine est rude en ce sens que nous devons mourir de notre vivant pour connaître ce qu'est le bonheur d'être et ce que veut dire le mot exister. Nous en savons quelque chose, n'est-ce pas chers lecteurs !

Vue sous cet aspect, la solitude ne veut pas dire isolement, ni sensation, ni se couper du monde et des relations sociales. Tout au contraire, être seul, c'est se plonger dans le monde, seul en soi seul, sans avoir une représentation conceptuelle ou sentimentale de ce que nous allons rencontrer. Quand je dis : « je veux être seul, j'ai besoin d'être seul, n'est-ce pas là un besoin de rentrer en soi sans que nous soyons à nouveau un objet de la pensée et de son métronome fou. Etre en soi, c'est être présent avec le reste du monde. Cet état de conscience là n'est pas passager dans le temps.

La solitude est un état de profondeur et l'ego aime inventer de la surface et de la mesure à cette profondeur. Intellectus raffole de l'Inexistant. Il est essentiel de comprendre les processus intellectuels qui nous coupent de cette évidence. Si nous approfondissons encore la question de la solitude, nous découvrirons un vide plongé de vie dans lequel l'odyssée cosmique nous traverse au plus profond. Si la surface et la profondeur sont en conflit, peut-être est-ce à cause que le vide qui les unit et qui les sépare est bouché. Ainsi la vie ne peut souhaiter la bienvenue à personne car il n'y a personne.

Ceci ne sortira pas de ce livre : nous faisons partie de cette Odyssée Cosmique. Mais l'avons-nous bien saisi ? Il faut bien voir que si nous comprenons la solitude, nous ne la craignons plus. Comprendre et voir les enguirlandages psychiques qui nous insécurisent est une libération. Toutes les souffrances sont statiques, pareilles à des entités mortes qui apparaissent dans le temps. Toutefois, elles ont un message existentiel à nous faire découvrir sur nos fonctionnements.

Aussi étrange que cela puisse vous paraître, la vie ne garde rien, semblable au courant de la rivière, elle ne retourne pas en arrière pour faire des morceaux d'eau qui la fragmenterait de sa course extraordinaire vers la mer.

Ce vide plongé de vie n'est pas un système restrictif comme la pensée morte et le petit « moi bavard » qui subissent les effets d'hier, les fabrications des peut-être et des lendemains. Ce pourquoi, il me semble que nous nous trompons dès lors que nous associons la solitude à du temps, la solitude à une sensation, à l'isolement, à la souffrance, à un ressenti du *moi* ou à un échec de vie. Il va de soi que nous avons en fait peur d'autre chose. D'une chose avec laquelle nous avons somme toute, un grand rendez-vous : la vie, notre vie, nos prochains, notre pèlerinage terrestre. En fait, ce pourquoi nous sommes en vie. Et pour couronner le tout : notre grand saut de l'ange. Ce miracle de l'Existé ne se passe pas dans une somme théologique ou occulte, mais à chaque instant. Pas de « moi », pas de pensées mortes, pas de temps, pas de clôture mentale. Plus de savoir. Juste des hommes debout présent partout où ils se trouvent.

Encore une fois, tout se passe à voix haute dans l'invisible. Nous sommes seuls pour entendre, comprendre, vivre et aimer notre invisibilité d'une joie immense. Que voyons-nous au juste ? Il y a l'invisible avenant, dans les profondeurs de *ce qui est*, et tout

ce qui est à l'intérieur de notre clôture mentale. Tandis que *ce qui est* résonne en nous, le « moi » se représente « ce qui n'est pas » et ses représentations se répercutent dans le présent. A ce sujet, que de blablabla quand il s'agit de l'Inexistant. Si je me mesure à ce que je ne suis pas, je me perçois dans un sens comparatif à ce que je devrais être, je vivrais donc de manière découpée, partiellement en vie, sous le carcan d'une autorité mentale absolue. C'est le cachot. Et les clés ont disparu.

S'il y a un vide en nous, pourquoi le remplir et osciller obstinément dans une réalité qui se déplace et qui est en perpétuel mouvement. Un seul acte d'amour suffit. Celui d'être là. Ce qui se passe à l'extérieur de nous est aussi le reflet de ce que nous rayonnons, pour la simple et bonne raison que nous sommes doués de vie, à la fois au-dehors et au-dedans. Ce pourquoi l'acte de conscience est exigeant, il nous faut sans cesse être « un » avec l'instant pour prêter attention à ce qui vient. L'acte de conscience est un acte de vie, un acte d'intelligence libre de toute réalisation due au temps de l'Inexistant. Nous ne sommes ni dissociés ni semblables de ce qui se passe autour de nous. Mais tant que nous n'entrerons pas en relation, il nous ne sera pas possible de développer les capacités pour discerner, le dehors du dedans, le *moi de l'être*.

L'instant est comme une merveille de pont entre le monde visible et invisible qui permet la relation. Si nous ne traversons pas ce pont, nous resterons sur une seule rive, imbus de connaissances et de croyances. Un monologue posera des questions au bout du monde. Et le bout du monde, en apparence, répondra au *moi*, tout ce qu'il voulut entendre.

L'homme moderne s'est séparé de sa force originelle qu'est sa solitude. Il n'est plus en rapport avec. De ce fait, il ne peut plus

participer librement à cette force créatrice avec laquelle il doit cohabiter.

On n'imagine plus l'impossible à la lumière de « ce que l'on est ». Nous ne pensons guère la vie. Tout est faussé, jusque dans les voyelles, les consonnes. Le verbe est boiteux. Cela enlève toute possibilité de création avec l'instant lui-même. Et sans l'instant, l'homme devient un robot. Les larmes versées sur ses fardeaux n'y pourront rien.

Sans une totale remise en question de notre condition humaine, la structure psychologique de l'homme restera dépendante pour fort longtemps. Bien souvent, cette destruction de la conscience a commencé dès l'enfance. C'est l'homme de tous les jours. Cela peut être vous, nous, l'humanité actuelle. Peu importe ! De plus, le cerveau enregistre de jour comme de nuit. C'est sa fonction de vivre dans le temps, de mémoriser ce que la vie de nos sens lui transmet.

Le plancher social craquelle dans tous les sens et du Temps de l'Inexistant se conçoivent maladies de l'âme et maladies sociales comme deux inséparables parallèles. Le métronome fou dans son laboratoire engendre le chaos et bien entendu, les misérables médicaments à ce chaos. C'est ainsi que toutes les tares sont normalisées dans la plupart de nos sociétés selon les moyens et les stratégies mises en place par les sous-systèmes de guerres, médicaux, géopolitiques, politiques, économiques, ainsi que les industries médicamenteuses et agroalimentaires.

Ainsi, la pathologie trouve une place sociale et une raison d'être dans tous les petits parloirs du « moi ». En contre partie, elle enferme l'homme dans le temps, et par là, advient les négoces et la faim du serpent monétaire qui se doublent de convoies. Les problèmes sociaux sont déposés et vaille que vaille, la fatalité temporelle fera le reste.

Par exemple, alors que la relation disparaît du champ de la conscience, l'effet du médicament devient un acteur de la vie sociale incontournable. L'effet rapporte ensuite de l'argent et devient indispensable aux rouages du fonctionnement social. Il arrive même que certaines pathologies deviennent une mode sous forme de nouveaux lendemains, de nouveaux mots amusants de fatalité dont les conjoncturistes à la mentalité matérialiste raffolent dans les parties politiques et les universités.

Dans la vie journalière, la normalisation est poison, d'autant plus que ceux qui la certifient sont mandatés par des sous-systèmes intellectuels. La normalisation tout comme la mondialisation ne permet plus à nos enfants de discerner le réel du faux, le mensonge de ce qui est vrai, « ce qui est » de « ce qui n'est pas ». Leurs jeunes cerveaux enregistrent déjà tous les résidus que nous leur laissons en potence.

En ce sens, l'homme de notre époque est vulnérable dans la société où il s'imbrique de sensations, et par conséquent, il ne peut plus se libérer de ce qui enfle son « moi » dans la structure de sa pensée. Le monde autour de lui devient effet au lieu d'être relations, partenariats et constructions.

La solitude est remplacée par un miroir intellectuel et émotionnel. Pis encore, le « moi », en accéléré, regarde dans ce miroir et est persuadé que c'est de lui seul dont il s'agit. Il n'y a donc plus de place au silence qui est le refuge de la solitude. Le sentiment de solitude effraie d'autant plus qu'il reste totalement incompris. Les cocktails médiatiques y répondent telle une bombe qui nous explose la nature même de notre réalité humaine. Irradié d'immédiateté, le cerveau dans l'engrenage enregistre chaque événement, et à partir d'eux, il met en action Intellectus premier dans les couches profondes des envies, des plaisirs, des peurs,

des besoins, des souffrances, des punitions, des résistances, des mérites et des récompenses.

Combien il est difficile de cohabiter entre deux mondes, l'un qui est d'ordre cosmique, une œuvre d'art, et l'autre, un métronome fou qui mesure, compte, calcule, analyse et tue la vie ensuite, aussitôt qu'elle vient à lui.

Que ce soit avec les mots, les verbes, les idées, les pensées, les croyances, les peurs, les violences, les désirs, les avoirs, les acquis, les hommes sont en conflit à chaque instant. L'état de paix, de silence, de solitude, ne se partage peu ou guère. Je crois qu'il nous faut vraiment comprendre cela jusque dans les enclaves de l'Existé. Nous sommes le siège du passé de l'humanité que notre système moi/pensée véhicule avec une grande intelligence, malheureusement au service de décrets, de normes, de lois, qui ne sont pas facteurs de changements. De toute évidence, le conflit de la vie psychologique de l'homme ne cesse de croître : stress, pouvoir, dépression, mensonge, nouvelle maladie. Jusque dans son visage, il a pris l'expression du temps de l'Inexisté qu'il a fabriqué. Ce n'est pas de cette façon que va naître un Renouveau Social. La question ouverte est comment arrêter le métronome fou, le problème, pourquoi l'homme ne veut-il pas changer.

L'une des exigences de la vie est le changement total. Et pas qu'une fois. Comment vais-je faire pour changer me direz-vous ? Le premier parfum de l'esprit est la solitude. C'est cette énergie qui est tout d'abord à retrouver pour créer un état de changement. Si l'on ne passe pas par la porte d'entrée, impossible de participer à une relation d'épanouissement.

Observons encore le métronome fou battre la mesure pendulaire du temps, tant sur le plan physique que sur le plan psychique. L'un et l'autre nous raccordent à notre biographie. En

observant, rétrospective faite, je vais tout de suite comprendre ce qui ne me relie pas à ma solitude. Ce chemin de compréhension est un mouvement qui ne s'inscrit pas dans le temps. Cette notion du temps est bien entendu à actualiser afin de nous en affranchir. Là est notre œuvre qui ne peut s'accompagner que d'amour.

Notre vie intérieure ne se mesure pas avec du passé ou du futur. Elle ne se cherche pas des yeux non plus. Notre état de solitude est aussi celui de tous les humains. Pour pouvoir comprendre ce fondement d'être seul en soi seul, il est impératif d'entrer en relation avec « ce qui est », ce qui se passe, ce qui vit, le néant, l'inhabituel, le total inconnu.

Il est donc très important de se reposer cette question : pourquoi je ne supporte pas ma solitude ? Examinons attentivement dans chaque recoin de notre comportement quotidien. Impliquons-nous de toutes nos forces. Dès que je me retrouve seul, que je ne veux pas être seul, lorsque l'idée d'être seul me réveille des peurs, que se passe-t-il vraiment ? Où suis-je vraiment dans le temps ? Quelle mise en scène se met en place dans mes pensées et dans ma mémoire ?

Quand nous identifions ce sentiment de mal être, nous faisons l'acte de le poser, sans le juger ni le glorifier. Observons et sentons dans nos profondeurs ce qui se passe. C'est précisément en ce lieu que nous avons rendez-vous. Le scénario doit changer. Ne sommes-nous pas conditionnés à la souffrance, avec une image que l'on se fait de la solitude. Je pense que tout cela se situe dans une mauvaise compréhension de la vie d'où une fausseté perdue dans notre invisibilité, juste derrière nos yeux que nous avons transformés en forteresse. Et à force de la fuir dans des écuries intellectuelles, nous renforçons sans cesse une image de la souffrance qui nous colle au cerveau pareil à un coquillage qui se cramponne à un rocher.

Que faites-vous lorsque vous rentrez chez vous après le travail ? A quoi tient notre moral, notre humeur au quotidien ? Nos sens sont-ils sollicités à la dévitalisation de la vie de l'âme ? Tout ce qu'ils verront et entendront, les cellules du cerveau l'enregistreront. Tout ira dans le passé glouton qui s'en réglera dans la potion des jours, ensuite, il en rejettera les résidus à travers le « moi gavé » qui, en esclave borné, activera le balancier du métronome fou. Voici comment sont déséquilibrés nos fonctions cellulaires où nous sommes précipités.

Tous les problèmes de la vie sociale viennent de ce désordre que nous portons et qui stimule nos conditionnements que la vieillesse durcit comme pierre. Dès le premier chant du coq, le problème de la solitude est comme un fléau de société qui recouvre la planète. Tout est disséqué pendant la nuit et rendu dans une fosse humaine à travers des médias qui emmuraillent davantage, jour après jour, l'homme dans sa clôture mentale. Et tant que nous rejeterons l'instant, la vie ne pourra rien pour nous.

L'homme est éduqué à voir ce qui se passe à droite, à gauche, devant ses yeux, derrière lui, mais la vie se passe singulièrement derrière ses yeux. Il n'y a plus de symboles, ni de mots pour nommer l'innommable individuel et universel. Il faut vivre pleinement, simplement, et cette vie passe par la seule présence à l'instant.

Sur ce chemin, il ne sert à rien de chercher à devenir ceci ou bien cela, car « être » ce que l'on est, est le plus grand miracle de l'Existé. Mais nous ne l'avons pas bien compris tant c'est simple de bon sens.

Une des premières révolutions intérieures est de voir notre égarement, comme un enseignement et non comme un échec. En ce sens, notre désordre est sacré. Il est une école de vie. La relation que nous avons avec le monde devient ainsi un travail pratique de tous les instants. Disons que, le diplôme est à reconquérir à chaque



————— *Du peuple mouton à l'homme debout* —————

instant, et dès que nous pensons tenir un diplôme en main, en fait, nous n'apprenons plus rien du tout...



L'acte sexuel et la porte des Bébés Etoiles

Les civilisations écoulées, les sauts historiques franchis, c'est toujours par un acte sexuel que s'inscrit dans l'espace temps la naissance d'une graine humaine. La vie a une histoire qui commence au-delà de l'espace temps, d'où s'écoule en l'âme humaine un sentiment de rupture, de douleur, d'amour et d'éternité. Et de cette incroyable descente sur Terre, nous ne trouverons aucune explication en allumant l'intellect habile.

Suite à cette rupture si nécessaire à l'évolution, l'homme s'est en quelque sorte retiré de ses origines qu'il essaye de transcender et de comprendre selon les aptitudes de son génie d'exister. Quant à la famille, son passé fuyant, elle est restée la base fondamentale de la condition humaine et de l'organisation sociale, un triptyque vivant de l'Odyssée Cosmique. Malheureusement, trop souvent oublié par les dirigeants politiques de certains pays, ce qui nuit à la santé de nos sociétés.

Ceci dit, pour mieux situer la sexualité aujourd'hui, je poserai cette question : il y a-t-il un lien entre l'incapacité de l'homme à

vivre l'instant présent et son besoin de sexualité ? J'aimerais attirer notre attention sur le sentiment d'appartenance de notre réalité humaine et le fait que l'instant n'est jamais le même.

L'acte sexuel n'est-il pas devenu un acte de consommation médiatique, de compensation, de performance, de récompense, de signe de détresse et d'espérance, plutôt qu'un acte d'amour ? Cependant, si souvent banalisé et sali, l'acte sexuel, même dépourvu d'amour, de tendresse, tient une place considérable dans notre contexte social qui se chosifie peu à peu. Comment faire face au plaisir sexuel sans tomber dans la souffrance ou les conflits ? Comment être présent à la vie de manière totale ?

En effet, nous sommes en chemin avec tout un ensemble de besoins, d'opinions, d'analyses, de concepts, de tragédies, recrées et transposées par tant de générations qui répètent une incompréhension élargie de l'Odyssée cosmique. L'homme doit bien vivre. Et quand on arrive sur Terre, nous trouvons tout ce qui a conditionné le moindre problème depuis des siècles. Mais de quelle répétition s'agit-il, si ce n'est celle d'une individualité à la découverte de ce qu'elle a de plus grandiose : son évolution hors du temps. Et pourtant, l'homme ne trouvera nulle part refuge si ce n'est dans la connaissance de sa vie intérieure qui l'amènera au-delà de lui-même pour vivre une nouvelle relation avec ce qui est doué de vie.

La vie, les forces de vie, l'être de la vie, nous transportent entre la conviction de l'instant et l'humain, entre l'apprentissage de l'être, du couple et de la famille. Et croyez-moi, l'individu porte réellement au travers de sa sexualité son histoire de vie. En approfondissant les choses, nous voyons bien que le chemin n'a pas changé, c'est toujours le même instant qui passe. C'est toujours le même vide dont la vie provient et cela provoque à chaque instant dans cette quête du réel, une absence totale d'intellectualisme. La

réalité n'est jamais la même et à chaque fois que l'on tient quelque chose pour « indémorable », demandons-nous, je vous prie, ce à quoi nous résistons.

Cela suppose que ce qui a changé durant les siècles, est la structure psychique du genre humain, la manière dont l'homme a côtoyé et perçu une réalité qui bouge sans cesse, autant à l'extérieur de lui qu'à l'intérieur de lui. Et dès qu'il arrête cette réalité avec ses pensées mortes, commencent alors les problèmes, les divisions et les conflits de possession. Que ce soit dans ses actes de connaissances où il exerce ses facultés, selon toutes vraisemblances, l'homme a toujours rencontré les limites de son érudition avec les conséquences que nous connaissons tous. Nous ne savons pas grand-chose de « l'Existé », et tout ce que l'humanité a cru savoir à son sujet a été enfermé dans des représentations, des croyances, des architectures et des symboles qui ont joué le rôle de ventilateur d'Intellectus Premier. Du triangle, du carré, du point et du cercle, tout a été tenté. Oui, très séduisant et puis ? Tout cela n'a créé que davantage d'incompréhensions et de fossés entre les hommes.

Le savoir, tout comme l'objet du plaisir et du désir, une fois enfermé dans des clôtures mentales est ensuite si bien traduit et justifié par les pensées matérialistes qui affectionnent particulièrement les milieux à caractère spirituel. Les écrans sont bel et bien là, en chair et en inexisté. Ils ne permettent plus d'aller au-delà de ce que la pensée a bien voulu nous signifier comme absolu ou comme limite. Chacun peut ensuite jouer avec son objet de science intellect, s'il le veut, mais ce n'est pas avec Intellectus Premier que l'homme se sentira déposé comme une graine en Terre levant au Ciel.

Il est évident de constater qu'à l'intérieur de notre contexte social, la sexualité, stylisée d'une façon mentale joue un rôle fondamental sur le comportement et l'humeur de l'individu ? L'acte sexuel m'a toujours paru comme une prodigieuse devinette ouverte à tant de traditions, de cultures et de croyances, qui, pourtant, meurent au contact d'un simple et profond silence. Il va de soi que la matérialisation de notre vie sociale n'a rien arrangé à la compréhension de soi, de l'autre, de la famille, et aux véritables besoins de notre communauté humaine, et voyez-vous, je soupçonne toujours un immense besoin d'amour chez l'homme, et ce, malgré la tare grandissante de notre siècle qui éteint une à une les lanternes de cette intelligence issue du partenariat que l'homme peut développer avec le réseau de l'instant. Même si la condition humaine est poussée à l'absence de sens, l'instant est resté intact, et il y aura toujours un train à prendre sans argumentation.

Expérience faite, pourquoi la sexualité a-t-elle prise de plus en plus d'importance et de nécessité dans la vie de l'homme ? Encore une fois, observons ce qui se passe en nous, dans ce jeu fou du *moi* et d'Intellectus premier. Plus l'homme vit dans le temps inexistant, donc avec les mécanismes de son passé qui le téléportent ci et là dans un temps qu'il subit, plus il réduit le champ de sa vie intérieure. Et l'acte sexuel vient alors à point nommer pour combler et palier à cette carence de la structure psychique chez celui qui vit cet état vagabond. Il peut aussi servir de régulateur d'humeur, d'automédication. Il peut être lié à une dépendance, à une pathologie, à une stratégie de défense, etc.

Tous les problèmes assujettis à la sexualité, n'est-ce pas, viennent des souffrances passées qui persistent à agir sur le présent, et tant que les mécanismes demeurent, nous les retrouverons dans le temps, car le temps est leur règne où s'allument les ombres des droits et des acquis. Elles dorment et se réveillent autant de

fois que nous ne sommes pas présents à l'instant. Les dettes et les progrès à faire se situent là. C'est un incontournable de la condition humaine.

Tout change, bien évidemment, mais de nos jours, le temps de l'Inexistant, celui de la passivité et de l'inertie de la conscience, est ce temps qui empêche de comprendre les problèmes passés du genre humain donc aussi les problèmes à venir. Cela a comme conséquence une analyse intellectuelle des choses douées de vie, ce qui empêche de mourir aux résidus cervelesques, et ainsi, la vie ne nourrit plus l'âme humaine. L'« être de la vie » est occulté. A partir de cette constatation, nous voyons apparaître de plus en plus de méthodes séduisantes sur les marchés de la santé et ceux de la réflexion intellectuelle. Mais le niveau de conscience change-t-il vraiment, ou est-ce simplement une conception des bobos de l'homme qui se modifie ainsi que la manière de se mettre en relation avec ces bobos ?

A côté de cela, il est remarquable de voir de nouvelles pensées rayonner à travers les hommes grâce à de toutes nouvelles considérations sur l'homme debout, qui somme toute, cherche à retrouver un lien concret entre les forces créatrices de l'Univers et l'intelligence du cœur.

Voir que nous ne sommes pas là, c'est déjà redevenir partenaire avec le Grand Vide dont on provient. Il est clair que de part ses origines cosmiques l'homme a la nostalgie du divin, ce pourquoi, aucune technoscience ne saurait empêcher la détermination de l'homme debout pour l'évolution. Il y aura toujours un espace libre pour l'amour, un espace non intellectualisable.

Me voilà amener à dire que la sexualité est une étape inévitable sur le chemin de la connaissance de soi. Pour mieux saisir l'intime réalisme et les subtilités de ces forces de vie sur le

plan émotionnel, observons les à l'œuvre en nous et ressentons en la qualité dans toutes les sphères de la société. En effet, peu saisies, ces puissantes forces naturelles en mal de conscience introduisent de la sensation dans la pensée au lieu d'insuffler de la vie dans notre « être ». Ainsi, l'émotionnel garde quelque chose qu'il ne peut plus lâcher. Quelque chose de lui qu'il ignore et auquel le genre humain s'accroche sans en ressentir la qualité ni ce vers quoi il est entraîné.

Toute l'histoire de l'humanité se trouve contenue dans l'acte sexuel sous la forme d'une halte mystique et d'amour, exprimée par l'entier humain. Il est très important d'observer et de se représenter ce qui agit dans la plénitude d'un acte sexuel. L'escale cosmique ici-bas, identifiée et reconnue comme notre flambeau, est notre histoire de vie, notre canal entre Terre et Ciel, nœud de notre histoire cosmique. C'est aussi la porte des Bébés Etoiles qui nous a ouvert une voix pour vivre un autre état de forme, de conscience et de vie, afin qu'une œuvre d'amour voie le jour dans notre esprit et jusque dans l'infinitude des mondes.

Nous pouvons vraiment dire que les forces sexuelles provoquent une révolution intérieure qui propose d'aller au-delà d'un état de fusion en s'initiant à la complexité familiale et individuelle. N'est-ce point une épreuve de création que nous devons transcender sous la forme d'un acte d'amour et par un authentique partenariat avec le vivant, faute de quoi, le passé reprend ses acquis nuisibles à l'évolution. Dans la roue des naissances, nous servons d'instrument pour offrir la vie à d'autres hommes que nous désignons comme nos enfants. Mais ce sont les enfants de la vie au fond de nos coeurs. Quand un humain naît sur Terre, il porte avec lui l'onde de son histoire passée et à venir, ainsi que le reflet cellulaire de ceux qui lui ont fourni la vie.

Mais ce ne sont que des étapes de premier plan, car il nous faut toujours aller plus profondément dans le réseau de l'instant pour découvrir l'amour.

Ainsi, les forces sexuelles nous placent à l'intersection entre un monde réel des phénomènes ici-bas, perçu comme notre incarnation et celui d'un monde de globalité suprasensible, notre lieu d'origine. Le lien établi entre ces deux polarités par un véritable chemin de la connaissance de soi nous révèle un divin vivant dont le siège est l'instant tout comme l'équilibre du sang est la maison mère du porteur d'individualité. Une réalité silencieuse et sereine nous manifeste l'unité entre le monde des phénomènes sensibles et le monde des pensées créatrices cosmiques dont nous faisons partie intégrante.

N'est-ce pas le prix à payer pour retrouver la liberté que de se libérer de son passé et de tout ce que l'on tient pour vrai ? Libérer le passé de son passé est une réalité de l'instant étroitement liée à nos projets de vie encore captifs dans le champ de notre clôture mentale. Face à face avec « ce qui est », il ne peut plus rien nous arriver d'autre que de vraiment exister.

Quelle que soient les épreuves à surmonter lors de nos rencontres humaines, la vie ne cesse de nous donner des messages d'amour. C'est la seule chose qui compte.

Ce qui veut dire aussi capter ces messages et se mettre en relation avec l'instant, dans un état d'esprit de collaboration. C'est ce qui s'appelle Existé au plein sens du terme. La nature le fait constamment. La vie vient toujours de la vie, de « ce qui est ». Nous voyons bien qu'elle se déplace dans le temps et l'espace, mais son dynamisme intentionnel se situe au-delà du temps tout comme nos projets de vie. Là, l'ego n'a plus sa place. C'est un lieu sans souffrance. C'est tellement proche de nous, quand on y pense !

Demandons-nous pourquoi le bon sens que nous avons sous les yeux chaque matin du monde est devenu une énigme, un mystère, un coffret de l'occulte, et pourquoi les petites choses peuvent nous sembler impossibles et irréalisables ? Etre là est un miracle de la conscience humaine, qui, dégagée de son contenu unit l'homme debout à une intelligence cosmique. Et ce miracle de l'instant est le cheminement même de ce qui se passe actuellement, maintenant, dans ce que nous faisons, percevons, disons, pensons, mangeons, etc. Le miracle n'est pas un rapport de connaissance entre le *moi* et la « pensée mécanique », mais un lien vivant de relation, une mise en situation de l'Existant avec l'Existé. En ce sens, immensément seul sur le chemin de la connaissance de soi, la vie devient définitivement plus profonde pour celui qui s'y adonne et s'y abandonne, grâce au fait qu'il ne cherchera plus un attachement intellectuel au sens de vivre.

Combien de fois, quand, des quatre coins de la planète, l'homme lève les yeux sur un être féminin, il s'avère de plus en plus évident qu'il n'a toujours pas compris ce qu'est le temps et l'histoire de ses bobos qui le mêlent à la salive de son incarnation. Que de fois, nous pouvons voir dans notre vie quotidienne, principalement la tare masculine, combien elle est coincée au niveau de la braguette. Seulement, cette tare est uniformisée par les médias, ensuite, elle est jetée dans le monde des pauvres gens qui s'en gavent, ce qui stoppe immédiatement leur état de conscience et leur lien avec le vivant. « Erectus » identifié et fixé au sol, dans un morceau de terre brûlée par le gel et la glace. Pour ne citer qu'un exemple, lorsque chaque matin, je prends le train en suisse romande pour me rendre à mon travail, je vois les dégâts de formatage causés par les journaux gratuits qui pullulent dans tous

les wagons. Personne n'est épargné, enfants, adolescents, et tous les âges de l'homme adulte. La difficulté réside dans le manque de discernement. Dès le matin, l'homme se nourrit de tout ce qui tue la vie intérieure.

La tare est diffusée par la presse orale ainsi qu'écrite, les scientifiques, les politiciens, la médecine, la boîte à image, (télévision) et tout un peuple s'alimente de ces pathologies normalisées. Ainsi, au premier soleil, se répètent à gros bouillon les mêmes expériences tragiques, les mêmes émotions, les mêmes souffrances, les mêmes maladies de l'âme d'aïeux fixés dans des mémoires d'outre tombe. Qu'est-ce qui frappe ainsi l'homme de fatalité, me direz-vous ?

Tandis que l'homme peut se purifier en s'unissant au monde de l'instant, son savoir de singe a fait la caractéristique majeure de ses croyances. La science matérialiste exécute exactement sa séparation avec les forces de l'Univers. Et pis encore, quand, avec tout cela, l'homme et ses pensées modernes se croient intelligents parmi tant de systèmes intellectuels incapables de faire face à « ce qui est ».

En effet, dans la mécanique d'Intellectus Premier où l'homme a pénétré corps et âme, une image de lui-même n'arrive plus à sortir pour contempler l'aube. Une image de souffrances, de sensations, d'isolements, de factures relationnelles, de pensées mortes, de dettes et de peurs. L'homme moderne rajoute au passé de ses ancêtres son propre passé bouffant. Lorsque nous observons attentivement autour de nous, ce n'est plus le regard de l'homme debout que nous voyons quand l'homme ouvre les paupières, mais une enfilade de passé à grande renommée. Ouvrons un peu les yeux, il ne se passe pas un instant sans que le passé soit à l'origine des comportements.

Si la vie ne peut plus venir de l'instant, c'est bien parce que nous ne sommes plus en relation avec lui. Nous n'actualisons plus notre histoire de vie avec « ce qui est ». Souvent, dans ce cas là, nous croyons avec prétention être individuel, autonome, avec notre pensée conceptuelle, mais, il me semble plutôt voir un « moi » d'homme du vingt et unième siècle, soumis et résigné, qui ne peut plus s'affranchir de son passé et de celui de l'humanité. A ce sujet, un *moi* qui n'est pas en saine révolte contre les injustices de son contexte social, est-il vraiment un *moi actif dans la sphère sociale ou un parasite* ? Servir l'évolution, c'est aussi plonger dans les problèmes de société pour se relier avec les autres hommes autrement qu'avec un passé ou des savoirs qui séparent et isolent davantage l'homme dans sa clôture.

Si l'on veut réellement comprendre ce qu'est un acte sexuel épanouie, posons-nous cette question : Qu'est-ce que l'amour ? De toute évidence, l'acte sexuel orienté vers une relation d'amour entre deux partenaires est un phénomène extraordinaire accolé à un noyau de vie qui nous a donné la force d'être homme debout. Mais ne devons-nous pas vivre l'acte d'amour au lieu de l'arrêter sur des images, sur des souvenirs, des concepts de premier de la classe, des médias, ou encore dans un cerveau affamé qui entraîne toute une vie émotionnelle à contre-courant de ce noyau ?

Il va de soi que lorsque deux êtres s'aiment vraiment, pendant, et après une relation sexuelle, ils sont aussi beaux qu'un lever de soleil. Ouah ! Voici qu'ils rayonnent quelque chose qui n'est plus de l'ordre de l'habitude et du Temps de l'Inexisté. Mais cet état n'est que passager, les cloches sonnent une heure comptée tandis que le chemin de la source à la mer se poursuit. Nous prolongeons sa continuité sans attendre la prochaine ronde des corps pour être bien avec soi-même et le reste du monde. La relation est résonance active et créatrice de ce que nous sommes.

Il n'y a aucun attachement, aucune jalousie. Nous sommes confrontés à un véritable phénomène de l'Existé.

De là naissent la perception pure de soi et aussi de ce qui est doué de vie. C'est la même perception, le même regard. Nous sommes et le vide et le regard et l'habité. Partout, nous pas nous livrent à la rencontre. Observons, sentons la façon dont nos pieds foulent l'écorce terrestre. Quel contact ! Ainsi, peu à peu, à notre grande stupéfaction, nous comprenons qu'il n'est plus possible de renier l'acte d'aimer et celui d'être aimé au risque de perdre sa vie d'esprit.

Comme je l'ai déjà dit, de nos jours, nous avons la possibilité d'abolir le temps physique avec les gadgets de la technoscience, ce qui est d'ailleurs excellent pour développer des attitudes névrosées, addictives, anti-sociales et pathologiques. Dans cette nouvelle relation avec le temps, l'homme d'aujourd'hui est rentré de plain pied dans sa zone d'ombre, voué au culte de la fatalité. Telle est notre apprentissage pour sortir des processus du « moi enflé ». Rendu encore plus restrictifs dans son espace intérieur grâce à l'immédiateté du temps de l'Inexisté, il devient l'objet de cette structure des technosciences qui assassinent la vie sociale, avec une hargne à vouloir gérer le pèlerinage terrestre comme on gère une entreprise. Et aussi longtemps que l'homme justifiera le déni de son appartenance cosmique dans les couloirs des générations, il se répètera les mêmes monstruosité que l'histoire ne cesse de montrer lors des changements de culture.

La pensée en effet de vie avec l'immédiateté n'est plus en mesure d'être en relation avec les faits, son interprétation nerveuse est directe. Elle se joue de la réalité des faits par tant d'explications bavardes et fausses. Et longtemps après, elles continuent d'avoir un impact sur la vie sociale qui nous est si proche. Les mécanismes

du « moi gonflant », emmagasinés durant la vie, dictent le pas des problèmes soulevant les mêmes fatalités qu'autrefois.

Si l'acte sexuel est considéré comme une porte de sortie, un extra, une évasion de fin de semaine, de milieu de semaine, de trophée mental, la pensée associera l'acte sexuel à un besoin du « moi pollué », car, ne nous leurrons pas, nous sommes nos fonctionnements. Ce besoin arrogant de sexe n'est pas en lien de vie avec la vie. Vous comprenez.

Il sera recherché l'effet de jouissance par le « moi enflé » et la pensée matérialisée. La source de plaisir que le cerveau aura enregistrée comme un bienfait pour le *moi* se réveillera autant de fois que le schéma du plaisir et de la nécessité « cervelisque » dévorera le « moi enflé ». Possession et possédés, l'attachement et l'attaché, les forces sexuelles ont vite fait d'être au service d'Intellectus premier, dont la principauté est la souffrance, la peur, la jalousie, la mesure, la répétition, le calcul, le plaisir qui affame, et ça, ce n'est pas l'amour.

Combien de problèmes de vie de couple, de vie sociale, sont directement liés à ce qu'a évoqué et réveillé la sexualité chez l'individu. Les conflits et les séparations des couples ont pour origine une sexualité qui ne passe pas par un acte de conscience, une intention d'amour. Mais, derrière tout cela, bien sûr, il y a autre chose de plus profond. Il y a une profondeur : la connaissance de la vie intérieure. Et ces mêmes couples se sont pourtant dits des millions de fois, des « je t'aime » suspendus aux planètes. Pendant ce temps, les planètes ont continué de danser dans l'odyssée cosmique, ne l'oublions pas. Mais était-ce vraiment de l'amour ?

Et qu'en est-il lorsque la sexualité est uniquement basée sur une source de plaisir ? L'envie, le désir, répondant au message du cerveau demandera au corps d'exulter, le « moi petit », réclamera

son dû, jusqu'à la prochaine levée des comptes. La voix est libre pour la cohorte des mécanismes qui n'a envers la liberté que dédain.

Alors se pose le problème suivant : est-il possible de découvrir ce qu'est l'amour si nous n'intériorisons pas nos forces sexuelles ? Ce qui ne veut pas dire ne pas avoir de relation sexuelle. Quand un amour n'est pas seulement exclusif, il se propage dans la vie de manière générale, jusqu'à atteindre même la racine de « ce qui est ».

Aimer est tout un art, et cette activité artistique nous demande de l'harmonie. Pas seulement pendant l'acte sexuel mais tout le temps. Si cet acte venait à s'établir, notre vie serait toute différente. Observons et discernons ce qui est de l'offrande et du don de ce qui est de la possession, ce qui est de la poésie amoureuse et tendre de ce besoin sexuel que nous appelons faire l'amour.

L'amour « est », on ne le fait pas, ni on ne le pense, ni on le calcule ou le mesure, c'est un cadeau, un don, un partage. L'amour n'est pas un savoir.

A partir de cette constatation, nous rejoignons une autre porte qui n'est pas celle de l'ego. Nous quittons tout le champ dans lequel il agit d'ordinaire avec la pensée qui le circonscrit dans une clôture mentale. Le lien qui unit deux êtres, si fort qu'il puisse paraître et que les partenaires le prétendent, s'il n'est pas travaillé, mis en lumière, puis transcendé, il apparaîtra tôt ou tard des séparations ou des ruptures sur un fond de fatalité. Et pourtant, Dieu sait si nos jeunes tourteraux s'étaient juré l'amour éternel.

Prendre conscience, c'est aussi se mettre en relation lucide avec son contenu sans que celui-ci nous contienne, et ensuite, vider ce même contenu afin de le voir s'envoler dans le néant, sinon, nous n'apprendrons jamais rien qui puisse nous amener dans une situation nouvelle de vie. Et comme vous le savez, seul notre être est capable d'un tel acte de liberté. Oui, mais, où est-il donc passé ?

Nous sommes devenus quoi au juste avec toute nos sciences, nos religions et notre philosophie que nous trimbalons depuis des siècles ? Les bébés Etoiles que nous avons été et qu'en dehors du temps, nous sommes restés, n'est-ce point là une réalité de notre « Existé » sur Terre. Le canal de notre arrivée ici-bas passe par une union sexuelle entre deux êtres. C'est par ce chemin que nous prenons forme ici-bas.

Ainsi, nous portons notre grande histoire qui s'appelle aussi, éternité. Notre état de conscience, nos transformations de la vie intérieure, dépendent de cette relation que nous avons avec ces forces de vie au plein sens du terme. Que véhiculons-nous à travers ces forces ? Posons-nous la question de ce que réveillent en notre âme et conscience ces forces sexuelles. Est-ce qu'elles nous libèrent, nous frustrant, nous fragmentent, nous renvoient à des schémas comportementaux, nous apprennent quelque chose sur l'amour. Nous ne pouvons pas continuer de projeter sur nos enfants nos schémas ancestraux et des concepts sur l'amour qui isolent l'homme de l'amour.

En tous cas, cette vie vient de loin, de très loin, et nous sommes du voyage. Le milieu divin n'est pas une abstraction. Tant que le *moi* et la *pensée cervelique* se heurtent aux frontières de la clôture mentale qu'ils construisent, l'homme ne sera pas en

mesure d'entendre les grandes orgues de la vie jouer. Aussi, il n'est pas étrange de comprendre que nos forces sexuelles sont en quelque sorte un pont qui nous joint à ce monde intemporel par lequel nous avons pris forme. Ce qui nous pose au-delà de notre propre histoire individuelle. Et nous recherchons ce même monde dans la relation sexuelle, goûter l'instant et être avec lui. Mais sommes-nous victimes d'un comportement qui n'a pas percé à jour ses mécanismes ? Aurions nous oublié que nous portons un bout de notre histoire, que nous sommes co-porteur de ce que nous rencontrons, de ce que nous éveillons chez notre partenaire. Cette histoire de vie est appelée à être indéfiniment dépassée.

Le couple, c'est le lieu de l'intime, du milieu divin par excellence. Les forces sexuelles sont le lien qui par excellence nous lie à cette évidence, et cela, nous devons un jour réellement le saisir par un acte de conscience et non avec Intellectus premier, sinon nous ne ferons que renforcer le passé. Et nous savons où nous conduit le passé, dans un monde irréductible de la pensée morte avec tous les mécanismes qu'elle a engendrés depuis des siècles. Mes forces sexuelles sont aussi un canal de résonance par lequel j'ai pu prendre forme à la vie terrestre avec toutes les conséquences que cela implique.

De ce passage, je peux aussi être au service de la vie et la laisser advenir librement de ma tête aux pieds. Le passage du néant enthousiasmant à la vie qui vient n'est pas une histoire de singe, de maillons animal, mais une histoire qui relève de l'homme debout. Nous voyons bien que nous n'avons pas à faire simplement à une source de plaisir ou à des forces de procréation dans notre organisation physique et notre structure psychique. L'essence même de nos forces sexuelles ne se définissent pas par l'intellectualisme qui par nécessité à l'équilibre de la condition humaine est insensible à ce qui vient de la vie.

Il y a-t-il un lien direct entre notre ignorance, l'amour et l'entrée de la porte des Bébés Etoiles ? N'y a-t-il pas une dénégation telle de nos origines que nous sommes restreints dans une clôture mentale et à sa mécanique infernale ?

De l'acte sexuel épanoui, il n'y a pas de passé ni de futur. Ils sont absents. C'est pourquoi la vie s'accomplit avec tous ses miracles. Famille ô famille. De cet événement existentiel, nous sommes devenus êtres humains, par l'entrée même d'une porte ouverte vers l'amour : la porte de bébés Etoiles.

Dans ce règne où le temps est aboli, « l'Existé » avec tous ses projets de vie se libèrent. Et nous faisons partie de ces plans que nous portons à notre tour depuis notre formation cellulaire et bien entendu, avant cette formation.

Pour accéder à du nouveau en nous et réintégrer nos projets de vie dans ce monde qui révèle une sagesse cosmique extraordinaire, nous ne devons plus fuir l'instant que justifient toutes les ruses adaptatives du cerveau enchaîné au délire de nos sociétés.

A plus forte raison, car le passé est partout autour de nous, donc aussi en nous, actif et puissant. On s'y adapte facilement et on s'y conforme, à tel point, que nous ne sommes même plus en mesure de nous en apercevoir. C'est en ce sens que tous nos mécanismes nous rassurent et nous causent tant d'ignorance. Les mécanismes, les fonctionnements, agissent sans établir de relation avec ce qui est doué de vie et avec les faits de la vie, à commencer par nous-mêmes. Voyons, il est vrai que nous n'avons plus d'acte de conscience à faire quand l'absolu justifie nos tares. Mais est-ce vivre ? Conditionnés, nous mettons à demeure ce qui est de nature de l'infinitude et les conflits sont de toute évidence inévitables dans notre parcours de petit homme.

L'issue de cette prise de conscience est de sortir de l'emprise de ces mécanismes qui s'abattent et s'acharnent contre l'être de la vie. Mais voulons-nous vraiment changer et retrouver une attitude de l'homme debout dans nos sociétés qui sont dominées par les forces de l'intellect ? En effet, toute la question est là, elle est l'origine même de notre conflit.

L'immédiateté de nos réactions nous entraîne dans nos mécanismes pour la simple et bonne raison que ne sommes existentiellement plus présents au présent. Alors, nous interprétons, nous changeons le réel et nous le pensons ailleurs. Performants et métalliques, nous l'analysons et le décortiquons comme des apprentis sorciers assoiffés de résultats et de solutions. Et ce nouvel espace que nous créons dans notre cerveau nous met en miroir. Il s'y reflète la fragmentation avec notre vie sociale, tandis que la réalité de la vie et de la famille passe sur la prochaine vague de l'instant.

Déjà, elle est passée, nous restons à la traîne, dans un roulis, niant de fond en comble cette existence et cette vie qui est la nôtre. Changer radicalement, totalement, implique de laisser derrière soi ce qui nous a permis de fonctionner afin de rejoindre une révolution au plein sens du terme. Nous sommes à la fois la , son mouvement et la mer toute entière.

Au fond, quand un Bébé Etoile naît au monde, ne s'agit-il pas aussi de nous- mêmes, d'une histoire d'amour entre la famille humaine et la vie qui nous a hissés jusque ici ? Et à ce sujet, si nous ne transcendons pas notre réalité quotidienne, notre intelligence froide par la chaleur de l'esprit, nous resterons captifs de ce que l'on tient pour immuable à l'intérieur de notre clôture mentale. Rien de plus.



Du fond du ciel

C'est dans cet amour de tous les instants, quand du fond, tout est bleu, advient l'insaisissable. Il n'y a plus de mots, et s'il y en a, il nous faut nous taire et aller au-delà de ce qu'ils nous disent pour comprendre enfin quelque chose de nous-mêmes, de la famille et du reste du monde. C'est la même famille. Une nouvelle vie commence. Le *moi* et la pensée victime ne contrôle plus rien et *Rien* devient une source de vie qui va à la rencontre de la mer.

Rien n'ouvre mieux à la relation qu'un vrai silence, n'est-ce pas ! Ce silence dont je veux parler est plein d'attention de vie, disons, j'ai essayé de l'exprimer dans cette réflexion de l'homme debout, grâce à une rencontre avec un ami d'enfance. Ainsi, j'ai pu renouer un lien en quelque sorte avec la trace de l'homme, la mienne, la tienne, la vôtre. C'est la même trace. Ce n'est pas toujours le rêve, mais tout de même, quel bonheur que la vie quand l'instant n'est pas dérangé.

Je pense que, si de la condition humaine nous ressortons tant éprouvés, la cause en est que la vie nous offre à jamais un

coffre à trésors que nous devons inlassablement vider. Le coffre vide, le contenu offert à son tour, tout fleure le merveilleux. Exister. C'est l'immensité qui mène le bal du grand espace et pour trouver la vie, il suffit d'être là.

Quant à ce témoignage d'être, fidèle à nos promesses, il indique que nous sommes passés ici-bas et que nous sommes toujours en chemin dans la houle des jours et des nuits. Malgré notre modestie face à la vie, difficile de paraître inaperçu. Voici qu'il vient dans mon espace et d'une façon ou d'une autre, le prochain est de plus en plus une terre de réalisme. Vous savez, cette Terre sur laquelle s'imprègnent nos intentions d'exister qui rythment merveilleusement l'allure de notre esprit.

Lorsque je vois notre époque des « moi enflés » et des pensées souffre-douleur, ciel ! Que de messages du passé partout où se portent nos sens. Malgré le déferlement des tombes, il n'y a guère de germes porteurs de nouvelles civilisations capables de faire de l'humanité une famille à part entière. Le phénomène de la perception immédiate que permettent les joujoux de la technoscience met l'activité du cerveau en mémoire en tant que sensation. Ce qui provoque un nouveau conflit qui s'ajoute à ceux déjà existants, car les choses douées de vie ne sont plus perçues dans leur globalité. De cette sensation de l'Inexistant, il n'est plus possible de faire l'expérience de son être, donc, le partenariat avec le réseau de l'instant est circuité. La vie devient ainsi une hypothèse de la structure psychique, où le comportement du *moi* sera analysé sous toutes ses coutures. La pensée pensera alors sans le penseur et des symptômes sous forme de résidus interféreront avec l'instant sous forme de savoir issu d'Intellectus Premier. Et tout notre savoir, notre culture, nos dieux, se fondent sur ses symptômes. Nous faisons

tous l'expérience de cette supercherie dès notre arrivée dans le genre humain.

Observons dans notre vie de travail, à l'intérieur de notre vie de famille, dans nos rues voisines. Que se passe-t-il d'extraordinaire quand le *moi* sursaute au moindre mot ? Rien. Lourd de souvenir, jusqu'à lui, l'homme veut faire venir la vie sous tous les tons de son âme. Sauf que lorsqu'un centre se prend pour le centre et que tout va à lui, tout est faussé, tout déraile. Il n'y a plus d'observation pure, plus d'écoute, plus d'échange, plus d'énergie créatrice. Tout ce qui est doué de vie ne naît pas en dehors de la relation. Il serait grand temps de comprendre ce fait de l'interdépendance au-delà et au-dedans de nos clôtures mentales.

Du moins, que de vie sous l'impulsion de nos acrobaties cellulaires. Déjà, derrière les yeux de l'homme, je tends mon arc silence. Cela vibre. Soudain, les arpèges du chant de la vie sont à l'ouvrage. Do fa mi, des flèches, des projets de vie, toute une existence. Un seuil, un demi ton, une vie s'est rendue là. Une famille et toute une enfance. L'humanité y est partie intégrante. Elle en est l'archer et en même temps la cible. Quant au grouillement de l'Inexistant, d'un seul mouvement, c'en est fini de l'instant. Le passé revient au galop, poussé au désir de rester maître de l'instant.

D'une simple réalité que je tiens pour vraie, en un instant, le sens de ce phénomène va prendre mille chemins car il a une qualité universelle. Quel impact ! Cela implique une mort certaine. Et pendant que ma vision de la réalité tourne dans le sens solaire, le dénuement de l'effet de celle-ci commence sa grande traversée dans l'Odyssée cosmique. Là, nul doute, morte à l'interprétation, la relation a une portée immense. Il n'y a plus de frontières. Tout l'art de la vie se trouve dans cet instant de liberté.

Si lointain que ce soit et sans présence de technologie, lorsque quelque chose du prochain filtré par mon regard me fait un effet immédiat, c'est que ce quelque chose me pénètre au plus profond de ce qui m'anime. Voyons, par d'inoubliables exemples, cette femme m'attire, mais voilà que j'ai une forte antipathie pour cet homme, tandis que celui-ci est un sot de première, etc. Mais que font au juste mes sens ? Quelle information donnent-ils au rouage de mes fonctionnements qui les emportent dans la maison mère de mes certitudes ? Qui regarde et qui ressent en réalité par les yeux grands ouverts de l'âme ?

D'un instant qui paraît proche, peut-être suis-je en présence d'un effet de vie qui vient des siècles passés et qui se mêle, s'amalgame, à mes sentiments justifiés du jour. Cela signifie que si je ne me remets pas en question, je me complais dans une réponse engluée dans la dépendance des vérités du passé. Je ne peux plus rien découvrir. Plus rien du tout. Mon magnétisme invisible dépérit.

En fait, dans quel état suis-je vraiment au moment où je perçois un autre que moi-même et dans quel contexte social, familial, culturel, choisi, ai-je giclé pour parfaire à mon évolution ? Comment peut-on supposer à l'amour si nous ne sommes pas passionnés par ce qui nous arrive ? Supposons que sur mon lieu de travail, je suis dans une organisation associée à un système Intellectus. Si ce système ne considère pas du tout la place de l'homme dans l'odyssée cosmique, ne suis-je pas déjà prédisposé pour percevoir l'homme dans un fonctionnement social qui le détourne de sa propre évidence, donc par réciprocité de la mienne. C'est là que je suis appelé à agir, pas dans un monastère caché des vents ou sur le sommet d'une montagne.

Le contexte joue aussi son rôle sur la manière dont je vais percevoir la réalité apparente humaine. A tout cela, si je ne suis

pas lucide des résidus qui fusent dans le temps, ils s'ajoutent à mon passé et continuent de fonctionner cellulièrement dans mon cerveau où l'espace se confine et se réduit. Plus je vais aller de l'avant dans mes profondeurs, moins je ne pourrai « décomprendre » mon implication qui porte à conséquence. Le désencombrement est un acte de grande conscience et de solitude que l'on peut éprouver partout où l'on se trouve. Ce pourquoi, l'homme a une chance inouïe, il peut changer son état de vie à tout instant. Notre terrain d'action se trouve à tous les coins de rue, à chaque souffle, à chaque élan de l'Existé, sur l'autel de l'instant.

Ne nous faut-il pas courir le risque de se déconditionner pour exister ? Est-ce que vraiment, somme toute, j'insuffle dans mon contexte de vie un sens à mes relations, ou est-ce que mon quotidien me domine à un tel point que je ne me suis jamais posé cette question qui est le fondement même sur lequel mes pieds foulent l'écorce terrestre ?

Sur ma route où je suis le vigile, viendra toujours un autre homme au-delà des mots. C'est un fait qui fait mouche et qui me donne une continuité. Dans notre vie quotidienne, nous rencontrons des hommes, et fort malheureusement trop souvent comme un chant sacré qui ne s'entend plus comme tel en grande partie à cause de la disparition de la spontanéité. J'aimerais attirer votre attention que tout ce qu'il y a autour du « moi » a un effet sur ses fonctionnements. Je suis un être doué de vie dont la principauté est de me mettre en relation, de créer des liens, de dénouer des nœuds, sans autre motif que d'apprendre à exister. La vie va venir me trouver, où que je sois, où que je me trouve, qui que je sois. A savoir que l'instant me prendra toujours de vitesse. La vie me demandera toujours la même chose : de l'amour. Et comment pourrais-je en donner si je ne suis pas là ! L'amour n'est ni un souvenir ni une expérience mystique.

Posons-nous une fois cette question en nous-mêmes : où suis-je vraiment, dès maintenant ? Voyons encore, si j'ignore totalement ce qu'est le développement de la vie intérieure, cette négligence ne va-t-elle pas continuer de renforcer le fondement même de la manière dont je regarde le monde qui m'a vu naître. Je risque fort de prendre appuie sur un type d'ignorance normalisée, certifiée par des spécialistes du mensonge qui ont griffonné des lois, des décrets, des normes, des programmes scolaires sur des chiffons de papier, sans jamais s'être posé la question fondamentale de l'apprentissage de l'homme, de la famille et le lien direct avec notre vie sociale.

Il n'y a pas besoin d'être philosophe ou d'avoir fait des études inutiles pour vivre cette qualité douée d'existence qui nous insuffle la vie. Par ailleurs, vous savez, la majeure partie du temps, le « savoir fixette » est une entrave directe à la connaissance de ce qui se passe derrière nos yeux. Les savoirs du passé ne sont pas un vide grenier. Au contraire, avec dédain, ils nous encomrent et nous empêchent de nous mettre en relation avec notre « Existé ». Quant à notre éducation, vous avez pu constatez qu'à l'école, nous apprenons énormément de choses qui nuisent à notre développement et qui défavorisent le lien que nous pourrions avoir avec notre « respir ».

N'est-ce pas caractéristique au tableau de liberté ? De tout savoir cumulé, tassé, hérissé, nous apprenons à nous dégager de manière responsable, instants après instants.

La question qui se pose est de savoir pourquoi nous avons si peu d'attention à l'autre, si peu d'amour. Où sommes-nous vraiment avec nos consciences ? Qui est responsable de ce qui nous restreint au mensonge du « moi ». Si les astres inclinent n'est-ce pas encore l'homme debout qui détermine ? Cependant,

s'il n'est pas là, il y aura bien d'autres solstices qui détermineront à sa place.

Après la flambée du feu, évidence est de constater que la plupart du temps, l'homme vit dans des enchaînements d'effets de vie. Réduit jusqu'aux confins de ses mécanismes, l'homme moderne n'est plus avec la vie. Il vit par procuration du Temps de l'Inexistant et l'un de ses intermédiaires est sa structure psychique qui l'exclut de la fête. La structure n'est plus au service de la vie. Elle s'est transformée en clôture mentale.

Ah ! Le bon goût peut-être enseigné, la bonne parole, la bonne chair ; l'on peut même se jurer immortel, mais si l'homme n'est pas en relation avec « ce qui est », tout ce qu'il apprendra l'éloignera considérablement de la caravane humaine.

Observons vraiment au sens fort ce qui se passe dans notre vie quotidienne. Par exemple, écoutons attentivement les sons, particulièrement où un sentiment s'invente la vie, et à plus forte raison, en nous-mêmes. Non que je veuille revenir au grand silence, mais, où sommes-nous tirés avec toutes ces tonalités, chers lecteurs ? Nous pouvons aborder cette question de mille façons et autant de fois que nous buvons de l'eau. Mon Bébé Etoile aurait-il perdu de sa brillance, de telle sorte, que personne ne serait en mesure de le deviner, à commencer par ma conscience. Pourquoi ?

Certes, il est certain que la conscience que nous apportons à tout ce que nous entendons est une voix qui exige la plus haute forme de présence à l'instant. Par exemple, tous ces sons affolés d'âme qui créent des interférences dans nos cerveaux, qu'en faisons-nous ? Je veux parler de ces sons qui n'apportent pas de messages venant de la vie. Cherchez, vous allez en trouver pour tous les goûts.

Quand des effets de vies nous envahissent, notre inertie fait que nous nous en amusons par des jeux de rôles qui graissent les rouages de nos mécaniques. Ensuite, nos humeurs, nos bobos, s'en régaler. Nos sentiments en rient et en pleurent. Nos « moi » se renforcent dans l'enflure et s'empresse de remplir n'importe quel espace de libre. Ils comblent du vide pour en faire jaillir leur reflet. Le « bavardage cervelesque » s'intensifie. Que de monde pour une seule individualité. La fragmentation bat la mesure alors que le trop plein crée des sous-systèmes pour pouvoir accueillir tous ces déchets qui ont faim et soif. Et qui les alimentera si ce n'est un *moi* harponné dans l'Inexisté.

Juste ciel ! Mais, comment peut-on prétendre être partenaire du vivant si nous ne sommes pas présents. Serait-ce le sort de l'homme d'errer dans l'espace temps avec des fantômes ? Aux armes de la conscience citoyens ! Cessons de moucher notre fatalité. Je vous assure que vous verrez que la vie autour de l'homme est devenue un vrai cimetière des âmes.

Vous parlez avec des collègues de travail ou vos amis, ils ne vous écoutent même plus. Leurs âmes se sont faites sourdes. Vous dites bonjour, ils vous répondent dix pas plus loin. Parfois, ils oublient de vous regarder. Si cela se trouve, ils ne vous ont pas vu. Examinez, considérez, je vous prie, comment les gens se dévisagent. J'ai l'impression que ce qu'il y a derrière leurs yeux, est éteint, complètement dévoré par le passé, la peur, la souffrance, le plaisir, la méchanceté, le désintérêt total de notre appartenance à l'Odyssée Cosmique.

Où est enfouie la graine de la nouvelle civilisation, si ce n'est dans notre instant de présence, la condition suprême de sa germination. De grâce, n'avons-nous pas la responsabilité d'insuffler de la vie à la vie ? Que transmettons-nous à nos

enfants ? Des maladies de l'âme associées à un savoir sclérosé !
Pas terrible comme flambeau.

Le fait de n'être pas là est contagieux. Vous avez remarqué. Et que dire de ces radieux non-dits comme : assistons-nous dans nos ignorances et nos commodités, car c'est plus facile ainsi, même si c'est pour le malheur de tous. Les hommes s'envoient dans la souffrance afin de se protéger des réalités de la vie. L'effet de l'aimant de la structure psychique est une réalité, ce que nous modélisons vient de nous-mêmes. Et tant que nous ne devenons pas le même, je vous prie, demandons-nous ce que nous modelons dans notre vie sociale. De quelle nature, de quelle résonance, de quelle qualité d'instinct et de spontanéité sont les rencontres que j'attire dans ma vie actuelle. Comme tout ce qui est humain, l'effet, le conflit, la sensation, attire, aspire, agit et bien évidemment sur ceux qui sont captifs de ce flux continu de la pensée morte qui ne les relie plus à la permanente métamorphose de l'instant.

Ce qui se passe dans notre vie quotidienne est un perpétuel enseignement des mystères de « l'existé ». Les religions, les gourous, de même que tous les orchestres de l'ésotérisme ne vous apporteront jamais la mise en situation de votre relation pratique avec la vie. Le savoir, nos absolus, nos croyances, nous font faire de l'excursion dans le temps, dans la durée, dans la comparaison, mais la vie ne se trouve pas dans ces lieux. Foi de bergeron, le verbe ne se trouve ni dans l'encrier ni dans la plume.

La vie de l'ici est une vie pratique, initiatique, de relation, de mise en situation, de partage, d'investigation. Cette rampe qui nous lance en avant est une découverte qui ne se dépeint pas par des systèmes que seul le nerf de la pensée détient. Une relation avec l'instant nous tamise, nous rectifie, nous révèle, nous décape,

nous relie à notre être profond. Et à toujours repartir vers une vie consciente, le lieu habituel du temps est aboli. C'est là que nous avons rendez-vous dans un premier temps, dans la compréhension de nos fonctionnements qui nous empêchent de vivre totalement. C'est pourquoi nous sommes considérablement en retard à cette rencontre. Il n'est pas agréable de rompre l'alliance que nous avons avec nos schémas et de rompre avec tous les bénéfices secondaires que le *moi en peine* retire de ce jeu pour sa propre subsistance.

Il est étrange que nous ne soyons jamais à l'heure au rendez-vous de l'instant. Ce retard prend la forme d'un cratère béant dans lequel nous tombons chaque aube la tête la première avec un savoir inutile à la vie. Une question qui peut sembler bénigne pour un intellectuel peut se poser ainsi : comment revenir à soi-même ?

Déjà, en s'observant tout le temps, le plus simplement du monde, sans passer ni par le *moi enflé* ni par la pensée morte, qui dans leurs méandres, fabriquent des penseurs conquis. Une fois ce regard activé, ce regard partenaire, un silence actif naît, nous découvrirons les strates de plus en plus denses de la vie, pour autant que nous puissions accepter que la vie est aussi un être agissant. La vie est une association de tous les espaces. Il n'y a rien à conquérir, à remplir. Tout est là qui inonde d'amour et de bon sens.

Une présence suprasensible habite l'instant et rejoindre cette réalité préservée du temps par un acte libre ne requiert comme discipline qu'un authentique et perpétuel regard de ce que nous sommes en vérité. Suite à ce geste d'être, en relation saine et directe avec nos automatismes cervelesques, ceux-ci deviennent par conséquence de macération dans l'instant, source de libération et de création. Ils cessent de nous faire tourner le

moi en satellite autour de pensées perpétuellement en mouvement dans une clôture mentale.

Chaque fois que je suis en chemin pour rejoindre ma réalité spirituelle par ce regard intense et silencieux, c'est une bénédiction pour tout mon environnement immédiat. N'est-ce point là, au parvis de l'instant, le miracle du «meurs et deviens » qui transforme radicalement notre état de conscience, de forme et de vie.

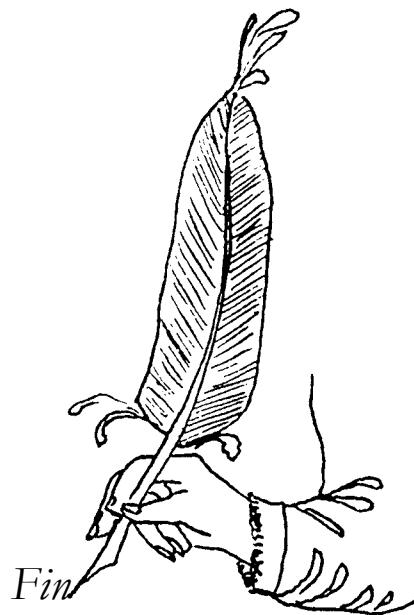
Telle sera la naissance d'une nouvelle civilisation au-delà du temps de l'Inexistant. Des quatre coins de la Terre, nous sommes déjà des milliers d'homme debout, à revenir. Chacun à son rythme dans un mouvement qui ne cherche rien d'autre que d'être partenaire avec ce qui est doué de vie. Tout un chacun passe le flambeau magique à un autre homme qui fait de même. En attendant que la chaîne s'agrandisse, il nous reste à progresser indéfiniment. Ce sont bien des Bébés Etoiles, c'est-à-dire, tous les enfants de la Terre qui attendent notre révolution intérieure, n'est-ce pas ! C'est aussi la leur. Et, il me semble, tout comme vous avez pu le constater, qu'ils en ont assez de voir tout autour d'eux, un monde de grande personne dysfonctionné. N'est-ce point ce même monde adulte qui leur demande de changer ce que nous n'avons ni compris ni aimé ?

A ce propos, telle a été l'une des raisons de l'écriture de cet ouvrage, un flambeau de l'instant qui embrase la conscience jusqu'à ce que son contenu soit consumé.

Tout ce qui flamboie vit dans un monde invisible, du moins, derrière nos yeux et dans nos cœurs, dans un premier temps. Il est le seul flambeau à nous éclairer sur le fait d'exister. L'instant n'a pas de patrie, pas de vérité, pas d'absolu, pas de dieux, parce que l'amour est le patrimoine de ce qui est doué de vie. L'amour éclaire le monde, il ne se garde pas. Il se passe, se transmet, dans la

relation, au moment même de l'instant. En ce sens, nous portons la responsabilité de notre « Existé ».

« Respir » : Tout ce qui est doué de vie et qui respire en l'homme, le souffle frais du vivant.



SOMMAIRE

Il était une fois.....	9
Le passé glouton	15
Perçu et perception	23
Du temps et des hommes	27
Des effets à tous les vent	31
D'un sens toujours renouvelable	41
Entrer en relation	55
Un phénomène tel qu'il est, dans l'autre, en moi, à travers l'humanité	69
L'instant ou le flambeau magicien	77
L'impact sur notre vie sociale	91
Seul ou pas si seul	107
L'acte sexuel ou la porte des Bébés Etoiles	117
Du fond du ciel	135



INFORMATION POUR LE LECTEUR

Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire pour vous lire et vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.

Courrier des lecteurs

Les Editions de L'ESCARBOUCLE à Yverdon,
Case postale 894, 1401 Yverdon-les-Bains
SUISSE
www.escarboucle.ch

